

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Les visages de la vie, tome 2, Bruges : St. Catherine Press, 1909-1910.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))

Elle a été numérisée par le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, en collaboration avec l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

LES VISAGES DE LA VIE

REVUE LITTÉRAIRE

Sommaire :

- Chronique Synthétique* : Un Romancier CHARLES DULAIT
 M. Eugène Montfort
- Pages de l'Imagier* : La Fiancée de la
 Forêt JEAN DE BOSSCHÈRE
- Chronique de l'Altruisme* : Carnet d'une
 Suicide CHRISTIAN BECK
- Feuille CHARLES MARGUERITE
- Épigraphe pour Charles Van Lerberghe
 Réverie d'un Adolescent GEORGES MARLOW
 EDMOND JALOUX
- Points-de-Vue* : Un sourire dans des
 Pierres GEORGES BUISSERET
- Consultations* : Sur la Virtù; — Parallèle
 CHRISTIAN BECK
- Journal des Livres* : Guy Lavaud, Fer-
 sen, etc. CH. D.
- NOTES : Trente-deux coquilles; — Avi-
 ation littéraire; — Sur l'Anarchie;
 — Un Musée de la Vie Wallonne; —
 Vendredi des Poètes; — Polyphème
 rentré à la maison; — Verhaeren
 et les Journalistes; etc. LE NAIN GRAS

BRUGES

The ST. CATHERINE PRESS Ltd.
 (ED. VERBEKE & CO.)

Les Visages de la Vie

Revue littéraire mensuelle.

Abonnements pour la Belgique, la France et la Suisse : 6 francs

Pour les Nations Etrangères: 10 francs

Le numéro : 60 centimes.

SECRETARIAT : (Rédaction, revues, livres, etc.) : 76, rue de Wauthier, Bruxelles-Laeken.

ADMINISTRATION : (service des librairies) : Charles Van de Waele, libraire, ancien Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, Bruxelles.

Les VISAGES DE LA VIE publient en tête de chaque numéro une ou plusieurs des chroniques régulières suivantes :

Chronique de l'Altruisme	CHRISTIAN BECK
Pages de l'Imagier	J. DE BOSSCHÈRE
Psychérides	JEAN DOMINIQUE
Chronique Synthétique	CHARLES DULAIT
Les Idées en France	MAURICE LE BLOND
La Vie Populaire	LOUIS PIÉRARD
Chronique Lointaine	HENRI VAN DE PUTTE

et quelques autres non encore déterminées.

La revue ne publie que de l'inédit.

LES VISAGES
DE LA VIE

LES VISAGES
DE LA VIE

—
TOME II
—

BRUGES
THE ST. CATHERINE PRESS LTD.
(ED. VERBEKE & CO.)

1909



CHRONIQUE SYNTHÉTIQUE

UN ROMANCIER :

M. EUGÈNE MONTFORT¹

Certainement M. Eugène Montfort est l'homme qui aura le plus fait pour débarrasser la littérature du préjugé de la Tour d'Ivoire, pour faire, une fois pour toutes, bonne justice des étroitesse de mentalité qui sévissaient dans les lettres il y a quinze ans. L'exemple de M. Montfort vient à son heure : ils ont décidément fait leur temps de cénacles, les Charles Morice et les Jean Royère qui allaient portant leur tête comme un ostensor. Il fallait bien que quelqu'un vint dire — et tout aussitôt prouver — qu'on peut être comme n'importe qui *un homme*, du même temps qu'on est un fervent poète ou un émouvant romancier ; que parlant à des hommes, il importe ce soit de cela-même à quoi les hommes s'intéressent ; qu'enfin cet écrivain de 1909 assurément nous passionnera

¹ A propos de *La Chanson de Naples*, un roman, chez Arthème Fayard, éditeur, Paris ; 1.50 fr.

moins en nous parlant du Siège de Troie ou des malheurs de Didon, de la Sonnerie de Cor de Roland ou de la Chute de Grenade, qu'en nous apprenant quelles joies ou quelles angoisses l'ont secoué aujourd'hui, de quelle tragédie ou quelle bouffonnerie il a été témoin tout à l'heure, à quelles aventures pittoresques lui-même se trouve mêlé, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses voisins.

Théorie qui n'est pas de M. Montfort seulement, mais de presque tout ce qui compte dans les plus récentes générations littéraires ; M. Henri Vandeputte l'a depuis longtemps proposée à notre lecteur — nous voulons dire au lecteur d'*Antée* — ; une vérité aussi simple, il devrait sembler superflu de la formuler une nouvelle fois ; mais les prophètes fumeux du “grand art obscur” pontifient encore dans trop de chapelles pour qu'il ne faille plus répéter, même ici, que le double de deux est quatre.



M. Eugène Montfort aime les hommes. Il n'est pas comme un qui ne passe parmi ses semblables qu'en se tenant le nez entre deux doigts. L'humanité, elle est pour lui une fête permanente ; — la voir rire, pleurer, travailler ou faire l'amour, —

l'entendre jurer ou bénir, se plaindre ou danser, — la regarder vivre, — puis, pour fixer les instants fugitifs de cette vie, trouver des mots aussi vivants qu'elle, — voilà le passe-temps désintéressé de M. Eugène Montfort.

La vie des hommes, il n'y a pas un homme qui plus que M. Montfort se complaise à son spectacle ; avec ferveur il la considère, avec patience il l'étudie, avec bonheur il en note tous les visages.

“ Si, prise sur le vif, la note a pu saisir tout le frémissement d'une seconde de vie, elle est une œuvre d'art : le croquis est une œuvre d'art ”. Ainsi revendique-t-il lui-même la valeur artistique de sa manière, dans la préface de ses *Phonographies Psychologiques et Morales de Montmartre et les Boulevards*¹. Et c'est à raison. La note de M. Montfort, elle est “ une simple observation désintéressée, la remarque spontanée retenue pour soi-même, et à cause de la curiosité qu'on a de toutes les façons humaines d'être ”.

Savourez cette “ invitation ” :

Venez donc... A côté, dans l'ancien hôtel à Sarcey. Vous n'avez pas le temps ? Vous avez bien un petit moment. Vous venez, je suis en train aujourd'hui.

¹ Chez Floury, éditeur, Paris.

C'est vrai !... Oui, il y a huit jours que mon mari est parti ; je suis veuve depuis huit jours !... — Où qu'il est parti ? — En Algérie... Viens donc... Viens donc, tu verras comme ce sera bon. Je ne sors pas souvent, moi, tu sais : je reste à Auteuil. Tu viendras me voir ?... Tu verras, j'ai des bêtes ; j'ai des poules et j'ai trois chiens, j'ai un grand danois qui mange pour quatorze sous par jour... Quand il n'y a plus rien à bouffer pour eux il faut bien que je sorte... Tu viens pas ?



C'est de notations aussi vivantes, aussi typiques, qu'est faite encore la *Chanson de Naples*. Ce n'est point là un livre d'homme de lettres. Rien dans un tel livre ne paraît imaginé, ne paraît forcé. Que nous voici loin — ne rions pas trop en disant : de Conan Doyle ou de Maurice Leblanc — mais même de certains maîtres de l'école réaliste.

Faut-il raconter ce livre ? Ce sera montré combien est original le talent de Montfort, qui d'un sujet aussi peu alambiqué a su tirer un aussi captivant roman, dont aucune page n'est sans intérêt. Un critique le résume ainsi : “ A Naples, dans une ruelle, vit avec sa grand'mère une jolie ouvrière encore sage. Vient à passer le loup, sous la figure d'un beau jeune homme au verbe caressant,

aux douces manières. Carméla, naturellement, s'éprend du beau Giovanni et devient sa maîtresse. Mais Giovanni ne tarda pas à se lasser de cet humble amour. Ayant servi de *cicerone* à une riche voyageuse qui, sous sa fraîche peau de Russe, cache un tempérament de feu, il oublie dans les bras ardents de l'étrangère la pauvre Carméla. La Russe partie et profitant de ce que son ami le Piémontais est également en voyage, Giovanni fait avec succès un doigt de cour à l'infidèle et hystérique épouse de ce dernier. Le Piémontais, à son retour, apprend son malheur et tue Giovanni. Carméla que le chagrin de son abandon a rendue folle, venge enfin son amant en tuant la femme du Piémontais ”.

Les personnes au goût à la fois nègre et bourgeois, qui fréquentent les Cinémas si assidûment qu'elles y prennent des habitudes, ne comprendront pas les beautés d'un tel ouvrage, n'en admireront ni la science de l'observation, ni la grâce de l'écriture, ni le pathétique des sentiments — si simples et si vrais, si quotidiens et si profonds — si pleins d'humanité. Mais les Goncourt, par exemple, dans quelle estime n'auraient-ils pas tenu un écrivain qui, par son art si parfait de la notation, est leur direct héritier ?

Ne serait-ce pas d'ailleurs pour cet héritage — les membres de l'Académie Goncourt l'auront jugé suffisant — que l'auteur de *la Turquie* n'a pas obtenu leur prix ?

CHARLES DULAIT.

PAGES DE L'IMAGIER

LA FIANCÉE DE LA FORÊT (*Dessin*)

Enfouis dans le nuage de valenciennes, ils sont des êtres légers et suaves, telle, s'élevant d'une houppes d'iris poudrée, la fumée pâlisant cheveux à frimas. Une mièvre tête de sylphe exténué d'idéal, d'enfant précoce aux lèvres encore timides, d'Isolde pleurant condamnée apparaît obscurément sous les broderies élyséennes, en surgit ici enténébrée, ou, très nébuleuse, là s'immobilise.

Pareils, j'ai vu longicornes, coccinelles, pucerons : animalcules piquants et hirsutes dans la crypte fraîche des gentianes, cachés sous l'or des étamines vigilantes, et roulés comme des violettes confites en une poudre parfumée. Et l'unique poussière de l'œil riait de filtrer le rayon de soleil qui bout le nectar au fond des églantines. Elle riait sous l'or, dans les ténèbres mauves ; elle montrait que l'insecte rit longtemps là, boulé dans son labeur, qui est de sucer l'ivresse.

Au fond du petit œuf des digitales ou des

mufliers, ces animalcules tremblent comme un glissement de soie, d'or et d'air ; et, au sein de l'oasis, Annie French abandonne leurs sœurs ingénues, au sein des clairières où les fleurs sont multiples des rosiers, des bruyères, du plantain ; où les sylviés éclosent blanches comme une neige de Christmas.

. . . . Mrs Annie French, comme la neige où l'enfant aux yeux profonds lit que l'adoré Christmas est imminent . . .

On peut dire, en vérité, qu'ils remuent comme d'élégants insectes, ces êtres adorables dessinés par Madame French. Ils ont, sous les étoffes fleuries de doucement amènes gestes, des poses timides de demoiselle subjuguée. Ils sont toujours entourés d'une cour d'exil de plantes étoilées. Ce sont des femmes pareilles à des phalènes en verre de Venise : les buissons de tamaris sous les cèdres, drus autour d'elles, gardent au-delà les brises tièdes, afin qu'elles ne fondent comme des pensées chimériques ! ni ne s'envolent comme le parfum des citronnelles et de la mousse, si mince que les barbares s'imaginent qu'il reste illusoire. — Il n'est pas illusoire ! je sais qu'il va dans nous vers cette joie forte, mais éphémère, où demeurent le baiser unique et les larmes sacrées. —

(Et c'est dans cette forêt d'églogue, nous pensions cependant que Mère nouait nos rubans, que l'Oiseau Bleu, aux gestes affairés, le front sérieux, peint les jouets brillants et, la tête penchée, y inscrit les noms entourés de spirales magiques.)

Sous les miriades de feuilles, Annie French, d'un trait un peu hésitant, lacera la silhouette du Chevalier-Sauveur, étincellant, les yeux clairs, debout sur la lune de la clairière, belle comme le front d'une jeune vierge. Elle y introduira la Belle et la Bête de Madame Le Prince de Beaumont. Mais dès que, frôlant, le pas des amants foule les tombées feuilles mortes, Annie French ne veut plus s'arrêter. Dans les bois, l'amour l'effraie comme une superbe araignée pensive, comme la couleuvre rempant selon le rythme d'une abstraite cavatine. Le dessinateur tressaille et fuit l'atmosphère mystérieuse, tissée de mélancolie, que dégage les caresses inquiètes, les baisers vite amers sur des yeux bientôt blêmes. L'amour elle pense, est sur la vieille tablette d'ivoire au jeune homme agenouillé, offrant en vase son cœur, où comme couteau dans melon noir, l'ange-femme plonge un long dard de flèche.

Maintenant la forêt marie : dans son monde

aux vocalises séraphiques, pas de rides, pas de larmes. A bonnes épousailles sylvestres Annie French assiste, et elle dessine longuement le cortège de feux-follets progressant vers le bonheur que veut l'Oiseau Bleu. Cet Oiseau Bleu, la plus belle des bêtes familières de Madame d'Aulnoy.

Voici :

La fiancée de la forêt s'avance, trois sylvains et un quatrième la devancent, trois suivent et encensent cette merveille ; — la caravane dans les bois aux écoutes, sur le rythme dansant et sec des cicindèles et des cigales s'élance, courant comme une belle chenille blanche, rampant en cadence. Le cri-cri des cigales, le trit-trit des cicindèles fait frémir les jambes ; — cependant, dans leur petit mortier, les minimes fleurs rouges de fièvre, broient les encens qui d'allégresse gonflent les cœurs. Le cri-cri de la pochette, le trit-trit de la vielle et, de la mandoline où gratte la bergeronnette, aussi le criseli-criseli, et le peuple petit danse comme des moustiques sur les yeux en fleurs de l'herbe, du thym et du bon plantain. Tout est agonisant, léger comme les vibrantes ailes de feu du colibri ronronnant.

Le cortège s'avance, la fiancée sourit gravement et pense ; un hibou, l'attribut du jour blanc avec

des roses, dans sa main à deviner pose ses saintes pattes. Le voile ressemble au nimbe qu'à l'arbre colle une lune cachée. La robe délicieusement vague, tremble, magnolia ému par le souffle de de l'orage qui arrive, et s'envole : ainsi hésite d'être du poète le rêve infixable.

Et ceux qui font des pas près de la merveille, levant en plis sa longue robe, sont des esclaves affranchis, hommes à barbe de Khorsabad, qui fort loin s'enfuirent des temples d'Assyrie. Or, ils usent leur liberté dans des débauches de sauts, de danses en les forêts de Merlin, ou peut-être en celles où parfois le mérinos d'Ecosse fuit. Ils sont fous, et la vertigineuse lumière, qui tombe comme une pluie d'opales irisées, affole leurs cervelles ténébreuses.

Les fleurs et les couleurs sont aujourd'hui déesses, la fiancée est Reine des bois. En son honneur ils courent : ils ne peuvent marcher d'un pas sacramentel. Dans la forêt loin des ergastules d'Assyrie, pimpants, ils la guident vers son lit nuptial, et ils feront, avec des vers luisants, parmi les bleues et violettes fantaisies du crépuscule, des sarabandes, puis des cabrioles furieuses, des salamalescs de bazars du Nyl, et des monomes pareils aux longs gestes ravis des rites mystiques. Dès

cette heure, la forêt s'illumine d'yeux clairs aux lueurs vertes ; la coloquinte du soir-Pandore est fendue, et cela grouille des impalpables et peu sûrs brillants et rubis de Aladin et de Simbad le Marin...

Un peu monotones, apparaissent les autres images de Madame French. La forêt, ses hommes d'écorce, maître de sombres bêtes, et ses formes vertes, tout cela cependant est innombrable !

Oui ! suivez y Don Quichotte, généreux personnage de vaste épopée ; rôdant devant vous l'hystérique Rodrigue dans les bois grêles protégeant la Maison Uscher ; courez jusqu'au carrefour sanglant de la forêt avec Saint Julien, le tragique Saint Julien de Flaubert ; regardez qui s'effeuillent les pascales visions de Francis Jammes. Et, comme Annie French, Siegfried connaît les murmures de la forêt, mais il les comprit bientôt et put aller vers d'autres troubles. Tout cela est innombrables !

L'espace est mortel aux figurines de Annie French, qui sortent de sa tant affectionnée forêt opaque et sombre.

Le muezzin du Nord, mâle de l'aube, s'élevant du sarazin, effarouche son humilité : l'alouette émie son chant pour Victor Rousseau et ceux qui

aiment de voir tous les bras du radieux poulpe d'or s'étendre dans les plaines. Sur la route dépouillée, s'accusent mieux des figures les traits de famille qui les unissent aux types plus nets de Beardsley, et un peu à ceux de Rossetti et de Burnes-Jones, et enfin, à ceux de Jessie King.

N'abusons ! de nos yeux qui se souviennent.

Annie French connaît la fine industrie, qui se peut rendre aux exigences de la mélancolie, du tragique et de la fantaisie ; elle connaît le bon métier de dessinateur, industrie complexe et qui enivre d'aménité dans son cœur le sage. Qui sera assez fou que de ne pas lui dire d'à présent retirer ses belles mains du pastiche, car elles peuvent participer aux divins mystères. Qu'elle prenne conscience de soi ! Déjà elle ne doute de consacrer son amour et ses belles mains au sacré rêve de l'art. — Peu de choses, d'ailleurs, sont faites au regard de celles qu'elle pourra montrer.

Quand elle aura trouvé les clefs d'argent et les primevères sous les voiles, dès qu'elle connaîtra ses limites, et les grandes divisions, sans doute la technique sera plus personnelle, donc plus belle, — n'est-ce pas Jean Goujon, Antoine Watteau ?

Newbury et Delville révélèrent à Annie French le fond de l'urne secrète, et ce qui consommerait

son talent ; mais elle ne fera scintiller le polyèdre reluisant que lorsque les images prendront leur forme dans son imagination, elles seront alors claires comme les épures en points de diamant au fond de la citerne-miroir.

Il manque encore à cette femme très poète, d'ailleurs, et patiente, de l'originalité, des aromates, des fuseaux neufs et du fil d'or, une pixide où gisent le fantastique et les fraîches associations, une boîte à parfums pour les sabbats de l'art ineffable ou ténébreux, de jeune vie et d'allégresse, ou de pleurs tristes, funèbres.

...Ils se lèvent, harpeurs mélancoliques, aulètes aux chants de profonde harmonie, ils attendent, ils débutent... Entendez dans les bois leur mélodie, Mrs Annie French..!

Aujourd'hui, transparent squelette givré de feuille morte, sa technique est aussi fragile qu'illusoires ses personnages. Mais ils sont entendus "avec, eut dit Ruskin, toute la pureté d'un cœur de jeune fille et la même richesse inculte."

On considère ses fragiles dames comme des pétales d'instantanéité ou comme d'antiques dentelles, tissus d'ingénieuses lycoses, que l'on regarde en pensant un peu à elles, mais plus sérieusement à leur histoire, et dont la vieille aïeule, pacifiée

dans son fauteuil, allongeant le bras, profère les prix fabuleux et crie doucement afin que nos doigts se gardent de les déchirer, — elle dirait volontiers, de les meurtrir...

Or, toutes ces dentelles, comme un parterre de blancs et parfumés souvenirs, dans leur adorable reliquaire, sont un chapitre de vieux luxe à lire, mais elles sont légères, éphémères et un jour s'envoleront avec des ailes candides, vers les fleurs et les parfums, vers leurs mères les doctes et belles brunes lycoses...

...Mrs Annie French, avec des ailes candides vos dentelles, vos doux et doux dessins très indolents Mrs. Annie, French s'envolèrent...

JEAN DE BOSSCHÈRE.

CHRONIQUE DE L'ALTRUISME

SUR LE CARNET D'UNE SUICIDE.

A Albert Mockel.

Le carnet dont j'ai devant moi la copie me fut montré à Saint-Pétersbourg. Ses premières pages seules ne sont pas demeurées en blanc : pareil en cela au Livre de la vie de celle qui le porta. — Je ne sais qui a nommé les jours incertains que nous traversons "l'âge du document". Ma curiosité sera-t-elle sans pudeur et, dans ces frêles reliques d'une chaste pécheresse, irai-je à mon tour ne voir qu'un "document" ? Ne me souviendra-t-il pas des femmes antiques, qui ne voulurent plus mourir, lorsque la mort ne fut plus pour elles le dernier des voiles ? Irai-je, devant cette tombe qui ne pèse sur le sol pas plus qu'une fleur, respirer pesamment les parfums de la vie ?

Ah ! certes, il me serait facile de me déguiser à moi-même l'attention prêtée à l'étroit carnet d'ivoire du nom de cette pitié que je sens monter

en moi. Mais non : une fausse prudence n'est pas mon fait : j'aime à sonder mon trouble, et celui dont les mouvements m'émeuvent ici, c'est cette fumée des mondes dont la première femme fut étourdie et par qui le dernier sage peut-être se sentira devenir dieu : c'est la curiosité.

La curiosité nous perdit autrefois. Mais un bel avenir lui était réservé. En sa faveur je me suis pardonné mon sacrilège, si c'en est un. Ombre légère ! Pardonne à ton tour. J'ai oublié ton nom, il ne reste plus même de toi ce souffle : dans la nuit où tu t'es enfoncée, laisse-moi du moins étreindre ton sillage capricieux.

J'ai recopié en entier le carnet de la jeune Russe, Il n'en est pas une ligne que je n'aie reproduire tout à l'heure, chemin faisant, ici même : on verra qu'il est court. Trop court à notre gré. Ce que j'ai su d'elle d'autre part n'est guère davantage. Des gens d'assez de goût qui l'on vue m'ont assuré qu'elle était belle. On ne sait pourquoi elle voulut mourir. Elle était noble, riche, et sans chagrins qu'on ait jamais connus. Elle est morte dans une cascade des environs de Saint-Pétersbourg. Le choix de cet endroit, s'il n'est pas le fruit de l'instant et d'une cruelle occasion,

est un léger ridicule : une Française, douée d'autant d'esprit que la jeune Russe, ne l'aurait pas eu.

Le carnet est écrit en français (on sait qu'en Russie cette langue est dans le monde d'un usage presque constant), au crayon, d'une écriture rapide. Il contient un passage en anglais et une indication en allemand. La jeune fille parlait et lisait ces diverses langues, outre le russe. Comme le carnet n'est que commencé, je pense qu'il a été entièrement écrit peu de temps avant la fuite de l'âme égarée dont il recueillit les plaintes. Cependant la jeune fille y note des titres d'ouvrages très longs à lire, qui indiquent que, malgré sa préoccupation du suicide, elle ne pensait pas se donner sitôt la mort. C'est le cas de la plupart des suicides : une minute de folie réalise l'affreux projet dans la conception duquel ils n'eussent vus plus tard qu'une expérience. Aussi le principal tort de l'acte du suicide est peut-être moins dans la pensée qui l'a nourri qu'en ce qu'il empêche les transformations futures de cette pensée même.

Pas d'idée qui ne soit justifiée en elle-même. Mais l'idée vraiment féconde est celle qui porte en soi le germe de sa propre négation, en préparant l'idée plus haute dont le règne lui succédera.

Celui qui réalise sa mort volontaire pose le seul acte exclusif de toute contradiction future. Se détruire, œuvre de mort et de stérilité, est la seule affirmation définitive : le suicide réalise la consommation du dogmatisme en clamant l'hymne funèbre de toutes les antinomies.

I

Le peuple solitaire des étoiles, tant de mondes qui ne se rencontreront jamais que pour s'anéantir, ma pensée en demeure moins surprise que des jeux intérieurs dont une enfant prévient, appelle et hâte sa destruction.

Pour le silencieux ballet où les sphères jouent à colin-maillard avec le néant, il m'évoque l'approche l'une vers l'autre de deux âmes : elles se pénètrent : les voilà désormais qui mèneront une route d'abîmes. Tout devient amertume, cendres, à qui posséda sur les lèvres d'une héroïne la saveur de l'éternité. L'union des astres est dévorante.

Mais, loin de ces brasiers du silence, qu'une enfant cherche partout la mort, qui cependant n'a pas vécu, voilà de quoi notre méditation s'étonne aujourd'hui. Qu'elle appelle cette mort sans cesse,

et que ce soit au milieu des soins les plus frivoles; qu'elle se la donne, et que tout autour d'elle la convie à la plus aimable destinée ; qu'une main si frêle, enfin, ait pu rassembler et s'asservir des forces si obscures et si immenses, sans qu'aucun des ordinaires motifs l'ait contrainte : voilà, j'en conviens, de quoi nous inspirer quelque volupté, comme le spectacle de ces corps où les mouvements les plus ardents dont puisse frissonner l'univers se donnent jour sous les espèces les plus puériles.

Qu'est-ce que le suicide, sinon l'intégration, en quelque sorte, de cette attitude si essentielle à la femme : SE REFUSER ? La coquetterie dont le carnet de la jeune fille offre, comme on verra, le témoignage, engage à ne pas exclure cette interprétation. L'âcre ascétisme d'une personne qui faisait de la mort le thème habituel de son entretien intérieur évoque vivement, par contradiction, la pensée des plaisirs qu'aurait pu donner un être si précieux. J'irai plus loin : le suicide et une forme de l'amour (forme égarée, assurément), en tant que se mêle à ses mobiles le désir inconscient d'inspirer à ceux qui survivent du regret. Cela est surtout vrai pour les suicides d'enfants. Dans le cas qui nous occupe, cet amour est le chaste amour

de la jeune fille, dont elle ne sait qui l'éveillera.

J'ai supposé un instant que cette jeune personne puisait dans la certitude de n'exister qu'à peine, d'être quelque chose de très petit et de très frêle, le sentiment le plus familier qu'elle eût elle-même de sa propre existence. On imagine que, comme Gérard de Nerval se tuant par peur de la mort, elle aura voulu n'être rien pour se guérir de n'être que peu de chose. Ou, bien plutôt et tout au contraire, l'amour de soi l'aura menée à vouloir accentuer l'image qu'elle s'offrait d'elle-même, et le sentiment passionné d'être peu de chose la convainquit d'êtreindre le néant.

Encore que la vie russe puisse, à la rigueur, développer de tels états d'âme, ma supposition était toute gratuite. La lecture du carnet indique plutôt une âme orgueilleuse. Il est vrai que l'orgueil est compatible avec le genre d'humilité (et probablement avec tous les genres d'humilité) que je viens d'exposer. Mais enfin, je n'ai aucune raison de m'arrêter à l'hypothèse qu'on a vue.

J'en ai une, par contre, et très caractérisée, de croire que c'est par un goût bien différent, celui de *la destruction*, que la jeune noble a voulu mourir. C'est dans un passage de son carnet ainsi conçu que je la trouve :

“ Triste, triste à verser des larmes sans cause visible, triste à ne pas regretter la vie, à être prête au suicide et au meurtre. ”

Un peu plus bas, on lit cette réflexion :

“ Je m’embête (*sic*) à mourir. ”

Combien cette association, suicide *et* meurtre, est remarquable pour l’antéiste, ce magicien dont la méthode concilie et dissipe toutes les contradictions. Comme le géologue voit dans un simple coquillage l’histoire des révolutions du globe, ainsi le sociologue, qui par profession a sans cesse présent à l’esprit l’ensemble convergent des sciences humaines, qui a dénombré toutes les civilisations, qui a vu la naissance et la mort de tous les dogmes, qui connaît les coutumes de tous les peuples, et qui s’est même avancé, nouvel Orphée, jusqu’au sein monstrueux de la préhistoire pour y chercher une image éternelle, voit retentir dans ce cri jailli d’une âme souffrante je ne sais quels abîmes et quelle humanité première. — On sait que d’après certaine théorie, d’origine italienne, la fréquence du suicide dans l’histoire de l’humanité est en

raison inverse de celle du meurtre. Cette vue sur une antinomie supposée se trouve infirmée par le précieux document psychologique que constitue l'aveu de l'héroïne incitée par le spleen à détruire indifféremment elle-même ou autrui.

Cet aveu, quel jour étrange il projette dans les profondeurs de l'âme humaine ! On veut détruire : soi-même ou autrui, peu importe : l'essentiel est de détruire. On choisit de détruire "soi-même", parce que le suicide est bien, en effet, la synthèse de la destruction, sa *synthèse relative* au moins : il supprime le monde en anéantissant le sujet. Que l'ennui de la jeune fille était passionné ! Le plus grand nombre des douleurs n'est qu'un avertissement que notre persistance dans l'être est menacée. Mais ne voila-t-il pas une douleur qui, se manifestant sans cause apparente pour le sujet, semble n'avoir trouvé de consolation qu'à nier l'être même ? Ou, plutôt qu'une consolation, c'est un plaisir positif que l'on paraît avoir pris à peser le monde dans une négation. Je comprends que l'on nie ; je comprends aussi que l'on prenne plaisir à l'acte de la négation, pourvu qu'il s'accompagne de ce sentiment d'indignation dont le Poète, si souvent, aime à se vêtir comme d'une armure d'or. Mais je ne comprends pas encore, je l'avoue, l'acte

de la jeune Slave, victime qui mêle à la résignation la plus prématurée l'idée incessante du plus affreux excès. Cette résignation trop passive, qui exclut l'exercice de l'indignation, la voici signifiée dans une pensée banale mais démonstrative, qui fait suite dans le carnet à deux vers de Shelley, cet autre suicidé (?) :

“ La bête blessée se cache et cache ses souffrances dans la solitude ”.

Voici les vers de Shelley (*Beatrice Cenci*), par quoi débute le carnet :

“ Wat 'twas weak to do
Is weaker to lament, once being done ”.

Plus loin (j'ai dit que je citerais dans cette causerie tout ce que contient le carnet, à peu près dans l'ordre, ou le désordre, selon lequel il nous offre ces *membra disjecta* trop peu nombreux, mais dont aucun ne m'apparaît dépourvu de signification) ce sont des titres de livres : Tannery, *Introduction à la théorie des fonctions d'une variable* ; Klein, *Vortrag über.... Geometrie* ; Salmon, *Traité de Géométrie analytique*.

Cette jeune fille de vingt ans aimait les mathé-

matiques et elle en faisait. Ne concluons pas qu'elle manquait de féminité. Ce serait une lourde erreur. Pour la dénoncer voici, peu après Salmon et Tannery, l'énumération des " blouses ", de la jeune fille ; sans doute pour ravir son esprit, elle a pris soin d'en dresser la liste :

2	blouses blanches
2	"
1	rose
1	lilas blanc
1	rose
1	lilas
1	rouge
1	bleue
1	rose soie
1	bleue "
1	grise "
1	blanche soie
1	grise "
1	bleue "

Evidemment, malgré le vague de l'indication (une Française aurait donné aux nuances des noms plus précis) elle se représentait chacune de ces blouses individuellement.

Un autre jour elle note ces vers de Sully-Prudhomme :

Pour vivre indépendant et fort
 Je me prépare au suicide.
 Sur l'heure et le lieu de ma mort
 Je délibère et je décide.
 Mon cœur à son hardi désir
 Tour à tour résiste et succombe.
 J'éprouve un surhumain plaisir
 A me balancer sur ma tombe.
 Je m'assieds le plus près du bord
 Et me penche à perdre équilibre.
 Arbitre absolu de mon sort,
 Je reste ou je pars, je suis libre.
 Il est bon d'apprendre à mourir
 Par volonté, non d'un coup traître ;
 Souffre-t-on, c'est qu'on veut souffrir.
 Qui sait mourir n'a plus de maître.

Ailleurs nous voyons que la jeune fille est sortie
 et elle a soin de noter ses petites emplettes, sans
 toutefois en indiquer les prix :

Marrons glacés
 ticket
 eau de Cologne
 glycerine soap
 pâte des abbés.

Elle sortait seule, puisqu'il n'y a qu'*un* "ticket."
 En Russie, ce n'est pas contraire à l'usage.

Elle compte elle-même, en bonne ménagère, le linge qu'elle confie à la blanchisseuse :

- 4 chemises
- 4 pantalons
- 6 paires de bas
- 3 jupons
- 8 mouchoirs
- 2 cache-corsets
- 4 cols
- 4 blouses
- 3 serviettes.¹

Puis, plus rien. Le carnet s'achève, comme je l'ai dit, par des pages blanches. Il ne contient plus que cette note, qui indique qu'elle donnait (gratuitement, sans aucun doute) des leçons, et qu'elle se réjouit des progrès de ses élèves :

“ Heureuse d'avoir trouvé des élèves qui offraient... (illisible) une telle terre et une telle fécondité qu'ils ont rapporté cent pour un. ”

¹ Sherlock Holmes, ou son prédécesseur français Zadig, n'auraient certainement pas manqué de conclure, après lecture de cette liste, qui termine les notes du carnet : 1° que la jeune Russe, à une date très rapprochée de sa mort (la veille peut-être) n'était point décidée à mourir; 2° qu'elle était anémique; 3° que sa résolution fut instantanée; 4° qu'elle se suicida sous l'influence nerveuse d'un trouble organique; et bien d'autres choses encore.

Hélas ! la pensée de ces élèves tout au moins, si rien d'autre ne la rattachait à la vie, aurait dû la retenir.

II

Je ne sais quel âcre parfum s'échappe de ces mémoires. L'alliance de la jeunesse et de la mort s'y fait partout sentir. *Pacuvius*, dit Sénèque (épître XII), *qui s'appropriä la Syrie à titre de prescription, célébrait tous les soirs ses obsèques par des flots de vin et des repas funéraires : de la salle du festin ses compagnons de débauche le portaient en pompe dans sa chambre, et un chœur de mille voix chantait autour de lui : " Il a vécu ! il a vécu ! " Il ne passait pas un seul jour sans cette cérémonie funèbre. Ce qu'il faisait par dépravation, faisons-le par principe, et, prêts à nous livrer au sommeil, disons avec allégresse : J'ai vécu... — Ce Pacuvius avait l'art suprême. Il avivait ses plaisirs de la considération de leur fugacité. Au milieu de ses maîtresses qui ne lui refusaient rien, il mêlait à ces victoires le piquant d'une défaite, celle qui nous attend tous, et dominait par ce détour, en la faisant concourir à son agrément, l' " emperrière " et maîtresse suprême. Des poignards chez Pacuvius étaient cachés sous les roses; il tournait sa cruauté contre*

lui-même, et doublait la jouissance présente de la magie des regrets.

Ombre vaine, petite Slave, qui croquais des marrons en caressant par la pensée de légères parures, et qui brûlais tes ailes au soleil dangereux des certitudes, petite géomètre, que si je t'eusse rencontrée, je t'aurais dis : *Lascia la matematica !* Tout en toi était contrastes, et tu mêlais encore à chacun d'eux ce suprême contraste de tous les biens que nous connaissons : la mort, — toujours la mort, partout répandue comme un philtre subtil, telle qu'un serpent glissé sous les fruits, ou, faut-il le dire ?, sur les mouvements de ta grâce jetée comme une couronne capricieuse. Voilà ces contrastes que tu devais cultiver. Mais pour avoir trop fixement regardé la mort, pour t'être immobilisée en l'un des aspects de ta danse charmante, et lui avoir trop donné, pour avoir trop fixé la certitude, pour avoir été trop sûre, trop sûre de toi-même ou de ce que tu voulais, ô mathématicienne, voici : *παντα ρει*, toutes choses s'écoulaient, et toi seule t'es fixée.

J'aimais tes contradictions. Laissons là Pacuvius et sa science du plaisir trop vieille pour toi. Je me souviens de l'histoire de ce peintre qui voulut faire son portrait, et se donner une attitude qu'il

jugerait définitive. Il se mit devant sa glace et commença à peindre. Ce devait être un beau, un très beau portrait. Il fallait — ainsi le peintre se l'était proposé — que la ressemblance fût éternelle. Il peignait donc avec ferveur, s'appliquant amoureux, pendant des mois, au moindre détail. Il peignit ainsi durant des années, et le malheur l'oppressait. Car jamais, malgré son art consommé, le peintre ne parvenait à se représenter ressemblant : au fur et à mesure que ses traits sur la toile avançaient en fini et en netteté, lui-même dans la glace s'apparaissait de plus en plus changé. Le temps peignait sa figure avec des couleurs de plus en plus différentes de celles que l'artiste appliquait sur la toile. Celui-ci voulut alors enjamber les années et se peindre plus vieux qu'il n'était au moment de son travail. Il employa une vie à cette œuvre et toujours le temps le rattrapait et le devançait, faisant sa figure autre que l'image peinte. Alors le peintre gratta la toile une dernière fois et peignit son squelette. Il ne lui restait plus, enfin triomphant, qu'à mourir pour compléter la ressemblance : il eut donc soin, le jour même, de se tuer entre sa toile et son miroir.

Ce peintre était, enfin, sans contradictions.

CHRISTIAN BECK.

FEUILLET

Mon enfance en moi se cache, lointaine et présente ;
souvent encore je baise au front ma poupée et me com-
plais dans l'étonnement de voir les fleurs s'ouvrir.

Juillet ! et joyeuse encore je cours dans les champs
brûlés ; dans les forêts où l'ombre et les rayons jouent à
cache-cache. Je ris, je chante, et me retrouve le soir,
harassée de jeux, dans ma chambre petite.

Ma robe de nuit, longue et blanche, me ravit ; je
dénoue mes cheveux et me regarde au miroir : j'ai gardé
l'âme d'une petite fille, mais je suis bien grande et mes
yeux déjà ont pleuré.

Il y a je ne sais quoi de triste, de ridicule presque, à
cette âme de petite fille qui s'attarde en moi ; — en moi
quand même, qui grandis, apprends, se résigne ; — qui
augmente en moi.

CHARLES MARGUERITE.

ÉPIGRAPHE FUNÉRAIRE

POUR

CHARLES VAN LERBERGHE

Ombre clémente et toi, Silence harmonieux
 Qui veillez à présent ce fils aimé des Dieux,
 Faites que son exil lui soit doux comme un rêve !
 En lui, l'âme de Pan et le sourire d'Eve
 Prolongèrent l'espoir du monde et sa beauté
 Et son unique orgueil fut d'avoir écarté
 De la route où chantait son enfance ravie,
 Le fantôme adorable et triste de la vie.
 Que sa joie était pure et son verbe divin !
 En vain la nuit fanait ses guirlandes, en vain
 Sur son front défendu par une humble couronne
 S'appuyaient quelquefois les lèvres de l'automne
 Il contemplait, choyé par un ange inconnu,
 Dans l'éternel matin de son rêve ingénu,
 Heureux d'en pressentir la secrète présence,
 La Gloire aux yeux baignés d'amour et d'innocence
 Qui, fier d'émouvoir ce royal orphelin
 Dévoilait sous les plis de sa robe de lin,
 Sa blanche nudité qu'il empourprait de roses...

O délices ! Parfois à ses lèvres déclores
 Mourait dans un soupir l'émoi de ses aveux
 Et c'était un doux chant qui ravissait les Dieux,
 Et c'était une aurore à l'horizon des mondes.....
 Parfois il se mêlait à vos célestes rondes
 Dont la grâce enchantait ses yeux extasiés,
 O Muses, qui vivez parmi les oliviers
 Où ses rêves d'enfant trouvaient un calme asile :
 Vous accueilliez ce frère ingénu de Virgile
 Qui pour vous célébrer, échangeait à mi-voix
 Ses songes nouveau-nés avec l'oiseau des bois,
 Son âme avec les lys perdus dans les vallées,
 Son amour avec l'aube et les brises ailées....
 Vers Vous, cygnes divins, ses chants prenaient l'essor,
 Quand un soir il brisa sa pure harpe d'or
 Pour suivre à la clarté d'une funeste étoile,
 Malgré les flots houleux, le destin d'une voile
 Qui devait le conduire, infortuné Jason,
 Vers la triste Colchide où sombra sa raison....
 A présent, loin de nous, il vit dans le mystère
 D'un pays ténébreux aux confins de la terre....

.....
 Ombre clémente et toi, Silence harmonieux,
 Qui veillez désormais ce fils aimé des Dieux,
 Faites que son exil lui soit doux comme un rêve,
 Et qu'il dorme aux côtés de Pan, sous l'aile d'Eve !

GEORGES MARLOW.

RÊVERIE D'UN ADOLESCENT.

Moi, Madame, je n'ai pas de foi philosophique qui me dise que mes rêves sont faux, et puisqu'ils sont si doux, pourquoi n'y croirai-je pas ?

JEAN THOREL.

Ce soir, la tristesse accumulée par le crépuscule pèse sur moi. Je crois que chaque jour, sans que nous nous en doutions, il s'infiltré lentement en nous une cendre de mélancolie ; c'est une poussière de choses fanées si légère que nous ne la sentons pas. Toutes les heures qui sont mortes ont laissé au fond de notre âme un peu de ce sable écoulé. Puis, soudain, pour la moindre des choses, un orgue de Barbarie qui grince au coin de la rue, un mendiant qui chante sous nos fenêtres, un regard d'enfant ou une fleur desséchée que nous retrouvons dans un livre, nous nous sentons navrés par un amas de rancœurs si lourdes et si lointaines qu'elles nous paraissent dormir depuis toujours au fond de nos pensées, comme une onde croupie.

Ainsi la vue de ce romanesque et mystérieux crépuscule de mai a suffi pour ressusciter en moi les mélancolies inconsciemment absorbées ces jours-ci, (hier, n'ai-je pas contemplé l'agonie de ces grands lys blancs qui se flétrissaient dans un vase de cristal, — avant-hier, n'ai-je pas écouté dans l'ombre humide d'un paru Cocturne les sanglots de cette femme aux yeux verts qui pleurait contre mon épaule en me mettant sous les lèvres l'âcre senteur de ses cheveux d'or roux?)

— Par les fenêtres de ma chambre, ouvertes au vent printanier, je vois les dernières pourpres du soleil couchant se décolorer au point de n'être plus qu'une transparente nuance mauve étendue sur tout l'horizon. La chevelure violette des arbres de Judée se reflète dans le bassin. Des guirlandes de roses voluptueuses se suspendent aux espaliers de fer rouillé où s'accrochent aussi les pampres d'une vigne. — Et du fond du val, montent des des bruits de cascades et des chants de laboureurs, des cahots de roues et des frissons de feuillages... La vie accueille la Pitié. Elles viennent toutes les deux vers moi, l'une forte et rieuse et l'autre dolente. Je les vois passer, puis s'enfuir, puis revenir le long des bocages, et tout s'endort dans

le vallon, et seule, la voix des grenouilles se hasarde vers le ciel bleui où la pâle Vénus allume ses facettes.

Voici l'heure où l'on semble enfin être plus près de soi-même. On dirait qu'on va se connaître et qu'un unique mur de verre s'interpose encore devant notre âme. Elle est là, derrière, comme une petite fille, muette, elle sourit, elle nous appelle, elle tend vers nous ses mains tièdes où des oisillons se réchauffent... Mais nous ne l'atteindrons jamais, car la paroi de verre est infrangible...

Voici l'heure où les objets nous apparaissent enfin sous leur jour réel. La pénombre où ils s'empoussièrent les rend extrêmement mystérieux, et dans cette nuit encore claire, qui ternit les couleurs et défigure les lignes, on peut entrevoir de quelles formes supérieures ils sont les ébauches... Le silence s'accoude auprès de moi et je sens presque sur mon visage son haleine glaciale et vivifiante ; il pose sur mon épaule des mains nues.

— Tout ce jour, des cortèges de jeunes filles ont passé au fond du vallon. Leurs robes roses et blanches effleuraient les buissons argentés. Age-

nouillées dans l'herbe où des cicindèles couraient, elles ont rempli de fleurs leurs corbeilles d'osier, puis s'étant levées, elles sont allées vers la ville...

Maintenant, un violon se plaint, je ne sais où. Des sons féminins s'égrènent jusqu'à moi. — Je me lève, je m'approche de la croisée. — Au fond du jardin, un enfant arrache les fleurs blanches qui couvrent les rameaux des cerisiers et les piétine rageusement. Il n'y aura pas de fruits, cette année. Est-ce l'amour, cet enfant pâle aux cheveux d'or ? Il est si beau que des colombes tournoient autour de son front, et quand il marche, les herbes se courbent vers lui, comme des femmes défaillantes...

— Avec les derniers rayons du soleil mourant, Paryse est partie ; et il me semble qu'il y a déjà si longtemps de cela que je ne sais plus si elle est venue réellement ou si mon âme a imaginé sa présence. Déjà, la vision que je gardais d'elle s'efface, et la transparence presque diaphane de sa figure que j'avais tout à l'heure devant les yeux s'embrume de toutes les cendres d'un crépuscule intérieur. —

Pourtant, j'ai passé toute l'après-midi dans le

jardin, et Paryse était auprès de moi. Ensemble, nous avons cueilli des roses et jeté du pain aux poissons rouges qui glissent dans l'eau du bassin. Un moment, Paryse a levé sur moi ses yeux tristes, et j'ai pu longuement contempler ses prunelles grises. Il y avait dans ces yeux impérieux un regard lointain et plus pur qu'un regard de petite fille... C'était peut-être encore le reflet d'une étoile qui s'y mira...

Il n'y a pas d'autre réalité que notre imagination. Et Paryse n'est peut-être pas l'amie consolatrice et fidèle que j'ai créée. Que sais-je d'elle? Le visage que je lui connais est-il celui qu'elle a véritablement? — Mais que m'importe! — Les caravanes, nous disaient-ils, virent à l'horizon du désert vallonné s'élever des mosquées, des palmes et des murs. Des sources fraîches chantaient, pour leur désir, dans l'ombre des dattiers. Et ces blanches maisons, ces palmes et ces sources avaient tant d'harmonie que, même quand le soir effaça ces mirages, les caravanes continuèrent d'y croire...

— Près de Paryse, j'ai songé tout le jour à un amour pur, à une harmonie spirituelle obtenue

par l'union des âmes. — O tristes corps, n'enseignez pas à la pensée vos nostalgies, ne troublez pas le rêve que je cherche, — et que je ne trouverai pas !

— Vous avez désappris l'amour, criais-je parfois dans la nuit, vous en avez fait un besoin morne et banal dont vous riez. — Je hais vos rires et je veux mépriser votre ivresse. L'âme n'aime pas la gaieté. — Elle est joyeuse ou elle est triste, mais elle adore trop la vie pour que vos viles moqueries souillent son désir de tendresse. Il ne faut pas que dans un tel amour, la chair révoltée intervienne, car l'âme ne la comprend pas...

— C'étaient jusqu'au matin des cris, des appels ardents et fiévreux, de véhémentes protestations, — et je le déplore aujourd'hui. Sur toutes ces choses obscures, il faut mettre un peu de silence...

EDMOND JALOUX.

POINTS DE VUE.

UN SOURIRE DANS DES PIERRES, par Charles Bernard (chez G. Van Oest et C^{ie}, Bruxelles).

J'imprimais récemment ¹ qu'à tout prendre, il valait mieux considérer le barrésisme comme un mode de sensibilité que de le tenir pour une discipline d'école. Je viens de me relire et je m'aperçois que je négligeais le plus important... et, à coup sûr, le plus difficile qui était de préciser la notion de cette sensibilité. Un écrivain qui se laissait oublier un peu, depuis des années, un sien livre à peine sorti de librairie, m'y aideront pour l'instant. Il arrive ainsi qu'un disciple, à condition de n'être pas médiocre, car toute médiocrité altère et déforme, il arrive ainsi qu'un disciple fasse ressortir avec plus de relief les qualités et les défauts de son maître. C'est là une aventure assez fréquente en art et dont je ne veux ici pour exemples que les contes — admirables, du reste — que M^{me} Blanche Rousseau donnait il y a quelques mois aux revues ² et où elle rendait plus apparente qu'il n'était peut-être désirable la manière de Marcel Schwob dans *Les Sœurs de Monelle*

¹ Dans le numéro de juillet dernier du *Thyrssa*.

² Et dont un parut ici même.

— et ce recueil d'essais de M. Charles Bernard : *Un Sourire dans des Pierres*.



Mais, au préalable, entendons-nous sur la signification du rapprochement qui va être tenté ; car, je ne prétends point insinuer par là que M. Bernard soit suspect d'imitation ou de pastiche. Le pastiche est une chose, l'influence en est une autre ; sans pour cela être toujours malhonnête, le pastiche reste conscient — on s'impose un modèle et on s'y limite ; — tandis que l'influence, surtout lorsqu'elle est de la même nature, de la même qualité que celle dont le beau talent de M. Bernard s'accommode si bien, serait plutôt subconsciente. Aussi, ne faudrait-il pas croire, comme il le fait lui-même peut-être, que ce délicieux essayiste qui est également un remarquable voyageur, s'arrêtant de préférence aux "lieux où mûrit une œuvre profonde," nous ait découvert le secret de son art si émotif, ni qu'il ait entièrement démonté, afin de nous les faire voir, les ressorts cachés de ses réactions, pour avoir écrit : "*Laissons leur sensibilité (il s'agit des lieux dont plus haut) se décanter dans la nôtre où elle ne fait pas plus de bruit qu'une huile muette. Quand sera devenue parfaite la densité de ce précieux mélange, nous y puiserons cette ivresse lucide qui abolit le temps et les barrières qui nous séparent des morts.*"

Ceci ne doit pas nous donner le change sur le livre de

M. Bernard ; assurément, l'indication est, autant que subtile, opportune pour ceux qui cherchent à s'orienter dans la complexité admirable de ces essais. Mais nous, qu'une foi déterministe incite sans répit au jeu si désolant de la recherche des causes et qui aimons à répéter après M. de Régnier "qu'il n'y a pas d'aérolithe en littérature", ce n'est pas de si tôt, ni pour si peu, que nous délivrerons quittance à notre auteur. Même, quand le contact du génie d'un Claudel nous exalte jusqu'à nous transporter hors de nous, il arrive que nous supputons encore la part de culture que supposent *Les Muses*, *Tête d'Or*, *Connaissance du Temps* ou *Connaissance de l'Est* et que nous songions ainsi aux Grecs, aux Prophètes, à Virgile, Dante, Shakespeare, à certains philosophes scholastiques ou à Mallarmé. C'est une manie, sans doute; mais voici que les plus belles pages de M. Bernard n'empêchent nullement que nous y retombions.



Sans tarder davantage, nous mettrons donc les pieds dans le plat, déclarant qu'il flotte beaucoup de barrésisme parmi les feuillets de *Un Sourire dans des Pierres*. De même que, jadis, le Philippe du *Culte du Moi* s'était fait de la "substance sentimentale" avec le souvenir : de ses lectures désordonnées dans Heine, Baudelaire, Taine et Flaubert, de même, aujourd'hui, M. Charles Bernard a extrait des deux chefs-d'œuvre de Maurice Barrès : *Du Sang*, *de la Volupté et de la Mort*, *Amori et Dolori Sacrum*,

une substance sentimentale nouvelle qui, à l'analyse, se décomposerait comme suit : émotion contagieuse devant toutes les choses passées ; spiritualisme un peu vague, exclusivement étayé sur les grands exemples de l'histoire littéraire, Pascal, Châteaubriand etc. ; puis aussi, je ne sais quel goût secret, quelle inclination pour tout ce qui se dissout ; et enfin, ce trouble un peu morbide, ces subits accès de fièvre attristée, tels qu'il en émane des après-midis d'automne et des heures de voluptueuse lassitude. Tout cela est à la fois très sensuel et très cérébral et constitue un art dont il ne faut pas se méfier moins que de la trop lancinante musique wagnérienne de *Tristan* : nous sommes arrachés à nous-mêmes, nous croyons atteindre au sublime de la pensée ou du sentiment et nous voilà sur le point de demander grâce devant l'infini, alors que seulement notre chair vient d'être ébranlée par une trop savante caresse.



Le danger pour les écrivains qui pratiquent un art semblable, c'est de perdre, quand ce ne serait qu'un moment, le difficile équilibre qui en est la condition essentielle et de devenir ainsi des Massenet littéraires. M. Barrès sut se garder de chopper à cet endroit, en imposant une direction, une discipline à sa sensibilité. M. Bernard, lui, intellectuellement plus libre, mais par là même plus exposé, s'en tire néanmoins à cause de sa naturelle élévation de pensée et de la sûreté de son juge-

ment esthétique. Toutefois qu'il se surveille. Ce que l'on ne pourrait déduire de l'esprit même de son livre, certaines particularités de son style et de sa langue ne sont pas éloignées de nous le faire craindre. Fluide, grave, musicale et souvent pathétique, la phrase de M. Bernard donne l'impression de la profondeur et de la réflexion ; mais elle manque peut-être de quelque vivacité et de quelque imprévu qui en renforceraient et en relèveraient l'accent : lorsque une eau coule, trop dolente et trop silencieuse, il est parfois bon de lui opposer un obstacle pour que, s'y étant brisé et divisé, se précipite un peu son cours. Quant au travail de composition de ces différents essais, je l'eusse préféré soutenu par une plus dure, ou mieux, par une plus attentive et plus soigneuse logique. Totalement négligées ici, là voulues trop subtiles, certaines transitions font défaut, d'autres échappent au lecteur.

Envisagé dans son ensemble et sous l'angle de la critique littéraire, le livre de M. Charles Bernard apparaît comme une suite très réussie de proses harmonieuses, cadencées, réfléchies et tendres, mais sous lesquelles on regrette de ne pouvoir deviner une plus forte armature. Si généreuse que soit une chair, il faut que l'on sente qu'elle recouvre des os et que le mouvement des muscles correspond à un jeu des articulations. *Un Sourire dans des Pierres* est une œuvre admirable, bien française de pensée et d'écriture ;¹

¹ Il y a pourtant quelque part certains *suicidés* que je n'aime guère. M. Christian Beck aurait écrit *suicides*, et je crois bien que c'est lui qui aurait eu raison.

les quelques restrictions que je me suis permises n'ont d'autre but que d'indiquer ce qui manquait, pour atteindre la perfection, à ces pages émotives qui prêtent aux chefs-d'œuvre qu'elles commentent une signification idéologique le plus souvent inattendue et quelquefois suprême.



Je ne dirai point de la littérature de M. Bernard qu'elle est livresque, encore qu'il y aurait quelque fondement à argumenter dans ce sens ; ce n'est pourtant pas non plus une littérature bien spontanée, car elle va presque toujours demander à d'autres œuvres humaines, à des œuvres d'art, les motifs de son inspiration.

Toute barrésienne, la méthode de M. Bernard n'a rien de commun avec ce que l'on appelle ordinairement la transposition littéraire. Loin de prendre — ainsi que ferait M. Camille Lemonnier, par exemple — une œuvre d'art pour modèle en vue d'une réalisation nouvelle, la méthode barrésienne n'emploie cette œuvre qu'à titre d'excitatrice du rêve et de la méditation. Il ne conviendra donc point que nous cherchions dans le recueil d'essais qui nous occupe des paraphrases plus au moins heureuses, mais bien d'habiles et délicates constructions intellectuelles. *Un tableau et un détail biographique égaré dans quelque chronique ancienne* suffiront à de tels essais (Cf. celui sur *Hugues Van der Goes*) ou bien ce pèlerinage d'amour et d'art que fit l'auteur à ce tragique et charmant Campo-Santo

de Pise, et dont il rapporta des pages capitales (*De Pise au tombeau d'une Maîtresse*) où s'affirment ses plus sérieuses qualités d'écrivain. Il y montre aussi une certaine connaissance de l'histoire de l'art¹ ; peut-être même l'y montre-t-il trop, car j'estime qu'un lecteur peu familiarisé avec l'évolution de la peinture italienne au XIV^e et au XV^e siècle, suivrait malaisément M. Bernard dans ses considérations sur le *Triomphe de la Mort* et principalement sur Benozzo Gozzoli. Mais je veux pourtant, afin de faire apprécier par les avertis, sa très réelle clairvoyance de critique d'art, citer cette note que lui inspirèrent les délicieuses et divines images de Fra Giovanni da Fiesole : " L'Angélique ne donnait à ses visions que tout juste la forme qu'il fallait pour les retenir captives sur les murs de sa cellule ou le panneau de l'autel et il les parait du bleu et du rose tendre de son émotion. "

* * *

Sans doute, ne serait-il pas opportun de se demander

¹ C'est pour le mettre en garde contre le danger de certaines imprudences, et non pour le prendre en défaut sur ce chapitre, ni pour jouer au critique érudit, que je dirai à M. Bernard que : 1^o les fresques du Campo-Santo que tout le monde dit et croit d'Orcagna, seraient d'après de récentes découvertes, l'œuvre d'un peintre pisan, élève d'Orcagna et nommé Francesco Traini; 2^o il n'est pas si certain que le tableau des Offices sur lequel M. Bernard base son essai sur Van der Goes, soit de celui-ci; quelques archéologues l'attribueraient volontiers à Rogier de la Pasture; 3^o les terreurs de l'an Mille, cette fable inventée par Michelet, n'ont probablement jamais existé que dans la féconde imagination de ce romantique historien. Mais passons, c'est de littérature qu'il faut parler dans *Les Visages de la Vie*.

pourquoi tant d'écrivains se préoccupent aujourd'hui de peinture, alors qu'il semble bien que leur art soit beaucoup plus proche de la musique¹. Aussi m'en abstiendrai-je, craignant, par surcroît, de ne pouvoir donner une réponse suffisamment générale et préférant n'envisager que le cas particulier de M. Bernard. Celui-ci s'en est expliqué lui-même, dès les premiers feuillets de son livre. S'il se complaît en de longues stations devant certains chefs-d'œuvre, c'est pour y deviner malgré tout, "cette pensée intime qu'une secrète pudeur empêcha toujours les artistes de dévoiler." Et il ajoute : "C'est pour mieux connaître cette pensée-là, que nos curiosités épient dans le passé et dans le présent l'existence des grands hommes, que nous demandons à des sciences incertaines de nous révéler au delà de ce qu'ils ont voulu dire dans les caractères tracés de leur main." Mais il n'est pas jusqu'à ces caractères eux-mêmes, qu'appuyé sur la méthode de M. Barrès, M. Bernard ne soit parvenu à confesser. De ses patientes interrogations devant les peintures de l'Hôpital Saint-Jean de Bruges, il rapporte que Memling "ne donne pas le goût du divin" et une visite au musée de La Haye, lui fait écrire trois pages impressionnantes et admirable-

¹ Il faut noter cela, car c'est un réel engouement auquel il n'y a d'ailleurs rien à redire aussi longtemps que ce sont de vrais écrivains, doublés de bons connaisseurs, comme Verhaeren, MM. André Fontainas, Jean de Boschère, Fierens-Gevaert, Edmond de Bruyn, Dumont-Wilden, Charles Bernard, et un ou deux autres, qui y cèdent. Mais que penser, lorsqu'on voit se jeter sur ce genre nouveau : la monographie d'art, la clique des littérateurs innombrables et, au surplus, incompetents ?

ment condensées sur Rembrandt. C'est le *Saül* du Maître qui l'a si fortement frappé. " Nulle part, dit-il, ne se compénètrent à ce point les moyens d'expression et l'âme exprimée. " Le David au rire sournois qui joue de la harpe devant le vieux Roi triste, lui semble " un petit employé juif qui guette le moment de prendre la place de son patron. " Et quant au Saül lui-même, si abattu sous l'imperceptible moquerie de son jeune musicien, il y voit le symbole de la vieillesse du peintre. " Je m'imagine, lorsqu'il peignit cette œuvre, le grand méconnu égaré par la volupté qu'on trouve aux souffrances trop fortes. Identifiant son destin avec celui du vieux roi, il s'est raillé lui-même dans cette figure chétive en apparence où il a concentré une ironie terrible. "

M. Charles Bernard est avant tout un amateur d'âmes.

GEORGES BUISSERET.

CONSULTATIONS

SUR LA " VIRTU "

Comment faites-vous, cher Nain Gras, pour ne laisser — vous qui êtes si bien coiffé — qu'une demi-thune chez votre coiffeur chaque fois que vous en sortez ? Je n'ai pas lu sans quelque inquiétude, je vous l'avoue, ce détail dans vos dernières " notes " du mois. Ce n'est pas que l'élégance de vos mœurs ne me soit connue et hors de doute. Mais, pour travailler moyennant un aussi faible salaire, votre coiffeur doit être un repris de justice ou un diplomate en disgrâce. Craignez, cher Nain Gras, qu'il ne vous fasse chanter.

Peut-être vous plaira-t-il savoir comment, pour ma part, je me fais pilocurer. Mon barbier — désignons-le par un substantif sans prétention — opère suivant les rites en vigueur au Carlton. Je ne me pique pas d'exotisme : bon Français avant tout, la mode de Londres me suffit. Par ce temps de rastas, le grain d'air province de l'homme qui

vient de passer deux mois en Ecosse ou dans ses terres est la marque du vrai bon ton. J'entre. Après que le capitaine de navire debout près de la porte en aile de moulin m'a dépourvu de mon chapeau dont un acolyte s'empare à son tour pour le donner à passer au fer, j'ôte mon faux-col. Seul un palefrenier ivre peut se faire raser avec son faux-col. Un bon géant me glisse par derrière le dos les mains sous les aisselles. Le garçon me prend par les pieds, les élève à hauteur d'épaules, et quatre bras maternels me déposent sur une table en forme de table d'amphithéâtre moins la rigole. J'oubliais de vous dire qu'au préalable on avait couvert cette table d'un fond de bain, c'est-à-dire d'un linge tenant le milieu entre le drap de lit et la nappe d'autel. Il convient de noter aussi le petit balancement — do do, l'enfant s'éveillera tantôt — qui précède, entre les bras du bon géant et du garçon, le dépôt sur la table d'amphithéâtre. Avez-vous vu lancer à la mer le cadavre d'un de ces passagers de troisième classe dont on lit, en buvant un consommé d'huîtres, le menu des si curieux déjeûners qu'ils prennent le matin : *potatoes, corned beef, etc.* ? Le balancement, préalable à la descente, dont on les berce pour la dernière fois (au fond de la mer le roulis des

vagues ne se fait pas sentir) est du même ordre, mais plus ample et, j'imagine, infiniment moins doux. — Le garçon dépose sur moi un second drap de lit. Verwée, raconte-t-on, lorsqu'il peignait ses chefs-d'œuvre était entre deux vins. Moi, lorsque j' " occupe " (comme disent les magistrats) chez le coiffeur, je suis entre deux draps. Le garçon, cependant, s'est approché de mon casier de coffre-fort. Après avoir assemblé les lettres qui forment le mot " vertu ", il ouvre, et le voilà qui revient armé de plusieurs ustensiles, dont une pierre ponce avec laquelle il me rase. Horizontal et confiant, je goûte un repos délicieux — bien préparateur aux batailles de la vie. *Deliciosas lassitudines*, écrivait saint Augustin. Combien plus suave encore le repos avant la fatigue ! Et, pareil à Iphigénie sous le couteau du boucher, je tends le cou à la pierre ponce. Je suis comme si j'allais en bateau au fil de l'eau. Après quoi, un temps de galop : on me descend dans un fauteuil, on m'effile les cheveux au rasoir, on me brosse à la brosse électrique, on me champougne au savon, on me frictionne (parfum de Colette), on me brûle la pointe des cheveux à la flamme d'un cierge de cire en forme de rat-de-cave et enfin, oasis, le boy gracieux comme le Saurochtone que

l'on nomme Edouard, se tient derrière moi et il agite, ô brise fraîche, ô ivresse, départs sur la Méditerranée, béatitude du poète, caresse plus légère que la main de la reine, deux écrans en paille de riz pour sécher mes cheveux. Et je murmure intérieurement, comme si c'était le souffle de la grâce, et me souvenant des paroles de l'Écriture sur une brise légère : “ *Non in commotione Dominus* ”. (Car — vous n'êtes pas sans l'avoir remarqué, cher Nain Gras — il m'est resté, en dépit du vrai confortable des mœurs dont je viens de vous narrer un exemple, un fond d'esprit ecclésiastique ou, si vous voulez, d'imagination orientale, qui n'a pas laissé de nuire quelquefois, je l'avoue, à mes succès dans le monde.) Poursuivons cependant : raie, je refuse la brillantine sur les cheveux, je refuse le coup de fer aux moustaches, addition : coupe (1 fr.), location du coffrefort (gratuite), brosse électrique (gratuite), coup de fer au chapeau (gratuit), shampooing (0 fr. 75), friction (ces prodiges en ont siphonné pour au moins 1 fr.), barbe (0 fr. 50), brûlage (0 fr. 50), pourboire au garçon (0 fr. 50), pourboire à Édouard (0 fr. 50), pourboire au capitaine de navire qui me rend mon chapeau et m'appelle par mon nom (0 fr. 50), total : 5 fr. 25.

Tenez, cher Nain Gras, malgré le travers d'esprit que je vous ai avoué plus haut et qui pourrait m'inspirer quelque sympathie pour vos secrètes faiblesses, pour un innocent troglodysmisme enfin, ne dites plus devant les personnes que nous connaissons que vous ne payez votre coiffeur que 2 fr. 50. Vos adversaires pourraient répandre le bruit que vous n'êtes pas "virtueux".

C. B.

*
* *

PARALLÈLE

"On sait qu'avant de travailler à son Génie du Christianisme, il publia à Londres un ouvrage très anti-religieux. Un bénédictin de Sorèze (Dulau), homme d'esprit et de jugement, que l'émigration avait fait libraire à Londres, et auquel M. de C*** avait confié la vente de son ouvrage, se permit de lui donner un sage conseil. Il lui observa que les lieux et les temps n'étaient plus favorables aux déclamations anti-religieuses ; qu'elles étaient devenues banales et de mauvais ton ; que le moyen le plus sûr de capter désormais l'intérêt public, serait de prendre le contrepied, de se vouer, au contraire, à la défense de la religion. M. de C***

le crut, et fit son Génie du Christianisme. Or, le bénédictin avait si bien jugé le choix du moment, qu'il est à croire que si le Génie du Christianisme venait à paraître aujourd'hui, en dépit de tout son mérite intrinsèque, il n'obtiendrait pas parmi nous tout le succès qu'il a eu.

La nomination de l'auteur du Génie du Christianisme précisément à la légation de Rome, fut considérée dans le temps comme une vraie galanterie de la part du Premier Consul, et reçue par M. de C*** comme un premier triomphe qui lui en assurait de bien plus grands encore dans la capitale du monde chrétien, au sein des princes de l'Eglise. Mais il ne tarda pas à se convaincre d'un gros mécompte, car on se montra fort scandalisé, à Rome, de voir la religion transformée en roman, et les docteurs réprochèrent sans balancer le *Génie du Christianisme*, qu'ils disaient hérissé d'hérésies.

Toutefois M. de C***, retranché derrière ses succès, eut pour ressource de prendre en pitié de pareilles niaiseries ; et, à quelque temps de là, se trouvant parrain d'une petite fille, il lui donna le nom d'*Atala* ; mais le prêtre refusa net, tandis que, de son côté, M. de C*** insista. Cela fit du bruit, et il porta plainte au cardinal-gouvernant, qui se trouva de l'opinion du prêtre, et reçut fort

mal une confiance de M. de C*** qui, croyant avoir acquis les droits d'initié, terminait ses arguments, disant : " Qu'il était bien ridicule que ce fût à lui qu'on fit une pareille difficulté ; car, observait-il, votre Eminence, *entre nous*, doit bien savoir que d'Atala à toutes les autres saintes il n'y a pas grande différence ". "

(Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, 1824, t. IV, p. 163 *sqq.*)

Pour copie conforme :

CHRISTIAN BECK.

JOURNAL

LES LIVRES

UN POÈTE : M. GUY LAVAUD.

Beaucoup de jeunes hommes, à présent, regardent la vie du haut de la Tour Constance. S'identifier au paysage — comme dans “ au Hameau de notre Ame ” ; — questionner :

N'est-il dans l'âme intérieure

Que des morts étendus et des foyers déserts ?

et s'attarder, avec une douloureuse et voluptueuse complaisance, sur la maladie et l'agonie de la femme aimée, — ô goût délicieux de la mort, — cela ne vient-il pas tout droit du Jardin de Bérénice? Influence du reste — si elle est consciente — qui ne diminue en rien l'inspiration du poète, lequel est l'un des très rares poètes de ce temps.

Depuis le mouvement de 1885, peu de vrais poètes se sont révélés : serait-il possible de mettre,

à côté de Guy Lavaud, plus de trois ou quatre noms ?

Le petit recueil que voici,¹ n'est point un ouvrage définitif, une œuvre sur quoi puisse s'édifier le sort d'un écrivain. Mais déjà l'on y découvre des qualités si transcendantes, qu'il ordonne au moins de reconnaître là une sensibilité bien extraordinaire :

Hier encore tu disais : " Jamais vous reverrai-je
 O roses de la chair sur mon corps consumé
 Et refleurirez-vous, ô fleurs de rose neige,
 Sur les faibles rameaux de ces bras dépouillés. "
 Tu doutais... et voici qu'elles sont revenues
 Toutes les frêles fleurs que jadis tu portais,
 Voici comme autrefois des lys dans tes mains nues
 Et des camélias sur ton corps reposé.
 En sorte que ta Mort ressemble à ta jeunesse
 Et que devant ton lit si largement fleuri
 Me penchant sur ton front, ma Morte aux belles tresses,
 Je cesse de pleurer croyant que tu souris.

Mieux, cependant, que ce *Livre de la Mort*, nous aimons ce seul poème, du *Livre de la Vie*, par quoi se complète le recueil :

Amour ! quand je lisais ton nom dans les poèmes
 Qui, pâle, énigmatique et frêle te dépeignent,

¹ DU LIVRE DE LA MORT, Poèmes ; aux éditions de la *Phalange* Paris.

J'imaginai ta face et chacun de tes traits
 Pour te reconnaître quand tu m'apparaîtrais.
 Amour ! tu es venu. J'ai vu ton beau visage
 Mais ce n'est pas celui dont je rêvais l'image —
 Amour ! amour aux yeux de femme, tu n'as pas
 Cet air blessé que je croyais, ni ce front las
 Et tu n'es pas surgi de la forêt profonde,
 Non plus qu'au bord du glauque étang, ni parmi l'ombre,
 Mais dans la chambre ouverte et parmi du soleil,
 Guidé par le clair jour qui débordait du ciel,
 Amour ! tu m'es venu par cette enfant trop blonde !
 Comme l'on mord un fruit afin que sa chair fonde,
 Pour goûter sa douceur de suc frais, j'ai mordu
 Sa bouche nue et ses yeux d'eau je les ai bus.
 Des aisselles moussues jusqu'à ses hanches pleines
 J'ai pillé le verger de son corps ferme et tiède ;
 Frémissant et tremblant de perdre mon butin
 J'ai cueilli, les broyant, les lys dressés des seins.

Et je n'ai conservé, Amour, de ton passage
 Ni de peine en mon cœur, ni de pleurs sur ma face,
 Mais au creux de mes mains que j'aime encor flairer
 Le parfum de la fièvre et l'odeur du baiser.



UN ROMANCIER : FERSEN.

Et le Feu s'éteignit sur la Mer, un roman, 3.50 fr.

(Messein, Paris), par M. Jacques d'Adelswarth-Fersen.

Encore Capri et Naples, le décor de la Piccola-Marina ; désillusions d'un jeune artiste, Gérard Maleine ; cela est jeune, voire adolescent, tout-à-fait adolescent, et, disons-le presque avec joie, naïf. Roman qui s'arrête à tout coup pour laisser la place à quelque chapitre lyrique, n'ayant avec la conduite de l'œuvre que le plus vague rapport, mais où à l'aise la sensibilité de l'écrivain se donne sérénade. Roman de poète, et de poète encore très enfant, plutôt que de romancier. Qu'on ne s'y trompe pas : ce que nous en disons est pour le louer. Car ce livre paraît plein de sentiments vrais ; ni le procédé des faiseurs, ni le scepticisme des dilettantes, n'en déflorent la sincérité. Le caractère incurablement féminin de Gérard Maleine ferait peut-être qu'on cesserait de s'intéresser à lui, si l'auteur ne le conduisait, somme toute, que jusqu'à peine au seuil de l'âge où l'on est homme. A ne le voir rencontrer que des femmes volages, peut-être aussi pourrait-on trouver quelque parti-pris. Enfin, le personnage le plus intelligent, le plus raisonnablement humain, et après tout le seul sympathique du livre, ne serait-il pas Nelly Maleine ?



ACCUSÉ DE RÉCEPTION.

HISTORIETTES DE WALLONIE, par *M. Maurice des Ombiaux* ; Hallet, Charleroi ; (destinées, semble-t-il, à la jeunesse des écoles, ce qui n'empêche pas qu'elles ne restent attrayantes pour des lecteurs d'âge plus mûr) ; — AIMONS LES ARBRES, par *M. Louis Piérard* ; (heureuse anthologie de proses et de poèmes d'auteurs contemporains, à la louange des arbres) ; — DISCOURS SUR LES PRÉJUGÉS ENNEMIS DE L'HISTOIRE DE FRANCE, par *Fugus* ; (critique d'un critique, consciencieuse et patiente) ; — CRÉPUSCULES D'AMOUR, par *M. Georges Batault* ; poèmes ; bibliothèque de l'*Occident* ; — LES MIGNARDISES, par *M. Charles Moulié* ; poèmes ; édition du *Nain Rouge* ; — L'ECCLÉSIASTE, par *M. Henri Delisle* ; adaptation en vers ; édition du *Beffroi* ; — A L'OMBRE DES MARBRES, par *M. Jacques Nayral* ; Gastein-Serge, éditeur ; recueil de poèmes ; — DÉSERTEUR, par *M. Florian Parmentier* ; Gastein-Serge, éditeur ; roman ; (contient un portrait de *M. Florian Parmentier* en sous-officier de cavalerie) ; — LES CANNES DE PAUL BOURGET, par *M. Eugène Marsan* ; (pamphlet aristocratique, c'est-à-dire où l'on trouve exactement autant de bon goût et de tact, que d'esprit et d'ironie) ; —

UN SCULPTEUR IMPRESSIONNISTE, par *M. Louis Piérard*; (étude sur Medardo Rosso); — LA CITÉ INTÉRIEURE, par *A. Schneeberger*; recueil de Poèmes; — L'HOMME EN NOIR, par *Georges Rens*; monodrame en vers; — LE ROI AVEUGLE, par *M. Pierre Broodcorens*; pièce en trois actes et en vers; première partie d'une trilogie: le Trésor sous la Roche; — POÈMES, par *M. Sylvain Bonmariage*; Société Française d'Éditions Modernes; — GEORGES RODENBACH, par *M. Ernest Révil*; Société Belge de Librairie; — FAUT-IL DEVENIR MAGE? par *M. Fernand Divoire*; Falque, éditeur (opposition, un peu primaire, de l'égoïsme à la charité; lutte contre le mage selon Péladan et le surhomme selon Nietzsche, au profit du chrétien selon l'auteur); — A PROPOS DE M. MIRBEAU, par *L. P. de Brinn Gaubast*, Anvers; — FRANCIS EON; par *M. Henri Martineau*; éditions du Divan; — LA LÉGENDE DE L'HOMME, par *M. Nelson Couy-tigne*, trilogie en vers; — L'ÂME INQUIÈTE, par *M. Jacques Noir*, édition du Beffroi.

CH. D.

NOTES.

Après que les fondateurs d'*Antée* eussent été dispersés, qui par la maladie, qui par l'exploration d'un monde nouveau, un de nos amis assumait l'initiative d'une nouvelle série de cette revue, au cours de laquelle Antée ne reprit pied qu'un instant : encore l'unique numéro de ce bref période ne parut-il qu'en Belgique. M. Francis Vielé-Griffin fit un procès à la Compagnie du Nord, sur le parcours de laquelle s'était égaré le ballot pour la France et les nations étrangères. Ce poète y perdit un fafiot de cinquante — l'unité du fafiot est, comme on sait, le louis — mais il apparut qu'Antée s'était dissipé, invisible, dans la nue, tel Rémus ou Numa Pompilius. Quelques uns des écrivains qui avaient collaboré à ce numéro redonnèrent leurs vers ou leur prose à des revues qui ne crurent pas déroger ainsi à leur règle, qui est aussi la nôtre, de ne publier que de l'inédit. Il a paru d'autant plus intéressant aux *Visages de la Vie* d'offrir à leurs lecteurs les notes d'un de leurs collaborateurs sur le *Carnet d'une Suicide* (qu'on peut lire aujourd'hui.) que cette étude pieuse d'un document moral n'a paru dans le susdit numéro d'*Antée* qu'enrichie de trente-deux coquilles, très propres, sans doute, à répandre sur la suite du discours un vague attrayant (*J'entends dans la coquille un océan funèbre*, clamait un barde inspiré), mais bien inutiles au charme de la figure disparue, trop estompée déjà par le double mystère de la vie et de la mort, dont renaît ici le profil perdu.



M. Louis Blériot — cet Antée qui reprend cinquante litres d'essence chaque fois qu'il touche la terre — est notre confrère. Nous voulons dire qu'il est littérateur. L'aurait-on jamais cru et valait-il la peine que le critique à clichés des *Annales* et du *Temps* nous parlât tant du mépris de la science active pour la verbeuse littérature ! Soyons fiers : la science ne nous méprise pas ; la science nous jalouse ; la science nous imite. Quarante huit heures après qu'il eut passé la Manche, dans tout Paris le libraire vendait : *La Traversée de la Manche en Aéroplane ; un volume de 300 pages ; préface de M. Louis Blériot ; 3 fr. 50.* Voilà qui nous rassure : la littérature n'est pas en danger.

Au contraire, les aviateurs lui apporteront un souci nouveau d'émulation, qui sera celui de la vitesse. Inventeurs d'appareils plus rapides que les plus rapides transatlantiques, c'est en vain que le *Paquebot des Caresses* de M. Jules Bois ambitionnerait de les convoier. Et ils tiendront le record : 300 pages en 48 heures !



Anarchie : où est l'anarchie ? Il semble à plusieurs que le nationaliste n'est pas un anarchiste. Mais défendre l'individualisme des nations — et admettre qu'elles se fassent la guerre entre elles — qu'est-ce autre chose que de l'anarchie *internationale* ? Donc M. Louis Dumont-Wilden est un anarchiste international.

Parlons maintenant de la simplification de l'orthographe. Philologues *pour* ; écrivains *contre*. Mais M. Doumergue a un projet que M. Faguet approuve et l'on réformera. Dans cela aussi, où est l'anarchie ? Les amis de l'ordre sont traditionalistes et ils n'admettront pas facilement qu'après avoir désagrégé la religion et la famille, le gouvernement de la troisième répu-

blique sape encore les assises du langage français. Mais enfin — et outre que les amis de l'ordre se doivent d'obéir à l'autorité votée — n'est-ce pas le seul goût de l'ordre (précisément) qui inspire de vouloir écrire *Fébus* et non *Phæbus*, comme dans *café* ; ou *fallus* et non *phallus*, comme dans *Fallières* ?



Au Congrès d'Archéologie et d'Histoire qui vient de se tenir à Liège, M. Doutrepon, professeur à l'Université de cette ville, a fait voter un vœu en faveur de la création d'un musée de la vie wallonne. Le projet est des plus heureux. Il faut un pendant à l'admirable musée de la vie flamande qu'Anvers doit à l'initiative et aux recherches de notre collaborateur le poète Max Elskamp. Après le Museon Arlaten, les collections de Strasbourg et de la Franche-Comté, deux musées résumeront désormais les deux grands folklores de la Belgique.



On se souvient de ces réunions mondaines qui — sous la dénomination VENDREDI DES POÈTES — induisirent l'autre année tout le Bruxelles-Elégant à courir entendre de la pure poésie, du VERHAEREN, du VAN LERBERGHE, du FONTAINAS, du MAETERLINCK, du STUART-MERRILL, du JAMMES, du CLAUDEL, du MOCKEL, du VAN DE PUTTE,..... que disaient des artistes comme Mme ADELINE DUDLAY, de la Comédie Française, Mlle BERTHE BOVY de la Comédie Française, M. DESPLAS du Vaudeville de Paris, THIRIAR de l'Athénée, GILDÈS des Galeries St. Hubert, ALICE ARCHAINBAUD, du Parc, TERKA LYON, du Parc, LUCIENNE ROGER, des Galeries St. Hubert; tant d'autres. Même on y écoutait des œuvres de poètes tout-à-fait nouveaux, peu connus ou débutant là. Une partie musicale complétait le programme.

Une nouvelle série de ces réunions aura lieu l'hiver prochain, dans les salons de la SMART COMPANY, Avenue Louise, aux dates suivantes : 15 Octobre, 12 Novembre et 10 Décembre 1909, 21 Janvier, 25 Février, et 24 Mars 1910. Mais, à la demande de quelques personnes, elles auront lieu cette fois en soirées, à 8 h. $\frac{1}{2}$ très précises. Elles sont placées sous la direction littéraire de M. Charles Dulait.

L'abonnement aux six soirées : dix francs. On prend inscription à la *Smart Company* ou, par mandat-postal, au Secrétariat du *Vendredi des Poètes*, 76, rue de Wauthier, à Bruxelles-Laeken.



Polyphème rentre à la maison... Déjà le poète du *Chariot d'Or* avait contribué à humaniser quelque peu le fils de Neptune et de Thoosa. Et voici qu'un journal belge, dans l'analyse d'une représentation de théâtre en plein air, écrit : *Polyphème rentre à la maison...* Peut-on savoir si ce fut en fiacre ou en auto-taxi ? Sans doute Polyphème, *rentré à la maison*, a-t-il pris son *tub*, puis mis son *smoking* pour *aller dîner en ville*.



Le même journal a publié l'autre fois sur Emile Verhaeren un article bien extraordinaire. On sait que Verhaeren passe une grande partie de l'année au Caillou-qui-Bique, une jolie Thébaïde qu'il a découverte en Hainaut, non loin de la frontière française. Le journaliste s'est rendu au Caillou-qui-Bique. Sans doute aura-t-il interrogé les gens du village. Et après avoir montré l'auteur des *Forces Tumultueuses* entouré de poules, de dindons et de canards, il cite "au hasard" les "familiers" du Caillou-qui-Bique : MM. Clémenceau (?),

Montagne (est-ce Montald ?) Souguenet, Bernier... "C'est, écrit-il, sous un pavillon *assez* rustique, recouvert de chaume sur lequel grimpent le lierre et la clématide, que M. Emile Verhaeren se repose, tout en savourant l'arôme du tabac que brûle sa pipe.¹ Très estimé dans les environs, Verhaeren est à la fois populaire et philanthrope ; *il n'est pas rare de le voir sur les champs consoler les malheureux.*"

Toi-même, Verhaeren, — et si l'on ajoute encore le pataqués de *l'Echo de Paris* qui t'appelle "exquis auteur du *Voile*" et celui du *Peuple* : "Théodore Verhaeren, notre grand poète national..." — qui donc te consoleras de ce qu'écrivent les journalistes ?



Dans les ouvrages de ce temps, il n'est pas que la littérature qui soit mauvaise. Le livre à quatre-vingt-quinze centimes a ceci au moins d'excellent qu'il ne transmettra pas à la postérité les hontes cacographiques de l'époque : imprimé d'encre médiocre et sur papier déjà pourri, dix ans de bibliothèque suffiront à l'anéantir.

Quelques maisons cependant ont gardé le goût de l'édition précieuse. *L'Occident* fera paraître en octobre BÉALE-GRYNE, l'œuvre nouvelle de notre ami M. Jean de Bosschère, composée en caractères d'un grand fondeur anglais du XVIII^e siècle, tirée en 7 couleurs, partie sur papier anglais et partie sur japon, et ornée de 28 dessins de l'auteur, 100 lettrines et culs-de-lampe.

BÉALE-GRYNE est suivi de quelques autres morceaux : DORIANÈDE, MIRAGES EN ETÉ et ARABESQUES.

¹ On se souvient de cet autre journaliste qui, dans *l'Art Moderne* du 8 mai 1904, faisait découler tout le génie de Verhaeren du poisson à la confiture que ce poète aurait un jour mangé devant ce journaliste.

Singulière idée qu'a eue Verhaeren, de faire paraître *Hélène de Sparte* en allemand d'abord. Outre que ce fut faire beaucoup d'honneur au Germain, sait-on — et Verhaeren sait-il ? — que les héritiers du poète perdront ainsi vingt ans de droit sur cette œuvre, la propriété des ouvrages littéraires n'étant, en Allemagne, réservée aux ayants-droit que durant *trente* années après la mort de l'auteur. En France — et en Belgique — cette durée est de *cinquante* années.



SOTTISIER des "*Visages de la Vie*" :

Il enseigne l'escrime au jeune vicomte de Clinières et il en taille les cheveux. (*Ch. H. Hirsch, le "Journal", 22 juin.*)

Au barreau, nous avons accoutumé de dire que nous gagnons ou perdons les procès, car le *mérite* de gagner nous appartient, et nous attribuons *celui* de perdre à l'erreur ou à la perfidie du sort. (*Henry Bordeaux ; Le Sommeil des Justes.*)

Il a battu son propre record et a volé de 7 h. 55' à 8 h. 20'30 " du soir, soit pendant 1 h. 5'30". (*Le "Journal", 24 Juillet.*)

..... ce sont là des expressions effarées, bonnes tout-au-plus à effrayer les vieilles femmes qui peuvent exister dans ce pays, s'il en existe des deux sexes. (*Le "Journal", 3 août.*)

Ville dévastée par des indigènes (*titre*). — Le Ministre des Colonies reçoit une dépêche du gouverneur des Indes disant que, dans la nuit du 29 au 30 août, la ville de Loomadjang, résidence de Probolingo, Java, a été dévastée par les Bandjirs... Plusieurs ponts ont été détruits. ¹ (*La "Gazette", 4 septembre.*)

Dès 1819, un *steamer à vapeur*, la "*Savanah*", traversait l'Océan. (*Le "Journal", 24 septembre.*)

¹ Les *Bandjirs* ne sont pas des indigènes, mais des inondations de torrents.

Les victimes (du ballon *République*)... ne furent pas choisies exceptionnellement pour cette épreuve héroïque. (*E. Judel, "l'Eclair" 29 Sept.*).

Ce fut par une douce nuit de mai, alors que le parfum des asphodèles encensait l'étendue.¹ (*Le "Journal" 19 Juin.*)

..... un hommage à la mémoire d'un écrivain [Edgar Poë] qui mérite d'être honoré chaque jour davantage, et qui doit parmi les écrivains visionnaires reprendre sa place légitime, en avant de Jules Verne et André Laurie. (*Journal de Liège, 2 septembre.*)



Suivant une coutume généralement admise, la rédaction des *Visages* vient de prendre un mois de vacances. Nos abonnés trouveront donc réunis dans le présent fascicule les n^{os} 7 et 8 de la revue.

LE NAIN GRAS.

¹ Les *Asphodèles* puent comme des cadavres.

EXTRAIT DU REGLEMENT

- « Le prêt est consenti pour un mois...
 - « Le dépassement du délai réglementaire entraîne la perception de 3 francs par livre et par jour de retard. »
-

128. I. 52.
Gand.

[Handwritten flourish]

52420

LES VISAGES DE LA VIE

REVUE LITTÉRAIRE

Sommaire :

Lettre à l'auteur de " <i>Béale-Gryne</i> " .	GEORGES BUISSERET
Sonnet	ANDRÉ FONTAINAS
Poèmes en Prose	JEAN DOMINIQUE
Discours	CHARLES DULAIT
Poème	GUY LAVAUD
Le Cerisier	CHARLES MARGUERITE
La Cigüe	HENRI VANDEPUTTE
NOTES	LE NAIN GRAS



BRUGES

The ST. CATHERINE PRESS Ltd.
(ED. VERBEKE & CO.)

Le Numéro : 60 centimes.

Les Visages de la Vie

Revue littéraire mensuelle.

Abonnements pour la Belgique, la France et la Suisse : 6 francs

Pour les Nations Etrangères : 10 francs

Le numéro : 60 centimes.

SECRETARIAT : (Rédaction, revues, livres, etc.) : 76, rue de Wauthier, Bruxelles-Laeken.

ADMINISTRATION : (service des librairies) : Charles Van de Waële, libraire, ancien Lacombez, 31, rue des Paroissiens, Bruxelles.

Les VISAGES DE LA VIE publient en tête de chaque numéro une ou plusieurs des chroniques régulières suivantes :

Chronique de l'Altruisme	CHRISTIAN BECK
Pages de l'Imagier	J. DE BOSSCHÈRE
Psychérides	JEAN DOMINIQUE
Chronique Synthétique	CHARLES DULAIT
Les Idées en France	MAURICE LE BLOND
La Vie Populaire	LOUIS PIÉRARD
Chronique Lointaine	HENRI VAN DE PUTTE

et quelques autres non encore déterminées.

La revue ne publie que de l'inédit.

LETTRE A L'AUTEUR DE
 " BÉÂLE-GRYNE " ¹

MON CHER AMI,

Oui, c'est moins en critique, décidément, qu'en ami de l'auteur que je vais leur parler de votre livre, ou mieux, vous en parler, mais de manière qu'ils m'entendent. Qu'en d'autres occasions, je me laisse aller à croire à mon rôle de critique, cela est peut-être bien : il y a des choses qui devraient être dites à voix forte et que l'on ose à peine murmurer autour de nous. Mais, si par son audace d'invention et d'écriture, votre livre a ravivé en ma pensée quelque une des plus importantes querelles littéraires de Belgique, du moins aussi m'a-t-il invité aux plus pures, aux plus intimes, aux plus ferventes joies. C'est de ces joies que je vous veux entretenir et je préfère, si tant est qu'il faille un jour partir en guerre au sujet de votre œuvre,

¹ A propos de la toute récente parution de : *Béâle-Gryne, d'autres Poèmes et des Images*, par M. Jean de Bosschère, Bibliothèque de l'Occident, 17, Rue Eblé, Paris.

attendre que par d'autres soit prise l'offensive. Ce n'est pas à moi de mener autour de ce naïf et hésitant Béâle un tapage qui l'effrayerait et qu'au surplus — heureux enfant ! — il ne comprendrait pas.

Ces joies, vous les rappellerai-je dans l'ordre, cher ami ? Vous reparlerai-je de la longue attente, trompée souvent par la vue des dessins dont vous alliez parfaire le poème ? Parlerai-je encore de l'arrivée chez moi de l'admirable exemplaire, du frémissement de plaisir que j'éprouvai à découper les tant précieuses feuilles et à retrouver, sous la surprise d'émouvantes couleurs, ces dessins qui, déjà, m'étaient presque familiers ? Mais voici que j'en viens à l'essentiel, à la lecture de votre livre. Lire *Béâle-Gryne* ! se perdre avec vous en le plus déconcertant des songes, marcher doucement à la rencontre d'êtres irréels dont on se demande, à chaque pas, s'il est possible que ce soient des hommes ! Joie, bonheur, inquiétude, malaises. Et là-dessous, l'imperceptible accompagnement, moins que musique de scène jouée dans les coulisses, de vos phrases harmonieuses, rythmiquement divisées. "*Béâle-Gryne sait la minute où sourient les violettes mauves, quand des cimes la vigie ailée annonce le grand soleil*" — et c'est toute la candeur d'un réveil

innocent. “ *Or, parmi les chaudes abeilles et les moucheron dorés, les fleurs inclinées et les fleurs de flammes, le cœur de Gryne aime. Et nul geste, nulle voix ne répond à ce matinal amour.* ” Et c'est la plus complète détresse sentimentale, dès la première page révélée.

Pourtant, encore que d'autres nous entendent, je ne résumerai point *Béale-Gryne*, à la façon d'un roman ou d'une nouvelle. C'est un poème que vous avez voulu écrire, c'est un poème que vous avez écrit et c'est en poète qu'il faut que l'on vous lise et qu'on vous juge. Vous juger, grands Dieux ! mais ils seront bien savants ceux-là qui vous jugeront ! Votre poème est d'un art si volontaire, si peu y est laissé au hasard, que vous en pourriez justifier jusqu'aux moindres licences ; cela est dur, compact, inattaquable ; il n'est que d'admettre — et, dans ce cas, d'admirer — ou de repousser. Vous êtes allé à l'extrême ; il faudra donc passer à vos lecteurs une intransigeance au moins égale.

Pour moi, vous devinez de quel côté je me range et que ce n'est pas l'amitié seule qui me pousse. Je m'étonne cependant que tant de rigueur intellectuelle s'unisse en vous à une fantaisie d'esprit si nettement indépendante. Car entre plusieurs prodiges que présente votre œuvre,

celui-là est le plus grand : ce don exceptionnel de l'image que vous ne parvenez qu'avec peine à discipliner. J'y ajouterais aussi le don d'invention ou de création, car tout cet univers qu'en *Béale-Gryne* vous avez suscité, il n'est rien qui ne lui vienne exclusivement de vous. Les œuvres les plus inattendues d'un André Gide par exemple, malgré leur délicieuse fantaisie imaginative, on leur peut désigner des points d'attache ; l'adorable morceau de Beardsley, *Sous la Colline*, est une parodie ; quelques-uns des derniers contes d'Anatole France, ne constituent, en somme, ainsi que l'observait M. Henri Ghéon, que d'habiles renversements de contes anciens ; d'autres œuvres fantaisistes sortirent encore de certains anachronismes plus ou moins piquants ; mais *Béale-Gryne* est entièrement né de vous, c'est œuvre d'imagination pure et craignez qu'on ne vous pardonne pas cela, craignez que l'on ne vous trouve une imagination monstrueuse. Je me borne, moi, à vous dire, cher ami, que vous êtes effroyablement complexe. Simple et ingénu dans *l'Enfant*, voici que votre poème se fait douloureux dans *Le Pêcheur* et cruel dans *Varilleux*. Je crois que ceux de vos lecteurs qui auront compris ce deuxième et ce troisième chant de votre poème, vous reprocheront d'avoir

abusé de leurs nerfs. Ce n'est point assez pour vous de l'irréalité de vos personnages, voici que vous les entourez d'une atmosphère irrespirable. Aussi bien, votre esthétique n'est-elle pas éloignée de celle que Wilde donna dans ses *Intensions* : " L'Art a des fleurs que ne connaît aucune forêt, des oiseaux que nul bois ne possède. A ses yeux la nature n'a pas de loi, pas d'uniformité. Il peut faire à volonté des miracles, et les monstres sortent de l'abîme à son appel. Il peut dire à l'amandier de fleurir en hiver et faire tomber la neige sur le champ de blé mûr. A sa voix, la gelée pose son doigt d'argent sur la bouche brûlante de de juin et les lions ailés sortent de leurs repaires au flanc des collines lydiennes. " Nul artifice ne vous arrête, et vous êtes essentiellement un créateur.

Ayant tenté de m'expliquer à moi-même votre conception en quelque sorte extérieure de l'art, je voudrais à présent vous demander, si je me tromperais de beaucoup en allant rechercher dans *Le Temple* des indices de votre *foi* esthétique. Rien qu'à longuement contempler l'admirable *portique* que vous avez dessiné en songeant à ce chant, il me semble que je force la révélation. Idéaliste et mystique, quel bonheur dut être le

vôtre, lorsque vous *visitez* ce céleste jardin et que de reconnaissance ne vous devront-ils pas, et moi tout le premier, tous ceux que vous aurez appelés à prendre part à votre vision merveilleuse.

Mais voici que je n'ai parlé encore qu'à l'auteur de *Bédle-Gryne*, et que j'ai négligé celui de *Dorianède*, avec lequel, pourtant, je me sens si bien d'accord, celui de *Mirages en Été* et d'*Arabesques*. Je n'ai point parlé non plus, cher ami, de votre art de dessinateur. A défaut de plus longs développements, laissez-moi vous déclarer combien j'admire que vous ayez pu au moyen d'une technique qui fait songer un peu à celle d'Aubrey Beardsley, rendre des visions si pures, si chastes, si idéales.

Et maintenant, si je ne vous ai pas dit le quart peut-être de ce que me suggérait votre livre, c'est que votre livre est de ceux qui se prêtent à l'*étude* ; ceci n'en est point une ; mais je l'entreprendrai, quelque jour, cher ami, et sans doute sera-ce plus tôt que tous deux nous ne le pensons. Peut-être vont-ils m'y obliger...

GEORGES BUISSERET.

SONNET

La musique des mots épars
Qui ne s'achève que par geste
Dans le silence éclos atteste
L'angoisse des prochains départs.

Je vois dans l'ombre vos regards
Où l'onde de vos songes reste
Fière malgré l'exil funeste
Dont vous redoutez les hasards.

Et vos paupières abaissées
Aux nuages de vos pensées
Dont le jeu clair s'est attristé,

Savent déjà combien m'excède
La solitude lourde et tiède
Dans le désert de cet été.

ANDRÉ FONTAINAS.

POÈMES EN PROSE

JUN

C'est de là-bas, de l'horizon secret qu'ils sont venus, les Anges ! — C'est ce soir, par un temps épanoui et grave, tiède et fané comme une rose après la mortelle chaleur. — C'est du fond du ciel et jusqu'à mon cœur !

Ils sont venus, mes Anges ! Ceux d'aujourd'hui ! — Non plus semblables à ceux de ma jeunesse qui bondissaient vers moi et se poussaient de l'aile et me touchaient tous à la fois de leur sourire aigu, désespéré, joyeux ! — Ils sont venus tranquillement et sans sourire. —

L'un était grand et douloureux et presque vieux — un ange dont les ailes commencent à traîner en laissant sur le sol une empreinte de crépuscule. — L'autre était un enfant qui s'appelle Mémoire et qui ne parle pas ; seulement ses yeux

chantent mieux qu'une voix humaine, et celui-là surtout m'aime — et je l'aime ! —

L'enfant, l'Ange appelé Mémoire m'apportait dans sa robe et dans ses lèvres jointes toute la vérité qui reste après que la vie a coulé autour du cœur comme un sable futile. Dans ses mains il avait des pensées violettes, des fils d'or et de lin, la lampe éteinte de Monelle — Et son regard autant que son front taciturne disait : je te les donne ! —

Mais alors l'Ange qui commence à vieillir et qui traîne ses ailes et qui ne vole plus m'a tendu ses mains vides : et d'entre ses doigts il naquit des roses, — (encore ces roses de juin, — encore ces roses mortelles ! —) Et quand je les touchai ce fut comme une pluie de sang qui s'abattit parmi mon cœur — et quelque chose s'éleva de mon âme — quelque chose comme ces fusées silencieuses qui montent et qui montent et versent tout à coup du plus haut point du ciel une multitude d'étoiles !

Et je sentis que j'étais devenu semblable au ciel, — semblable au plus haut ciel de juin, désert

et pâle avec un croissant d'or — et qu'une multitude innombrable d'étoiles tombaient en moi de plus haut que tous les zénith ; des hauteurs immesurées du malheur, des sommets aveuglants de la douleur, des bords coupants et beaux du croissant solitaire qui est ouvert comme un golfe inutile, du côté vide de la nuit !

SEPTEMBRE

A travers le désert de la limpidité, vers la mer dorée du silence, avec le froid baiser de l'Automne contre mes joues, j'allais par un soir de solitude. —

Dans l'agitation triste des envolées de corneilles criardes qui s'élevaient très haut à la cime obscure des arbres, — dans l'odeur d'un brin de lavande froissé entre mes doigts, — dans la maison de cristal, immaculée, diaphane, que mes pensées bâtissaient autour de mes pas, j'allais ce soir-là vers la nuit déserte...

Il y avait quelque part tout au bout de l'ombre un ami qui m'attendait... Le long des aubépines centenaires dont la haie s'arrondissait élargie

comme une digue de feuillage, sous les frênes admirablement vieux qu'un lierre épais couvrait comme un second vêtement plus étroit, — dans les prairies humides où croissait la menthe légère, l'Amitié de quelqu'un m'attendait solitairement, moi solitaire !

Je sentais son haleine qui était l'odeur des lavandes, sa présence qui était pareille à une invisible étoile, sa bénédiction qui était amère autant que la pitié d'un enfant... Et je sentais aussi ce soir-là, — si sévèrement — que je portais tout mon âge à moi seul, toutes les années et les minutes de mon âge, les mauvaises années et les bonnes minutes !.. tout cela, et la maison de cristal, diaphane, immaculée, trop légère, dans laquelle allaient et venaient mes pensées se cognant à une impondérable douleur, et revenant à moi, défaits, trop légères !...

Je m'arrêtai et je m'assis dans ce chemin mortellement mélancolique — je m'assis là où l'on ne voyait nulle borne, nulle indication de repos, aucun seuil avec un porche amical, aucune marche usée sous une porte enguirlandée de vigne — rien que le chemin et la nuit du ciel, rien que le geste

allongé de la terre qui s'étire dans l'ombre prête
au sommeil et à l'amour !..

Et je fermai les yeux pour ne point voir, et je
les cachai sous mes mains et je les appuyai sur mes
genoux en me penchant... Mais un bruit vint alors
à mes oreilles, un bruit noir et tournoyant, la voix
des corneilles moirées qui tendrement s'appelaient
dans la nuit lugubre, tendrement et lugubrement !..

JEAN DOMINIQUE.

DISCOURS ¹

Mesdames, Messieurs,

Il semble bien que c'est avec le désir d'y trouver quelque agrément que vous vous êtes rassemblés aujourd'hui dans cette maison. Je pense qu'aucun d'entre vous — à moins que ne l'égaré un penchant chrétien pour la mortification — ne s'est proposé d'y venir chercher l'ennui. Ce décor, ces lumières, ces toilettes, Mesdames, tout m'atteste que je ne suis point ici parmi des cénobites. Et je tromperais donc fort votre intention si, au lieu de vous faire donner la joie élevée de voir et d'entendre tout-de-suite de belles comédiennes, d'intelligents diseurs, des musiciens plus agréables à écouter que l'ennuyeux conférencier, j'allais d'abord fatiguer votre attention par de la rhétorique.

¹ Prononcé au *Vendredi des Poètes*, 22 octobre 1909, *Smart Library*, Bruxelles.

Sur ce programme que vous avez entre les mains, je lis qu'une cantatrice de choix comme M^{lle} Rollet, de séduisants jeunes-gens comme M^{lle} Leroy et M. Hannès, un artiste justement apprécié comme M. Gildès du Théâtre des Galeries St. Hubert, n'attendent que le terme de mes paroles pour vous réjouir noblement par la lecture ou l'audition de quelques belles œuvres de Tristan Klingsor ou de Francis Jammes, de Verlaine ou de Baudelaire. Je veux que vous la preniez au plus tôt, cette noble volupté de l'émotion poétique que vous êtes venus, à votre grand honneur, chercher ici.

Du reste, la satire qu'il me faudrait faire de la mentalité de quelques-uns de nos concitoyens serait fort périlleuse devant un auditoire comme celui que vous formez. Du reste aussi, ce que je voudrais vous dire, je pense que déjà vous le pensez comme moi. Et du reste encore, si au lieu d'en face de vous, je me trouvais en face d'eux, pourrais-je utilement les entretenir de *cela* ?

S'il est toujours permis, — parlant à un auditoire simple d'enfants ou d'ouvriers, et prenant envers lui des airs de pédagogue, de supposer outrageusement cet auditoire privé, non seulement de culture mais presque de jugement, comme le

font plusieurs, — on ne pourrait, sans faire douter de son éducation, montrer une même attitude devant des personnes adultes et appartenant à ce qu'on est convenu d'appeler "la bonne société".

Comment dire, en effet, à ce Monsieur qui est un ingénieur éminent et gagne 300,000 francs par an dans l'industrie, ce Monsieur qui est décoré de divers ordres et que plusieurs milliers d'électeurs ont envoyé au Sénat, comment lui dire que, malgré son habileté à la conduite des affaires et sa sagesse à l'élaboration des lois, son intelligence est frappée d'une infirmité honteuse, à savoir : *qu'elle est (pour dire comme le pompier) absolument fermée à toute préoccupation haute et désintéressée de la pensée humaine*, — comme, par exemple, la poésie ? — Et comment dire à cette Dame, dont le mari est Président au Tribunal ou Général dans l'Armée, comment lui dire, que certes nous comprenons tous les soucis que lui donnent ses fournisseurs, et que, bien volontiers, nous prenons une part de condoléances aux tortures que lui font endurer ses domestiques, mais qu'enfin il conviendrait peut-être que de temps en temps d'autres sujets vinsent orner sa conversation, des sujets qui, pour tout dire, feraient honneur un

peu plus à son titre de Madame la Présidente ou Madame la Générale ?

J'entendis un jour M. le vicomte de Spoelbergh de Lovenjoel répondre à quelqu'un qui lui reprochait de trop négliger le commerce des hommes pour n'aimer qu'à s'enfermer dans sa bibliothèque : " Certainement — disait-il en feuilletant quelques ouvrages — certainement je préférerais la compagnie de mes concitoyens à celle de mes livres, si l'on pouvait *ouvrir* ceux-là aussi facilement que ceux-ci." Ce caractère *fermé* — de moins polis *diraient franchement : borné* — du grand nombre de nos compatriotes, c'est à chercher à le transformer peu à peu, que nous avons consacré l'effort du *Vendredi des Poètes*. Dieu merci ! vous savez que la volonté d'y réussir en dépit des impuissants " décourageurs " a été jusqu'à nous porter, dans l'entêtement de la lutte, à user avec vous de ruses de peaux-rouges, ou, mieux, de femme jalouse qui veut retenir son mari au nid et à cette fin le prenant par l'estomac, lui fait préparer toutes sortes exquises de plats variés, arrosés de vins choisis. Outre le goût des ripailles, qui est national immémorialement, nous n'ignorions pas cet autre goût belge, celui du décor fastueux, disons de la façade, dans ce pays où chacun veut avoir pignon

sur avenue et, s'amusant autrefois aux déroulements de cortèges, recherche encore aujourd'hui les exhibitions des soies, velours et brocarts de la toilette féminine. Mais le recueillement que ce soir je sens votre maître, Mesdames et Messieurs, et d'abord la sélection heureuse que je constate qui s'est faite parmi vous, me persuadent qu'il doit être temps de ne plus vous traiter comme des petits enfants qui ne veulent pas aller à l'école. Enfin nous pouvons rire ensemble tout haut de ce snobisme inoffensif grâce auquel seize *Vendredis des Poètes* purent se succéder en un seul hiver, encore qu'une moitié de nos auditeurs venaient plus pour l'élégance des jolies femmes que pour la hardiesse des musiques nouvelles et moins pour les beaux vers que pour la tasse de thé et les gâteaux qu'entre les deux parties du programme on servait. Cette concession aux appétits brabançons, les sceptiques la trouvaient d'ailleurs insuffisante, et ils nous prédisaient que le Belge resterait hostile à ces fêtes de la poésie, tant qu'entre les deux parties du programme nous n'organiserions pas une kermesse aux boudins. Ces grossiers sceptiques, je vous félicite, Mesdames et Messieurs d'être venus ici aujourd'hui les faire mentir. Et comme dans votre petite assemblée, je recon-

nais que presque chacun est une personnalité estimée particulièrement, soit dans les lettres ou les arts, soit dans quelque autre milieu, je vous félicite surtout pour l'exemple édifiant que vous voulez ainsi offrir. Et je vous en remercie.

CHARLES DULAIT.

POÈME

Dans la rivière étroite on voit une campagne,
Couchée au long de l'eau comme en un souple pagne ;
Au ciel d'azur, que le reflet avide boit,
Voici, sombre récif de roc verdi, un bois.
Puis encore, si frais, les toits d'un doux village,
La route, le clocher et l'impression sage,
Et bouquet nuancé qui tremble, tous les champs
Renversés et que l'eau retient de son ruban.
Et moi, quand écrirai-je un vers plein de lumière
Où l'on trouve, miré comme en une rivière,
Avec ses longs élans, sa joie et ses rancœurs,
Le paysage intime et délicat du cœur !

GUY LAVAUD.

LE CERISIER

Le cerisier ronronne dans le feu rouge...

La flamme rousse et bleue et mauve et rouge et verte l'entoure de caressantes spirales, s'approche, s'écarte et se rapproche, et puis embrase tout entier son bois embaumé encore, où meurt sa vie.

Haut cerisier de mon printemps, que de fois j'ai grimpé dans vos branchages torsés, me tendant toute pour, de mes mains frêles, atteindre vos perles de corail, ces savoureuses petites cerises insidieuses, tentatrices des moineaux gourmands.

Haut cerisier de mon printemps, chaque année vos branches plus merveilleuses sous la neigeuse floraison, comme des frôlements d'ailes caressaient mon émoi. Le hamac accroché dans vos branches, d'un rythme doux et lent balançait mon jeune corps — et les pétales blancs de vos fleurs nouvelles tombaient, caresses en parfums, sur la tiède blancheur de mes bras nus...

Haut cerisier de mon printemps, chaque année votre tronc plus noueux et plus robuste m'étonnait — et vos branches lourdes, ployées sous les fleurs de cygnes ou les beaux fruits sanglants, faisaient sur la terre fervente l'ombre plus grande...

Et je vous regardais... et je vous aimais... et je me sentais très petite...

Haut cerisier de mon printemps, quelle ardente tempête s'est précipitée ? Quelles mers houleuses et folles ont englouti tant de beauté ?

.

Haut cerisier de mon printemps, j'ai marché dans les chemins boueux du jardin ; — le soleil s'entêtait à réchauffer la terre frileuse... Mais l'ombre de vos branches ployées ne tremblait plus sur la pelouse — et devant la place vide et la terre creusée j'ai su que j'étais grande.

.

Le cerisier ronronne encore dans le feu qui s'éteint...

CHARLES MARGUERITE,

LA CIGÛE

Mon ami qui me ressemble, nous parlons tout le temps de l'expérience que nous acquérons comme si elle nous changeait, alors que c'est seulement la route sur laquelle nous passons qui change et nous force à incarner d'autres types de passants. Le monde ne cesse de se répéter, et, sur cette globule de terre, l'humanité ; — et les maladies rongent les chairs, la lumière des étoiles perce innumérablement le ciel des nuits, le jeu arrête le battement du cœur des joueurs, et les prêcheurs prêchent dans le vent, comme aux jours de ferveur espérant tout de nos dix-neuf ans, ou à ceux d'Alcibiade. — Mais comme il nous faut bien manger, demain après aujourd'hui, à une autre assiette que celle remplie par le travail paternel, comme avec la nécessité du gagne-pain nous avons rencontré l'hostilité des hommes qui doivent aussi le gagner, comme nous avons une mère ou des enfants, une maîtresse ou notre gloire à nourrir, nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes, de

nos matins, et d'être joyeux quand ça nous chante. — Voilà ce qui a changé — le décor, les circonstances — mais pas nous, nom d'un chien, par les cent mille tonnerres du diable ! — Tout d'abord, parce que ça nous serait impossible ! Qu'on nous ôte donc demain et après-demain, en nous prouvant que leur sort est assuré, et qu'on se donne la peine de nous regarder. Enfants invieillissables, indécrotables poètes, et amants inlassables, on nous retrouvera comme l'artiste de notre patelin, nos proses et nos gaffes nous photographièrent alors que s'éveillaient à la même heure notre ambition et notre conscience. — Mais c'est parce que tu ne changes pas, parce que je demeure désespérément le même, que des bonzes sourient de nous et que nous nous aimons ! D'autres muent, s'asagissent, vieillissent ; nous, pas moyen. — Qu'est-ce que devenir "raisonnables" pour tous — sinon sociables ? Nous ne le serons jamais qu'hypocritement — parce qu'il n'y aurait pas de pitance pour nous sans ça. Nous étions des enfants, quand nous eûmes dix-sept ans, et sans cesser de l'être nous devînmes des hommes, et trop profondément, trop passionnément, pour jamais troquer cette réalité contre une apparence. Mais d'eux, la poltronnerie, la peur d'avoir faim ou de ne pas assez jouir, fit

tellement bien des citoyens, que le masque leur colla à la face au point qu'ils ne purent plus l'en détacher et qu'il finit par en tenir lieu. Ils sont, ils demeureront Monsieur le Marchand, l'Agent de Change, le Littérateur, le Sergent de ville, l'Homme marié, l'Officier de l'Instruction Publique, alors que nés Louis ou Henri Un Tel vers notre puberté, nous mourrons dans cette peau et sous ce nom, sans avoir oublié nous-mêmes une seconde.

Mais, mon ami, comme nous nous aidons mutuellement, dans la lutte d'apaches qu'est l'aimable existence de ce temps, nous nous écrivons de longues lettres où on ne parle que d'affaires à monter, de gens influents, de dollars et de décimes. — Mais il ne cesse pas un instant d'être entendu — et ça éclate au-dessus de nos signatures, comme dans nos sourires rosses et libérés, quand nous nous voyons, et que nos cœurs se dégonflent à la Terrasse-du-Café-de-la-Liberté — que toutes ces respectables choses et gens ne sont que ficelles, attouts, couteaux, et foutaises bonnes pour poires et muffles — et qu'il n'est de vrai sur notre terre que d'agir, paresser et jouir — à notre manière, qui est la bonne — d'exister follement le plus de millions de secondes possible.

Si je t'écris ces choses, homme qui vis avec autant de gaieté et de conviction que de total désenchantement, c'est que je suis dans un fauteuil doux à la carcasse, vers dix heures du soir, sous une lampe pas trop obscure, bien portant, fumant et rêvant, et que je savoure la quasi-certitude de de n'avoir à faire, avant demain matin, rien que je sois obligé de faire. Je suis donc libre. C'est être heureux. — Par une enfantine, amicale illusion, je t' imagine vivant la même heure, sous quelque autre lampe paisible. — Et c'est bien là, égoïste mais sincère, de l'affection, ou je ne m'y connais plus !

A bientôt, mon vieux. Demain sera une autre date au calendrier. Et ils feront à peu près ce qu'ils firent aujourd'hui. Et nous aussi. C'est : ablutions, habillage, repas ; dépenses, travaux, repas ; marches, stationnements, cigares, recettes, repas ; le sourire d'une femme, un journal ou un livre, déshabillage et ablutions — et puis jouer à être mort. — Nous le faisons parce qu'il y a la montre, parce qu'on ne peut pas ne rien faire — et en souriant parce que c'est plus agréable que de pleurer. — Et Tout ou Rien ne nous a pas demandé si nous le trouvions amusant. — Et tout est mal, mais tout est bien, tant que ça dure, et

qu'il y a des petites heures de silence, sans horions, comme celle-ci.



Qu'il est beau, le soleil du soir sur les nuages de poussière de cette ville noire ! De mon troisième étage je vois l'avenue envahie par cette splendeur, et je suis heureux comme si le passé, l'avenir et moi-même nous n'existions pas. Comme tout est donc admirablement éternel, et que ce n'est que nous qui soyons éphémères ! Elle, toi, je, c'était autre chose il y a trente ans, et ce ne sera plus même un nom dans trente — mais ce soleil-ci, ou un autre, éblouiront toujours l'espace. Et nos efforts sont bien ridicules. — Comment voulez-vous qu'en rentrant je lise le journal, où enfant leur voix, pour que le lecteur ne trouve rien de changé au mensonge bête qui d'habitude est devenu sa foi, les journalistes entonnent le grand air Progrès, après l'ode Passé de l'Humanité, et les chansonnettes sur les Faits divers ? Puisque je suis trop mou pour devenir fakir, et qu'il est trop tôt pour m'aller coucher, je continuerai à regarder de chez moi ce soleil que je regarde d'ailleurs, et puis je regarderai l'ombre, et puis la nuit — et quand je

sentirai la fatigue et la faim s'emparer de mon bonheur parfaitement désillusionné, je mangerai ma croûte dans mon fauteuil. — Et puis je ferai n'importe quoi. — Mais si je pouvais demain ne pas me réveiller !



Comme l'air que l'esprit respire est lourd parfois, et comme la raison pèse, sur le cœur ! Il serait si simple — en effet ! — de se laisser vivre, de croire à ses propres paroles, et de s'endormir aux environs de neuf heures, quand la digestion nous y invite ! Oui, mais voilà, on n'est pas inconscient tous les jours, et comme l'acrobate tombé de la sereine balançoire, on rebondit sans fin sur le filet doré des variétés de cette pensée : que notre destin bouge et que nous croyons bouger. — Et puis bien d'autres ! Ne plus s'en tenir ni aux affirmations des autres, ni même aux siennes, aussi gratuites, — et revoir qu'on ne vivra qu'une fois, et que le temps qui vous reste n'a probablement rien de bien long — et voir qu'au lieu de la Joie c'est, cinquante-neuf minutes sur soixante, la course à la Joie qu'on pratique — et encore que d'un Hélas, on s'avance, sur un A-peu-près, vers une

collection de Peut-être — et enfin qu'on a, en face de la vie, une fameuse tête de dupe.

— Qu'y faire ? — Rien de mieux que ce qu'on fait, évidemment — et c'est précisément là le navrant. — On est brave, le plus souvent, on sourit et on s'efforce, mais c'est chaque jour la même chose qu'avant : on flaire une odeur de bonheur, lors on s'agite, on cherche, va et vient, on bouscule les autres — et on n'arrive jamais que pour quelques instants à *voir* le divin rôti qui répand l'affolant parfum ! — Plus tard ! toujours plus tard ! Non, on ne me fera pas croire que ce soit là le but et le bon de la vie, cette course, cet effort. Non, il y a quelques gens heureux — et *mon* bonheur, comme je le conçois, serait parfaitement possible. Je ne me contente plus "d'aller vers" et la longueur de la route m'apparaît dans toute son évidence, en même temps que le raccourcissement de *mon* temps.

C'est toujours, inévitablement, devant toute ma vaillance et mon impuissance, tel labeur pour demain, tel obstacle à tourner, écheveau à dé mêler, et le Bonheur pour un après-demain qui sera celui de demain comme il l'est de cet aujourd'hui.

Oui, il y a des jouissances réelles, actuelles,

indéniables, de la chair, de l'esprit, du cœur, vives ou profondes, et suffisantes à l'instant où nous les possédons, comme, conscients de ce que nous sommes fragiles et temporaires, nous savons posséder — mais il y a aussi des peines qui les valent foutrement. Et ce ne sont ni les unes ni les autres qui font que la vie vaille d'être vécue, par un être intelligent, mais, né de la santé, de la jeunesse et de la veine, du bonheur enfin, *l'espoir d'être heureux*. Or c'est cela qu'il est impossible, ô ma chérie et ô moi-même, que nous ayons encore, du moins d'une façon telle que nous puissions vivre pour — nous qui voyons ce qu'est l'histoire des autres, et qui en déduisons, et des coups que nous reçûmes dans le passé, la nôtre probable... Pour qui sait voir, ce qui est visible est inévitablement désillusionnant — (mais, une fois de plus, ce n'est pas une raison pour ne pas vivre, puisqu'il n'y a rien de mieux à faire, puisqu'aussi bien la vie aura toujours plus d'imprévu que la mort).

Oui, elle m'obsède, cette garce de Mort. Et n'est-ce pas drôle ? J'ai enterré, avec mon ami, la femme de celui-ci... C'est lui qui l'aimait... Et il l'a vue, bien plus que moi, mourir... Et lui semble avoir trouvé dans ce spectacle des raisons nouvelles d'exister, tandis que je semble y avoir

perdu presque toutes les miennes... Elle aussi avait espéré, cette jeune femme ; elle aussi vivait comme si elle vivrait toujours. Et elle s'est tue, glacée, noircie. Elle n'est plus rien, que quelques photos, un nom... Que nous (dans le sens des hommes) ne valions pas plus cher, passe encore ; mais *Toi*, mais *Moi* ! Ah ! ça c'est vraiment à vous dégôûter d'être ! — Surtout quand on pense dans quel turbin, quel état de siège, quelles attentes qui n'en finissent plus, nous passons sans remède nos uniques quelques jours ! —

Oui, ma Maman, vous partirez, et vous ne m'aurez pas assez embrassé ; oui, ma Maman, je m'en irai, et ce sera sur cette affreuse pensée que je ne vous aurai pas assez embrassée ! — Oui, mes petits, vous êtes loin de moi. Oui, mon aimée, cette chaumière qui est à un pas, ça ne cesse pas d'être demain qu'on y emménagera notre cœur-pour-deux, et il est possible que nous crevions avant. Ah ! de grâce, ma chérie, un baiser où on oublie !

Je l'avoue, je m'en hâte, ne vous donnez pas la peine de me pousser, toutes ces réflexions ne sont pas plus gaies qu'indispensables. — Mais qu'y puis-je, elles sont, et elles puent (et plus loin que cette nuit d'insomnie) la vérité, à plein nez !

Etrange manie qu'on a de faire des projets, pour en être aussitôt esclaves! — Une seule chose s'indique : s'enfermer dans une chambre avec qui l'on aime le plus — s'y aimer — s'y aimer ! — jusqu'à la mort de ses sens ! — et puis — n'importe quel gaz — avant qu'on sente la faim — plutôt que n'importe quel geste — inutile ! inutile ! — o bonheur ! Bonheur enfin ! — disparaître ensemble, sans s'en apercevoir, comme on s'endort très las et quand il fait très chaud — dans un baiser !

HENRI VANDEPUTTE.

NOTES.

Voici le programme du dix-septième VENDREDI DES POÈTES (premier de la nouvelle série) qui a eu lieu le 22 octobre dernier :

PREMIÈRE PARTIE.

1. — M. CHARLES DULAIT *expose le but de ces soirées poétiques.*
2. — M^{lle} MARY LEROY *dit*: Trois Chansons au Jardin, de *Tristan Klungsor.*
3. — M. JULES HANNÈS *lit*: Quatre Romances, de *Stuart Merrill.*
4. — M^{lle} MARGUERITE ROLLET *chante*: l'Invitation au Voyage, *poème de Baudelaire et musique de Duparc et les Chevaux de Bois, poème de Verlaine et musique de Debussy.*

DEUXIÈME PARTIE.

1. — M. GILDÉS, *du Théâtre des Galeries St Hubert, dit quelques poèmes de MM. Jean Dominique, Charles Marguerite et Francis Jammes.*
2. — M^{lle} MARGUERITE ROLLET *chante*: Green, *poème de Verlaine et musique de Wallner, et Mailied, poème de Gœthe et musique de G. Huberti.*
3. — M^{lle} MARY LEROY *dit*: les Ramilles, *et*: Où la Reine est allée ; *de M. Charles Dulait.*

Au piano : M. GABRIEL MINET.

Voici celui du dix-huitième vendredi (le 12 novembre) :

PREMIÈRE PARTIE.

M. LOUIS PIÉRARD, parle de *Lucien Jean* et de quelques jeunes prosateurs français (Colette-Willy, Eugène Montfort, Edmond Jaloux, Lucie Delarue-Mardrus, Beck, Boylesve, etc.).

Lecture de *Un Vieil Homme* de Lucien Jean, *Nonoche* de Colette Willy, etc.

DEUXIÈME PARTIE.

1. — M^{lle} SUZANNE POIRIER, soprano, chante :

Hymne aux Morts *Alexandre Georges.*

D'une Prison *Reynaldo Hahn.*

Apaisement *J. Ch. Nouguès.*

2. — Hercule à Lerne *Christian Beck.*

3. — Deux Poèmes Chinois *Camille Marys.*

4. — M^{lle} SUZANNE POIRIER, chante :

Beau Soir *Claude Debussy.*

Le Testament *Henri Duparc.*

Sérénade *Richard Strauss.*

Au Piano : M. GABRIEL MINET.

Notre dix-neuvième soirée sera donnée le 10 décembre prochain, avec le concours de M^{me} RÉGINE DAVIDOWSKA, qui dira des poèmes d'Emile Verhaeren, Charles Guérin, Guy Lavaud, etc., et chantera *l'Intruse*, de Maurice Maeterlinck, avec accompagnement à la harpe (musique de Henry Février) par M^{me} DIANE GHEUBEL. A la même réunion, M^{me} MYRIELLE STEVENS chantera des œuvres d'Ernest Ghaussen, Brahms, Reynaldo Hahn, etc.



Dans la *Flandre Libérale*, M. Maurice Wilmotte a publié à propos de ces réunions un article attentif, terminé ainsi : *J'ai parlé d'une aspiration de ce temps que M. Dulait me semble*

avoir comprise. L'idéalisme connaît, en effet, un retour de faveur, retour bien faible sans doute, mais dont il faut accueillir avec joie les réconfortants indices. Après toutes ces brutalités de la scène et de la chanson, pires que celles de la vie ordinaire, l'heure sonnerait-elle enfin d'un réveil moral indépendant ou non des églises et de l'école ? Le goût des beaux vers, à toutes les époques, fut l'accompagnement obligé d'un tel réveil. A Port Royal correspond le salon bleu de Julie d'Angennes, après le Génie du Christianisme et M. de Bonald, Lamartine put paraître et être entendu. Que M. Wilmotte ait été le premier à nous comprendre — ou l'un des premiers — ceci nous surprend agréablement. Il semblait bien que M. Wilmotte dût être le dernier à venir à nos idées. Généralement d'accord avec lui lorsqu'il s'agit de défendre la culture française, sur le terrain philosophique nous nous étions toujours habitués à le considérer comme un ennemi. C'est par là du reste qu'il se rendait précieux à notre discipline intellectuelle ; rien n'est précieux comme un ennemi.

Avec l'air de sortir une monstruosité, disons toute notre pensée : M. Wilmotte est en Belgique le dernier sceptique. Riez. Puis comprenez. Nous voulons dire : le dernier sceptique qui vaille qu'on s'occupe de lui. Ce n'est pas que souvent nous ne l'ayons vu tout comme les autres aventurer son athéisme dans la politique ; il lui reste néanmoins des heures fréquentes où il travaille sur les idées pures. Politiquement, l'esprit sceptique — ou cet idéalisme creux, hypocritement humanitaire et dogmatiquement laïc, que l'on pourrait appeler *un scepticisme honteux* — s'est cantonné en Belgique dans le parti dit *libéral* ; or l'on sait que tous les grands personnages de ce parti sont à présent édentés et qu'il est peu probable que de ce chenil sorte encore quelque nichée bien vigoureuse. Les plus avisés ont évolué déjà vers le socialisme, ou, mieux, sont sortis du Parlement (avant même d'y être entrés).

Vous-même, M. Wilmotte, s'il faut un exemple. C'est que nous sommes quelques-uns à prévoir que ce sera bientôt tout-à-fait hors des parlements que se décideront les meilleurs destins des hommes. Mais même sans faire bon marché de la politique, et sans tenir compte des grands hommes que pourrait encore inspirer le christianisme — il y en aura peut-être, puisqu'il y a Claudel et Mithouard, — des signes idéalistes non équivoques ne paraissent-ils pas marquer quiconque a quelque chance de triompher tout-à-l'heure ? Laissons les poètes, comme Jules Romains par exemple, et n'escomptons pas le capital des génies éventuels. Sans sortir de notre petit pays, sans même sortir de notre chambre des députés, regardons, non pas des grands hommes, mais simplement quelques directeurs de ce mouvement socialiste qui prétend à grandir sur les ruines du parti " sceptique " : qui de plus religieux que ce Vandervelde, esprit ascète qui tient du prêtre la manie de prêcher à tous propos et de vouloir induire les gens dans la tempérance et les vertus arbitraires ? Qui de plus religieux que cet Anseele, qui a bâti le *Vooruit* avec une foi active de maçon de cathédrale ? Qui de plus religieux que ce Destrée, qui est un artiste, ce qui est être religieux supérieurement ?

On dit, couramment, que l'avilissement de l'idéal occidental, pour parler comme à la rue Eblé, correspond à une intrusion de mœurs américaines. Mais un de mes amis qui habite l'Amérique (un collaborateur régulier de cette revue) m'atteste que l'américain, on l'a fort calomnié ; qu'au contraire il ne ressemble en rien à la conception que nous en avons, vous et moi, M. Wilmotte, qui n'allâmes jamais à New-York.

Sachant qu'à leur supériorité d'habiletés pratiques il est lui-même supérieur encore, cet américain n'a pour l'anglo-saxon et le german qu'indifférences dédaigneuses, alors qu'en face du français il connaît ces sentiments d'admiration et de respect auxquels l'inconnu commande toujours : il sent qu'il y a là

et là seulement, quelque chose qui le dépasse, quelque chose qui lui manque. Je ne vous demanderai pas, M. Wilmotte, ce que nous dirions si tout-à-coup l'américain allait s'aviser de devenir sérieusement artiste, poète, musicien : c'est une hypothèse, et je laisse les hypothèses aux gens qui ont l'esprit scientifique, préférant pour moi, qui ne suis qu'un poète à l'esprit fort imaginaire, les réalités. Simplement, je vous conseillerai de ne pas être trop ce chien du fabuliste, qui laisse la proie pour l'ombre, et de défendre plutôt jalousement, s'il n'est pas trop tard, cette noblesse qui est nôtre exclusivement, cette hauteur d'âme qu'aucune autre civilisation ne connut jamais, cette obsession d'une *perfection progressive* dont parle André Gide, ce *besoin de servir* qu'indique Mithouard.

Cette précaution est surtout nécessaire, M. Wilmotte, si vous désirez le triomphe de *vos* idées. Vous et vos parents intellectuels n'avez pas eu le génie de vous en soucier, et c'est pourquoi la plus récente jeunesse française commence à vous tourner le dos ; je vous montre du doigt cette volte-face aussi inattendue que rapide, non seulement dans quelques petites revues littéraires, ce qui pour vous serait sans doute sans importance, mais même et avant tout dans l'antre des vôtres, à l'Ecole Normale et à la Sorbonne. Je sais bien qu'à part le troupeau des bourgeois récalcitrants, fort satisfaits de trouver dans Maurras et Barrès une excuse à rebrouter les vieux pâturages desquels leur muffle gardait la nostalgie, il y a dans cette évolution une dose principale de littérature ; plusieurs de ces jeunes-gens, il y a trois ans nous les avons connus anarchistes ; ils sont *classiques* par *romantisme* ; quelqu'un judicieusement a dit d'eux : *comme les autres portaient des gilets rouges, ceux-ci portent des gilets gris.*

Mais quoi qu'il en soit, leur réaction vous deviez vous y attendre, et les vôtres ne sont point pardonnables de ne l'avoir pas prévue ; ils le seraient moins encore, si par un trop facile

mépris, ils s'obstinaient à refuser les verres que nous offrons à leur myopie. Vaniteusement naïfs, vraiment ils le furent trop et l'on doit s'amuser de leur présomption à croire qu'à des peuples qui depuis tant de siècles connaissaient l'exaltation chrétienne et la splendeur des autels catholiques, il allait suffire, pour leur contenter autant le cœur que l'esprit, d'offrir la poésie en redingote des universités et des académies, et la méditation démocratique des isolements électoraux.

Mais que nous voici loin des humbles petites soirées de poésie, point de départ de cette grande glose pédante. Les pauvres, ce n'est guère à tant de prétentions qu'elles butent et nous pouvons rassurer l'ironiste aimable : dans le milieu britannique où elles se donnent, nous ne prêchons pas encore le dimanche comme à l'armée du salut. Mais nous sommes quand même des illuminés, puisqu'en un temps où la profession de directeur de théâtre dégoûterait même M. Léonhard Tietz, nous ne laissons pas l'espoir de rénover l'art religieux d'Eschyle et des dramaturges du moyen-âge. Notre folie ne va pas cependant jusqu'à attendre quelque chose de cet art dramatique que vous savez, celui qui reste confiné, de 9 à 11 heures du soir, entre quelques pans de toile ou de carton plus ou moins bien bariolés, et qui est pratiqué, avec ou sans subsides, dans la Province ou à Paris, par de vaniteux illettrés, dont la plupart n'ont pas plus d'instruction que d'enthousiasme. Mais s'il est permis de ne pas considérer le comédien comme un être nécessairement plus vulgaire par essence que les autres artistes, est-il utopique de présumer qu'une sélection faite à temps, dans une génération mieux préparée, pourrait grouper pour de nobles travaux quelques nobles ouvriers ? La meilleure littérature de ces trente dernières années est entière sortie de tels groupements désintéressés — le *Mercur de France* à ses débuts, l'*Ermitage*, les deux *Vogue*, la première *Plume*, puis plus récemment *Vers et Prose*, l'*Occident*, *Antée*, les *Marges*, la

Nouvelle Revue Française, et, nommons-les avec un franc orgueil, notre petit *En Art* d'autrefois et nos chers *Visages* — ? Ce que nous avons fait pour la dignité de notre art, doit-on se convaincre que d'autres ne le feront jamais pour le leur ?

CH. D.



NOTRE PROCÈS. — Nous avons eu un procès. C'est la *Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique* qui nous l'a intenté.

Rien ne nous paraît plus légitime que la perception des droits d'auteurs. Et personne moins que nous ne songe à aller contre cet usage, contre cette juste loi. Mais ce n'est pas là une raison pour que certains procédés ne nous fâchent pas, et avec nous tous les honnêtes gens.

De bonne foi nous y croyant autorisés par une quittance d'abonnement au nom de la propriétaire du local où se tiennent nos soirées, nous avons fait exécuter, au *Vendredi des Poètes*, quelques ouvrages de musique. Même, nous eûmes l'attention d'inviter à cette fête le *Représentant Général* de la *Société des Auteurs* en Belgique, invitation dont ce monsieur du reste a bien voulu user, puisque nous constatâmes sa présence chez nous durant toute notre séance. On comprendra donc que notre étonnement fut grand, le lendemain, de recevoir *d'emblée*, c'est-à-dire sans aucune autre communication préalable, une sommation d'huissier nous réclamant 300 fr. pour l'exécution de 3 mélodies, soit 100 fr. par mélodie.

Des mœurs aussi cavalières, et un tarif aussi ridiculement exagéré, nous trouvèrent récalcitrants. Et l'affaire suivit son cours devant un juge d'intelligence acceptable, fort excusable de n'avoir pas très bien différencié notre cause d'avec celle des cabarettiers et tenanciers de salles à danser, poursuivis en

même temps que nous. Révétons que nous eûmes ce témoignage du peu de considération de la *Société des Auteurs* pour ses membres, que les musiciens interprétés à nos soirées ayant, par amitié pour notre œuvre, formellement déclaré au *Représentant Général* qu'ils désiraient renoncer à leurs droits, cette société n'en voulut tenir aucun genre de compte. Néanmoins, par jugement en date du 17 novembre, l'indemnité à payer par nous a été fixée par le magistrat à 50 fr.; que l'on apprécie donc comme on voudra la tentative de la *Société* à nous en prendre 300.

Une remarque d'audience, au surplus. La *Société*, qui a un service du contentieux réparti entre plusieurs avocats, devrait bien choisir le moins borné pour la représenter dans des causes comme celle-ci. Nous avouons que ce qui nous a le plus chagriné dans toute cette affaire, c'est d'entendre l'avocat de la *Société*, M^e Havermans, s'obstiner à appeler les œuvres de Claude Debussy, des *ritournelles*.

Remercions notre complaisant ami M. Jules Destrée, d'avoir bien voulu nous aider de ses conseils juridiques.



A Mons, dans sa petite maison hospitalière, décorée de toiles de maîtres, vient de mourir à l'âge de 75 ans, M^{me} V^{ve} Brouez. La nouvelle ne manquera point d'impressionner nombre d'artistes, d'écrivains, de savants, qui approchèrent cette femme d'élite. Dans sa vieillesse souriante elle conservait une intelligence admirablement lucide. Les Carrières, les Reclus, les Kropotkine, bien d'autres l'honorèrent de leur amitié. La défunte était la mère de Fernand Brouez — enlevé prématurément à l'affection des écrivains — fondateur de la *Société Nouvelle* qui joua un rôle marquant dans la littérature et la sociologie.



Mon cher Christian Beck, vous m'avez mal entendu. Je n'ai pas insinué que je paie 2.50 fr. pour être coiffé ; mes maîtresses suffisent à ce soin. C'est seulement pour qu'on me débarrasse de ma barbe que je dépense cette somme. Voici comment je m'y prends. Sybarite qui évite la fatigue des inutiles déplacements, pour trouver un barbier je me rends à quatre ou cinq kilomètres de la ville que j'habite, ce qui me coûte trois sous si je vais en tramway, et trois francs si je vais à pieds (boissons, aumônes aux mendiants, etc.), Je pénètre dans un lieu, silencieux et sombre, où m'introduit un enfant gracieux, — non pas gracieux comme Edouard, mon cher Christian Beck, car le saurochtone que l'on nomme ainsi est si haut et si large, et pèse un tel poids, qu'il peut être tout ce que vous voulez excepté gracieux. Puis l'on me laisse un moment solitaire, afin que la mèche baissée de la lampe, trois chaises gothiques, deux reproductions du Vinci et quatre de Gustave Moreau, quelques tentures *imitation d'orient* et une tête de mort en plâtre, fassent sur moi leur impression. Alors se présente à pas lents une dame de longs ornements vêtue, qui salue puis s'assied dans une cathèdre, en me priant de faire comme elle. Ce doit être un rite, et j'obéis. Quelques paroles sacrées de cette pythionisse m'apprennent aussitôt que le hair-dresser se montrera dès que l'encens destiné à me purifier des mauvais esprits, qui sans doute se cachent dans ma barbe, sera consumé. Elle l'allume et j'attends. Il — lui — se présente enfin. C'est un homme de petite taille mais de grande culture, et pour atteindre à mon menton velu il se hausse sur quatre tomes d'Eliphaz Levi et une rose-croix en pain d'épices. Série préalable de lectures, invocations et autres préparations, après quoi l'on procède aux dématérialisations pilaires, envoûtement des animaux parasites, giration des meubles, etc. Et voici la note : achat d'une collection de cartes postales illustrées représentant les principales œuvres

picturales de mon hair-dresser (12 cartes à 10 centimes l'une, 1 fr. 20) ; achat d'un numéro du *Blasreau Théosophique*, revue périodique dont mon hair-dresser est directeur (0 fr. 40) ; recollage du pied d'une table tournoyante brisé par un esprit maladroit au cours de l'opération (0 fr. 15) ; offrande d'une rose-croix stérilisée à la pythonisse (0 fr. 50) ; offrande d'un Boudha en chocolat à l'enfant gracieux (0 fr. 25) ; total : 2 fr. 50. C'est ainsi, mon cher Beck, que je me fais pilocurer à bon marché.



Depuis peu, l'âme belge a son organe. Ce n'est pas la *Belgique Artistique et Littéraire*, malgré tout amie trop partielle de la France (puisque c'est en langue française seulement qu'à défaut d'y réussir elle s'efforce au moins de paraître rédigée). Mais c'est un petit journal, que le dimanche on distribue gratuitement dans le faubourg, et qui, à l'instar du nouvel indicateur officiel des chemins de fer belges, dans notre langue ne donne rien qu'il ne présente aussitôt traduit en flamand. Son titre même s'affiche double : "*De Belgische Volksvriend — L'Ami du Peuple Belge*".

Cet effort bilingue, on comprendra qu'il ne va pas sans quelques sacrifices, aux dépens tantôt de l'une, tantôt de l'autre langue. Voici une curieuse mixture, où les partisans d'une littérature de terroir ne pourront faire moins que de reconnaître un modèle du genre. C'est une annonce de la 4^{me} page de ce petit journal :

Groote Occasion.

1 Exemplaar voorhanden decoration ancienne et moderne, met 96 gravuren.

Et cette autre :

Levering van cortege-artikelen in papier maché, théâtre-artikelen, enz.

Les articles — ceux du journal, et non de cette fabrique — ne sont pas moins nationaux que les annonces ; l'un d'eux porte ce titre, en français : *Compte-rendu* ; puis, tout de suite en dessous, ce sous-titre : *De Gevangene Prinses, stille tragédie in 3 acten* ; et l'article est en flamand, ou à peu près.

Les abonnés vainqueurs dans les *Concours van Devinetten*, ont droit à quelques primes :

L'ART ANCIEN, *luxe-album, met 8 reproducties in couleurs.*
CHOIX DE PAGES, van St Georges van Bouhélier.

HET LEVEN IN DE PRAIRIËN, van den duitschen romanschrijver G. Western.
etc.

Et parmi les *etc.* nous trouvons notamment : *Spinoza's Ethica, Arabische Philosophie, Nietzsche en zijn Uebermensch*. On voit bien tout de suite ce qu'il peut y avoir de spirituel à proposer la lecture d'ouvrages de philosophie à des chercheurs de charades et de rébus, mais l'attrait commercial de ce genre de primes paraît moins évident.

Serait-ce que le *Belgische Volksvriend* se fait de ses lecteurs une haute opinion ? Il ne les croit pas seulement amateurs de philosophie, mais aussi de poésie. C'est une touchante pensée de remettre sous les yeux du public de belles pages oubliées. G. Legouvé (1764-1812), auteur de la *Mélancolie*, paraît avec un fragment de ce laborieux poème, au numéro du 31 octobre ; parce que 31 octobre est veille de Toussaint, et que ce fragment s'intitule : *Un Cimetière de Campagne*. Prenons acte, en passant, de ce recours de l'âme belge à un écrivain de France : sans doute, de 1764 à 1812, n'y a-t-il pas eu en Belgique un poète comparable à G. Legouvé.

Le fragment, d'ailleurs, est remarquable. On y voit un homme ému s'accroupir sur un tombeau et lyriquement s'écrier :

*De l'immortalité, je sens mieux le besoin
Quand j'ai pour siège une urne... etc.*



Le français superficiel et pressé qui se rend en Belgique entre deux trains, à seule fin de gagner quelques louis, devrait toujours prendre garde à ne pas s'y montrer trop bavard. On a vu de quel ridicule se sont couverts M. Jules Bois, Madame Catulle Mendès, M. Octave Mirbeau, pour s'être risqués trop à la légère à parler de ce pays qu'ils n'avaient fait que traverser.

Le calicot vieilli qui a une bourgeoise qui fait soi-même sa cuisine, connaît la prose de la femme ; M. Nozière, qui n'a jamais péché qu'avec des poupées musquées en combinaisons à dentelles, en connaît la poésie. Il connaît la poésie de la femme, sa psychologie, sa physiologie, son histoire à travers les âges, et généralement tout ce qui la concerne et peut entrer dans les limites d'une conférence. Au moins fallait-il le supposer, puisqu'il entreprend de convoquer de temps en temps quelques centaines de personnes, voire un millier, à venir l'écouter parler sur ce point. Or de cette compétence il n'est rien, ou peu de choses, et conçoit-on l'impertinence de cet homme, qui dérange tant de monde à propos d'un sujet aussi sérieux, alors que ses méthodes ne se documentent visiblement que dans le tea-room de Rumpelmeyer ou les salons de M. de Clermont-Tonnerre ?

Cependant cette conférence composée pour Paris, M. Nozière est allé la répéter en Belgique, et ceci est bien amusant. Pour quiconque sait qu'à Bruxelles les concerts et les théâtres ne sont fréquentés que par un public plutôt restreint, et en tous cas invariablement le même, tandis que par apathie naturelle, ou par avarice, le gros de la population vit une vie casanière, il était déjà drôle d'entendre le discoureur reprocher

à ces gens, qui n'aiment que le pot-au-feu, leur goût immodéré des spectacles. Mais deviner quel autre reproche devait encore formuler M. Nozière, qui pour cela avait passé quatre heures en train, on vous le donne en cent. M. Nozière, en Belgique, a reproché à la femme ... d'aimer trop la lecture ! Allons tant mieux.



Il y a des chances pour que cet hiver les conférenciers français en voyage nous donnent beaucoup de joies de ce genre. *L'Université des Annales*, en effet, va en envoyer à Bruxelles quelques-uns. Voici de M^{me} Yvonne Sarcey le beau morceau de prose par quoi cette entreprise est annoncée (*les Annales*, 17 octobre) :

Ce qui me charme et me ravit le plus, c'est qu'une grande ville comme Bruxelles, ayant une merveilleuse activité littéraire avec des hommes éminents tels que Edmond Picard, Ivan Gilkin, Valère Gille, du Chastain, Paul André, Paul Spaak, et d'autres non moins célèbres, aient senti la confraternité qui devait unir deux villes telles que Bruxelles et Paris. Un Comité d'honneur s'est formé grâce à la puissante et délicate amitié de la comtesse de Sousbergh, dans le but de faire entendre là-bas quinze conférenciers de l'Université des Annales. M. Ivan Gilkin, dans une conférence d'ouverture, expliquera le but amical et hautement littéraire que la Belgique se propose par le moyen de ces causeries. Elle veut que notre belle langue française garde là-bas son influence, sa prépondérance, et anime d'une même enthousiasme, d'un même souffle "latin," la littérature belge et la nôtre.

Notre ambassadeur de France à Bruxelles, M. Beau, a voulu marquer d'une particulière estime cet effort, en honorant de son nom un Comité qui compte déjà nombre d'hommes illustres et de femmes du monde amis des lettres françaises.

Dans le Comité d'honneur, encore incomplètement formé, on trouve d'éclatantes sympathies :

M. Bernaert, ministre d'Etat, membre de la Chambre des Représentants ;

Le comte T' Kint de Roodenbeeke, sénateur ;

M. Carton de Wiart, membre de la Chambre des Représentants ;

M. Pirenne, historien, professeur à l'Université de Gand ;

M. Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège ;

Le baron Lambert ;

M. Eugène Gilbert, homme de lettres ;

Le baron René Rycke ;

M. Ivan Gilkin, homme de lettres ;

M. Valère Gille, etc. etc.

Et le Comité d'honneur des dames n'est pas moins brillant avec le patronage éminent de M^{me} la duchesse d'Ursel ;

M^{me} la comtesse de Spoelberch ;

M^{me} la comtesse de Sousbergh ;

M^{lle} Rossignon, et d'autres grandes dames dont l'adhésion est promise.

Pour répondre à ce joli mouvement amical et littéraire, l'Université des Annales, naturellement, envoie à Bruxelles, aux jeunes filles et aux femmes de cette ville, — un peu sœur, qu'on a appelée, justement, un petit Paris, — la crème de ses conférenciers. M. Jean Richepin, M. Maurice Barrès, M. Maurice Donnay, tous trois de l'Académie française ; M. Henry Roujon, de l'Institut ; M. Valléry-Radot, M. Funck-Brentano, M. Georges Cain, M. Henri Cain, M. G. d'Espèrès, M. G. Claretie, M. A. Dorchain, MM. Bourgault-Ducoudray, Adolphe Brisson, etc., iront après l'éminent conférencier belge, M. Picard, porter la bonne parole là-bas, fraternisant ainsi vers un même but : l'éducation de la femme, de la jeune fille. Les conférences de MM. Gilkin et Picard seront imprimées dans le Journal de l'Université des "Annales", afin de montrer combien leur talent est digne de nos conférences, afin de montrer, surtout, combien le sentiment qui anime notre entente est fait surtout du désir, que nous avons en Belgique aussi bien que chez nous, de garder à la langue française le prestige qu'elle eut toujours dans le monde et dont on essaie en vain, de saper l'influence.

Tout importe, dans cet article. Et si long qu'il soit, on approuvera sa reproduction ici en entier. Tout le monde, aussi bien, ne pourra pas — car les places sont diablement chères, ma chère — goûter à la crème des conférenciers ; au moins goûtons à celle de M^{me} Yvonne Sarcey.

Intuition originale, que d'avoir *sent* la confraternité qui devait unir deux villes telles que Bruxelles et Paris. D'autant plus originale d'abord, qu'on la prête à quelques hommes éminents dont la revue officielle ne s'est jamais honorée que d'une seule collaboration française, celle de M. de Carsalade du Pont. Apprenons avec une joie étonnée, que le vœu de ces messieurs est de voir *animées d'un même souffle la littérature belge et la française* ; c'est le contraire, exactement, que nous avions toujours cru.

Rien n'est plus comique néanmoins, que de trouver ces mêmes hommes éminents, dont la pureté de style est connue, désireux de garder à la langue française le prestige qu'elle eut toujours dans le monde. Rien de plus comique, — si ce n'est cette idée de présenter en M. Picard, un *éducateur de la jeune fille*.

Une chose enfin, dans tout cela, exige qu'on proteste. C'est la bienveillance de M^{me} Yvonne Sarcey à *montrer combien le talent* de quelque écrivains nés en Belgique *est digne des conférences de l'Université des Annales*. Lorsqu'il arrive à quelqu'un des nôtres, Madame, de collaborer à des revues françaises plus dignes de la France que celle de M. Brisson, c'est toujours en égal, — comme c'est toujours en égaux que nos amis français collaborent ici. — Il paraissait nécessaire de regretter la condescendance des nationatistes de l'âme belge à supporter qu'une publication — et laquelle ! — sollicite du lecteur qu'on leur pardonne leur nationalité.



Rien n'est jamais plus délicieusement actuel, que ces morceaux de l'un ou l'autre bon auteur ancien que colligent *les Marges*. Comment mieux dire du romancier de la dernière édition, du dramaturge de l'affiche sous presses, du conférencier de ce soir, que Guez de Balzac (les *Marges*, novembre) : *Ils n'emploient pas beaucoup de temps à leurs ouvrages, parce qu'ils les bastissent sans art, et d'une manière fortuite. Les bornes de leur esprit estant courtes, il n'est pas merveille s'ils y arrivent incontinent et s'ils les touchent du premier coup.* Et finalement : *C'est trop peu estimer le public de ne prendre pas la peine de se préparer quand on traite avecque luy, et un homme qui paroistroit en bonnet de nuit, et en robe de chambre, un jour de cérémonie, ne feroit pas une plus grande incivilité, que celui qui expose à la lumière du monde, des choses qui ne sont bonnes que dans le particulier, et quand on ne parle qu'à ses familiers ou à ses valets.*

Le même numéro des *Marges* publie de pittoresques notes de Guillaume Apollinaire sur ALFRED JARRY ; une curieuse impression sur le départ des petits soldats pour MÉLILLA, rapportée d'Espagne par Eugène Montfort ; une spirituelle chronique musicale de Vuillermoz ; quelques pages de correspondance de M. Christian Beck ; etc.



Notre collaborateur M. Louis Piérard nous prie de publier la lettre qu'il vient d'adresser — à la suite d'une agression d'un sieur Debouck, publiée dans une revue littéraire — au directeur de celle-ci, M. Léopold Rosy :

Mon cher Rosy,

Je lis dans le N° de novembre de votre publication, une revue des revues dans laquelle M. Désiré-Joseph Debouck (??? inconnu au régiment) s'occupe de moi à deux reprises, avec une malveillance dont

il n'est point difficile de deviner les mobiles. Débuter par quelques sérieux éreintements, attirer sur soi l'attention en "sabotant" quelques visages, cela pourrait impressionner les populations. Dites pourtant à votre collaborateur, mon cher Rosy, qu'il est un peu jeunet de croire que cela prend encore. Il faudrait du moins des "exécuteurs" d'une autre taille et d'un autre tempérament... Je n'ai point la prétention d'exiger de M. Debouck qu'il trouve mes "gloses" géniales ou même simplement utiles. Je ne veux lui demander qu'un peu de loyauté et qu'il ne travestisse point ma pensée comme il le fait en plus d'un endroit. J'ai lu avec un vif intérêt que M^{me} Georgette Leblanc était "avant tout une Française expansive dans toute la force du terme et qu'elle n'a point en ce je ne sais quoi de roide et de froid que même aux heures de passion aiguë vêt toute lady d'un habillement de réserve hautaine." *Pauvre Shakespeare !*

Si je vous écris surtout, mon cher Rosy, c'est pour vous prier de bien acter que je vous ai adressé mon adhésion au banquet du 10^e anniversaire de votre revue, dès jeudi, c'est-à-dire deux jours avant d'avoir connaissance de l'aimable agression de M. Debouck. Je ne veux point laisser à ce monsieur la possibilité de mal interpréter ma présence au banquet du 27. Je tiens à participer à cette fête : j'étais le collaborateur de votre revue avant que M. Debouck fût né à la vie littéraire.

Bien cordialement, etc.

LOUIS PIÉRARD.



L'éditeur Edmond Deman vient de publier, d'Emile Verhaeren, un nouveau recueil : *Les Petites Villes à Pignons*.

Les *Visages* en parleront dans leur prochain fascicule.

LE NAIN GRAS.

EXTRAIT DU REGLEMENT

« Le prêt est consenti pour un mois...

« Le dépassement du délai réglementaire entraîne la perception de 3 francs par livre et par jour de retard. »

188.V.52. ~~5~~
Gand.

P 33762

LES VISAGES DE LA VIE

REVUE LITTÉRAIRE

Sommaire :

Chronique Synthétique	CHARLES DULAIT
Poème	HENRI VANDEPUTTE
Variations du cœur pensif	CÉCILE PÉRIN
Les derniers Faits et Gestes de Verhaeren	LOUIS PIÉRARD
Poèmes	TOUNY-LERYS
Notes sur le poète John Antoine Nau	GUY LAVAUD
Journal	CH. D.
NOTES	LE NAIN GRAS



BRUGES

The ST. CATHERINE PRESS Ltd.
(ED. VERBEKE & CO.)

Le Numéro ; 60 centimes.



Les Visages de la Vie

Revue littéraire mensuelle.

Abonnements pour la Belgique, la France et la Suisse : 6 francs

Pour les Nations Etrangères : 10 francs

Le numéro : 60 centimes.

SECRETARIAT : (Rédaction, revues, livres, etc.) : 76, rue de Wauthier, Bruxelles-Laeken.

ADMINISTRATION : (service des librairies) : Charles Van de Waele, libraire, ancien Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, Bruxelles.

Les VISAGES DE LA VIE publient en tête de chaque numéro une ou plusieurs des chroniques régulières suivantes :

Chronique de l'Altruisme	CHRISTIAN BECK
Pages de l'Imagier	J. DE BOSSCHÈRE
Psychérides	JEAN DOMINIQUE
Chronique Synthétique	CHARLES DULAIT
Les Idées en France	MAURICE LE BLOND
La Vie Populaire	LOUIS PIÉRARD
Chronique Lointaine	HENRI VAN DE PUTTE

et quelques autres non encore déterminées.

La revue ne publie que de l'inédit.

CHRONIQUE SYNTHÉTIQUE

PAROLES POUR LEMONNIER ¹

Il y a des gens que rien ne peut fortement émouvoir. Aussi, des nations. La Hollande.

France trop éveillée, France fébrile, ô torture des passions vigilantes : la France sans doute est condamnée, par tempérament, à rester toujours inhospitalière au bonheur ; gens de France trop éveillés ; maisons de France également.

Mais paisible Hollande, Hollande bien fleurie et nourrie, Hollande de Paradis ! Hollande du propre jardin de la petite maison de M. Jasper Joost, des boissons fraîches et des tartes de pure farine, des souffles chauds du calorifère qui endorment les chiens élus comme Poucke, Hollande des pantouffles, et de l'horloge inutile qui marque un temps invariable, et de l'oiseau dans la cage !

¹ A propos de *La Maison qui Dort*, un nouveau livre de Camille Lemonnier, chez Eug. Fasquelle, Paris ; — et *Camille Lemonnier*, une monographie anecdotique, de M. Maurice des Ombiaux, chez Carrington, Bruxelles-Paris.

Hollande, il n'est pas dangereux que vos pêcheurs, vos débardeurs des quais, et tous les sages laborieux de vos villes tranquilles, n'aient pas autant de confiture ni de fruits frais, de frangipane ou seulement de pain ordinaire, que les bienheureux riches de vos maisons somnolentes ; Hollande vous dormez, et la paix du Seigneur dort avec vous.

M. Jasper Joost, un jour, s'est un peu réveillé, fort inutilement. C'est "quand cette chose lui est venue", ce toit qui est tombé sur le pauvre Tone, le toit de la maison qu'il faisait bâtir, lui Jasper Joost, et qui a estropié Tone, l'apprenti. Depuis lors Jasper Joost est devenu un autre homme, un homme à la bonne conscience. On apprend qu'il visitait régulièrement ce Tone, lui apportant des secours et, sitôt qu'il put quitter son grabat, l'aidant à se mouvoir en le soutenant aux aisselles. Encore s'il s'était arrêté là. Mais bientôt il se mettait à fréquenter les petites gens de métier, les hommes du port, les sans-travail et ce qui pouvait être considéré comme la racaille de la ville. En même temps, il avait cessé ses journalières parties de cartes à la cordiale taverne de l'Amicitia, où dans le ronron du grand poêle de faïence, les pieds réchauffés par d'épais paillassons, d'honnêtes

notables partageaient sa compagnie, des marchands enrichis dans des trafics divers, Jeffers agent d'émigration, Katwijck aigrefin, Hoefnagel bâtisseur pour pauvres gens, tous trois *juteuses canailles* honorables et honorées. Cependant un soir Jasper Joost retourna parmi celles-ci. *Je voulais vous dire quelque chose*, fait-il, *c'est pour cela que je suis entré. Voilà, oui, l'un va à droite, et l'autre va à gauche. Ainsi l'on se perd de vue. Cependant tous les chemins ne sont pas bons. J'ai été longtemps un homme qui faisait le mal, etc.* Mais ce sont gens convenables et ce n'est pas la confession de ce Joost qui va leur faire accepter que courir avec la basse plèbe soit chose honnête.

Or cette basse plèbe, maintenant a besoin d'un homme pour la défendre. L'hiver a été mauvais ; les patrons ont décidé d'abaisser les salaires. Il y a une révolte au port. Et pour remplacer les déchargeurs en grève, Katwijck l'aigrefin a fait venir des étrangers, des flamands de Bruges, qui, moyennant l'ancien prix, se sont chargés de la besogne. Et voilà que les événements désignent Jasper Joost à la faveur publique. Ce dimanche, dans la petite maison de Jasper Joost, on avait dîné pendant une couple d'heures, et il fallait encore une bonne heure pour les fromages, les

petites tartes et les fruits, en attendant le café, lorsqu'on entendit le tambour.

C'est la grève qui arrive manifester sous les fenêtres et qui hurle : *Vivat à notre Jasper Joost !* Jasper avait de grosses larmes dans les yeux, mais Josina, sa ronde petite femme hollandaise, voyait autrement les choses : elle s'imagina qu'on venait lui prendre son mari pour le jeter à l'eau, et avec des larmes elle le suppliait de se cacher sous la table.

C'était après tout un grand honneur pour le petit rentier d'être considéré comme l'unique homme juste de la ville. Le mal, c'est que cet honneur-là était venu vers la fin d'un succulent petit dîner, avant d'avoir épuisé les tartelettes et les fruits. Josina maintenant disait qu'elle savait où passaient les vêtements qui disparaissaient de la maison : elle avait compté jusqu'à trois chapeaux, deux paletots et six vestons qui défilaient comme des morceaux de la peau et de la vie de son pauvre Jasper. Et elle ne cessait pas, de son petit geste dégoûté de la main, de faire envoler de la poussière. Poucke aussi, de son côté, fit ce qu'une petite bête comme elle pouvait faire pour témoigner de ses sentiments à l'égard de la manifestation : elle alla flairer le seuil et s'oublia dans le vestibule.

La bonne Josina bouda jusqu'au soir ; mais comme

elle était incapable de rancune, cela passa dans le plaisir délicat de savourer les deux petites bécassines que Liesje leur avait rôties pour leur souper. Ce fut la première bouderie de leur vie de ménage ; ce fut aussi la dernière. Quand M. Jasper, au matin, se rendit au port, les cent cinquante étaient déjà aux prises avec les équipes embauchées pour les remplacer. Partout les coups pleuvaient.

— Camarades ! cria-t-il en faisant un pas pour s'interposer.

Une brique dévia et l'atteignit à la tempe : il fut tué sur le coup.

La tendre Josina ne mit que peu de temps à se consoler, car la vie est la vie : un matin, l'âme de l'été entra par la porte de la serre. Et il sembla que rien n'eût changé dans la maison, — la propre petite maison de Jasper Joost, pleine de bonnes nourritures et douce comme un édreton.

* * *

Mais *au Beau Pays de Flandre* on est beaucoup plus éveillé et l'amour particulièrement y prodigue une vie admirable : l'amour des glorieux étalons pour les belles juments, et celui des gars solides et

rêveurs pour les belles filles. Et Roselei, sorte d'amazone rurale, jeune, fraîche et ardente, a fort raison de préférer aux gandins des villes son amoureux Alain, poète du beau pays de Flandre.

Pourtant le plus beau des trois contes que réunit le nouveau livre de Camille Lemonnier, est assurément le dernier, *Mon Mari*.

Journal d'une jeune femme fervente, ingénue et curieuse, à qui ne s'ouvre la porte du pensionnat, que pour que sur elle se referme aussitôt celle, à triples verroux vertueux, du très noble et très chrétien château de Corbion : *Les premiers jours de notre mariage, nous avions si peur l'un de l'autre que nous tremblions rien qu'à nous regarder... Notre nuit de noces, nous l'avons passée en prières, sur nos prie-Dieu, l'un près de l'autre... J'ai trouvé cela infiniment doux. J'aurais prié jusqu'au matin si, à la fin, la tête ne m'était tombée sur les bras... Quand je me suis réveillée, j'étais dans un grand lit, tout habillée.*

Le lendemain nous nous sommes encore agenouillés à nos prie-Dieu ; Roland a dit tout haut les prières... Et puis j'ai pris le bougeoir, je suis allée tranquillement me coucher et cela a recommencé les autres jours.

Toutefois, la nature aidant, ces jeunes-gens auraient fini sans doute par connaître des entretiens

plus dignes de leur âge, si leur vieille tante, la bien-pensante et peu commode M^{me} de Fonbonne, n'avait pris un grand soin de leur vertu :

Dame Micheline Adelaïde-Baptiste de Fonbonne et autres lieux, venait, à la requête de Messire Roland de Corbion, mon mari, présider le conseil de guerre... Et c'était moi la prévenue. On l'a fait entrer dans la grande chambre ; elle s'est assise en relevant ses jupons jusqu'à ses genoux. On a pu voir ses culottes de cheval. Puis elle s'est plantée les poings sur les cuisses en me dévisageant.

— *Monsieur mon neveu, veuillez dire à votre femme qu'à l'avenir elle ait à observer un peu plus la décence devant moi !*

J'avais les bras nus, sous une manche de Chantilly.

Devant moi ! L'obélisque n'eût pas autrement parlé. Il fallait la voir avancer de mon côté ses longues babines dégoûtées tandis que, sous ses paupières lourdes, son œil de poule clignotait, tout rond. Roland sans répondre, feignit de ramasser une épingle à terre.

“ Oh ! le capon ! pensai-je en regardant mon petit sot de mari. C'est ainsi qu'il me défend ! ”

Je rebecquai aigrement.

— *Ma tante, il fait si chaud que si vous n'étiez venue, j'aurais ôté ma guimpe elle-même.*

— *C'eût été un joli spectacle ! s'écria la grande*

Fonbonne en laissant retomber les jupes et se mettant debout.

Le pire, c'est qu'en l'absence de M^{me} de Fonbonne, un domestique bien digne de la confiance qu'elle a placée en lui, fait à sa place office de censeur — un censeur muet. — Et chaque fois que l'obscurité ou quelque autre circonstance heureuse met les époux troublés sur le point de s'instruire, sa silhouette se montre.

Jusqu'au moment, enfin, où l'amour triomphe malgré tout — comme bien on l'avait prévu — :

Et voilà que cette fois encore mon mari appuie sa bouche à ma joue... Je brûle, je suis glacée, et il recommence. Je le laisse faire ; je ne le crains plus. Ni lui ni moi ne pensions aux ruses du démon.

Je crois bien que nous avions fermé les yeux tous deux pour ne pas nous voir rougir. Comment se fit-il que soudain cette rougeur à laquelle nous voulions échapper nous brûla si fort les paupières que nous les rouvrimmes en même temps ? Martin, entré sans bruit dans la chambre se tenait devant nous, nos deux bougeoirs dans les mains. Il faillit les laisser tomber lorsque, d'un calme parfait, je lui dis :

— Il suffit d'un...

Et je soufflai moi-même le bougeoir destiné à Roland... D'où me venait tant d'aplomb ? Je n'avais

nulle honte : j'ai dû ressembler à une petite femme qui connaît ses droits... Je jure bien que jamais je n'avais été plus ignorante.

.

*
*
*

On voit que ces contes sont pleins de jeunesse ; maîtrise du talent à part, on les croirait écrits par un garçon de dix-huit ans. Cette jeunesse extraordinaire de Camille Lemonnier, c'est le spectacle le plus réconfortant qu'ait jamais offert la littérature en Belgique, — un spectacle qui console de bien des sénilités précoces, veuleries, prudences, pédantismes, assagissements, — un spectacle auquel tant de bassesse des autres ajoute encore du relief, — un des rares spectacles qui rendent supportable la vie littéraire dans ce pays.

Ce spectacle, je blâme qu'on ne le regarde pas assez. On ne le regardera jamais trop. Lemonnier est si grand depuis si longtemps, qu'on se prend parfois à oublier qu'il est toujours de nos contemporains, (allez-vous imaginer, par exemple, que Balzac soit vivant parmi vous !) exactement aussi jeune qu'au moment de *Un Mâle*, jeune d'une jeunesse inattaquablement fervente, dans sa petite maison près des étangs, au faubourg natal. C'est

là qu'il faut l'aller voir. Je regrette même que son biographe, M. des Ombiaux, n'ait pas davantage insisté sur ce point (encore qu'il l'ait fait au long de 10 pages). Pour moi, je ne connais pas de plus grande joie, de plus utile joie, que d'aller dire bonjour à Lemonnier. Explosion, hymne, fleuve de sève. La seule poignée de mains de ce dieu vigoureux est supérieure à tous les toniques, émulsions Scott, vins régénérateurs du système nerveux. On lui enverrait quelques mutilés de la chapelle sixtine, ou les disciples de M. Charles Maurras, qu'il en referait des hommes.

Oui, c'est avant tout par cette ferveur communicative que Lemonnier nous est précieux. La vie entière de cet homme est enthousiasme. On la voit traversée d'air et de lumière comme un Claus.

Avec une pieuse modestie où l'auteur s'efface presque, elle se trouve ici narrée pour ainsi dire par Lemonnier lui-même, grâce à un heureux choix de citations (prises surtout dans la *Vie Belge*, publiée l'autre année chez Fasquelle). Récit pathétique, récit héroïque. Le duel au compas, la démission en landau, le marchand de vins pris pour Hugo, détails sans doute d'une authenticité un peu forcée ; mais déjà ce seul souci d'une vie pittoresque, combien n'est-il pas noble en face des

mesquines préoccupations de notre aujourd'hui ?

On doit lire ce livre. La vie de Lemonnier est une vie qu'on ne peut pas ne pas connaître, et Carrington a édité l'ouvrage de Maurice des Ombiaux avec un tel goût, Verbeke a mis à l'imprimer un soin si parfait, qu'à tous points de vue sa lecture est un plaisir délicat. J'allais oublier d'ajouter qu'il est orné de deux belles héliogravures et de sept autres illustrations.



On ne peut pas ne pas lire ce livre ; on ne peut pas ne pas le posséder dans sa bibliothèque. Ainsi serait-il superflu de le résumer ici. Qu'il nous soit seulement l'opportune occasion de prononcer quelques paroles pour Lemonnier.

Sur le trône de Belgique un roi vient de monter, qui annonce son intention de s'intéresser à la littérature française de ce pays. Discours, ma foi, irréprochable : nous constatons avec un heureux étonnement qu'on n'y parle même plus de *littérature belge*, mais de *littérature française de Flandre et de Wallonie*. Dénomination un peu longue, mais enfin correcte, que l'on peut adopter. Nous ne nourrissons pas l'espoir de triompher si tôt, ni

surtout dans une circonstance aussi évidemment officielle.

Mécénisme d'état qui aurait donc, cette fois-ci, le souci de se montrer intelligent. Ne vous rassurez pas. Nous avons insisté ailleurs sur les dangers d'une protection officielle dépourvue d'intelligence. Protectionnisme pourvu d'intelligence, dangers plus graves encore.

Car si à éloigner des antichambres suffit en général la seule appréhension du contact de tel fonctionnaire, craignons le charme que les antichambres offrirait, dès qu'introduisant auprès de personnages aimables, éclairés, cultivés. Il ne resterait plus en épouvantail que la mauvaise éducation des concierges et des huissiers : barrière insuffisante. Qui te dit d'ailleurs qu'avec le nouveau régime huissiers et concierges, eux aussi, ne deviendront pas protecteurs des lettres, faisant aux écrivains assaut de grâces, bonnes manières, civilités diverses. Douce vision.

Autre chose. Camille Lemonnier — ainsi que l'a dit un des nôtres, au cours de la noble fête de

Avec ce système-là on serait parvenu à faire écrire Verhaeren comme M. Leibrussart et de même qu'on a fait de Gevaert un musicien congolais, on aurait fait de Maeterlinck un écrivain nègre.
(Charles Dulait, LETTRE OUVERTE AU ROI, 1905.)

l'an dernier à la gloire du grand Verhaeren, — occupe une place à côté de Rubens et de Constantin Meunier. Or le livre de M. Maurice des Ombiaux paraît fort à propos pour remettre en mémoire — personne, du reste, ne les avait oubliés, — les démêlés de Lemonnier avec le monde administratif et la justice de son pays. Se souvenir, au surplus, de ce qui se passa il n'y a pas très longtemps, et qui fut surtout ridicule : à la suite du journalisme maladroit d'un petit gaffeur, cet affront d'un *donner-et-reprendre*, cette docilité ministérielle à la pression du bégueule et du cagot. On ne peut s'empêcher de conclure qu'aucun des nôtres, serait-ce parmi les plus grands, en toute dignité ne peut rien accepter de ce monde administratif, avant qu'ait été rendu à César ce qui appartient à M. Descamps-David.

Avec la meilleure intention, et écartant un instant tout esprit de système, soyons sans plus de réticences ; je prends ce Roi au mot et lui pose simplement, loyalement, mais sur le champ, cette question logique :

Puisque le nouveau régime va protéger les lettres, que compte-t-il faire, AVANT TOUT, pour Lemonnier ?

Réponse : *On ne questionne pas les rois*. Ce n'est pourtant pas méchamment que nous soulevons ce point, méchamment ou par gaminerie, pour faire endéver les protectionnistes. Ce n'est pas non plus inconsidérément, sans but. Contre Aristote, la Vérité nous est chère mais Platon davantage. Nous aimons Lemonnier. Et dussent nos principes en souffrir, nous voudrions le voir finir dans un digne repos une carrière héroïque, sans que ce soit au prix d'un labeur incessant, que pourrait du reste atteindre aujourd'hui ou demain l'un ou l'autre accident survenu à tant d'autres, la maladie, l'infirmité.¹

¹ *On ne questionne pas les rois, on ne leur donne pas non plus de conseils*. Aussi bien seraient-ils étranges, venant d'adversaires que nous sommes du mécénisme d'état. Mais devons-nous taire néanmoins qu'il ne nous semble pas si impossible de trouver une solution à la fois digne de Lemonnier et indépendante des réglemens, lesquels veulent, paraît-il, qu'un écrivain soit fonctionnaire pour intéresser le gouvernement. Le prince qui règne aujourd'hui, nous nous souvenons de sa participation si délicate à la fête Verhaeren : estimant que seul le grand poète devait être honoré ce jour là, il nous fit marquer son désir de ne recevoir aucun des honneurs habituels, et c'est pareil au plus humble des spectateurs qu'il assista à la solennité ; en outre, comme une réunion d'un caractère plus intime devait suivre la manifestation publique, lui-même voulut bien nous dire, au moment où nous l'invitions à y prendre part, qu'il préférerait s'en garder *pour ne pas la rendre trop cérémonieuse*. Un tel tact, la seule bonne foi nous obligerait à ne pas lui marchander notre

Nous savons bien que la longévité puissante de l'auteur de *La Belgique* embarrasse fort le ministère ; certes, certaines personnes auraient mieux aimé que cette misère et cette lâcheté sociales qui, là-bas, viennent de terrasser, coup sur coup, Lucien Jean et Charles-Louis Philippe, fussent aussi depuis longtemps venues à bout de Lemonnier. Mais le mâle est, Dieu merci, solide. Encore un coup : il est là bien vivant, actif, intarissable, fertile comme une terre choisie, fontaine de jouvence pour ses cadets, et toujours prêt à l'accueil fervent, enthousiaste, jeune, dans sa petite maison près des étangs, au faubourg natal.

Que le nouveau régime ne fasse rien — *rien* —

hommage. Et nous ne voyons pas, dès lors, pourquoi le prince qui en fut capable ne rendrait pas, sans plus tarder, justice à Lemonnier, par exemple en lui faisant servir, nouveau Louis XIV, une pension sur sa cassette personnelle, solution qui sauvegarderait parfaitement, semble-t-il, toutes les susceptibilités : même les ennemis du protectionnisme devraient y applaudir et nous qui sommes parmi les plus irréductibles, nous avouons que la noblesse d'un semblable geste, posé courageusement en dépit du Tartufe, nous désarmerait. Il y a quatre ans, n'écrivions-nous pas déjà (LETTRE OUVERTE AU ROI) : *La seule chose peut-être louable que vous pourriez donc faire, Sire, ce serait de pensionner royalement les deux ou trois écrivains qui ont un talent incontestable et peu de fortune. Ceux-là, tout le monde vous les citerait sans hésitation. Il n'est besoin pour les connaître, ni d'académies, ni d'administration des lettres, ni de rouages bureaucratiques.*

pour l'art littéraire, personnellement nous nous en réjouissons. ¹ Mais du moment où l'on se prépare à compter avec les grands écrivains — et sans doute surtout avec les moyens écrivains, — il importe que soit d'abord réglée cette ancienne créance dont nous — nous : nous tous, — nous : la Belgique, — sommes redevables à Lemonnier. Personne, dans ce pays, n'est plus grand que Lemonnier; (il ne s'agit pas d'ailleurs de comparer des valeurs littéraires); personne, surtout, n'a autant souffert que lui de nos injustices, dans un temps où il était noblement solitaire contre tous. Il faudra bien que l'on se décide à faire amende honorable. Songer avant cela à honorer d'autres gloires — et peut-être lesquelles ! — serait une nouvelle injure. Il y a vingt-cinq ans, les *Jeune Belgique* ont une première fois vengé Lemonnier. Nous saurions le venger encore.

CHARLES DULAIT.

¹ Opinion, du reste, entièrement personnelle au signataire de cet article, et qui ne doit être d'aucun poids dans tout ceci.

POÈME

Le gel qui fait chanter les pierres sous les pas
 met le feu à l'esprit de celui qui s'en va
 vers la lampe et les vers épars sur le papier —
 le tentant combat meurtrier
 avec l'Ange — et avec soi-même.

Après avoir bu cinq tasses de café noir,
 après avoir fumé combien d'âcres cigares,
 après s'être grisé
 de sa propre parole, et d'amitié,
 il se sent bon, comme un qui aime.

Aux carrefours, la pentecôte des réverbères
 s'auréole des plus délicates lumières.
 La brise caresse la beauté de la nuit.
 Le sabot des chevaux martelle des rengaînes ;
 et sur les scintillants pavés, les cabs qu'ils mènent
 aux rendez-vous pimpants, aux foyers endormis,
 ont le ronflement doux des fiacres de Paris...

Heures d'intense vie, de fière alacrité !
 où jouir est une merveilleuse douleur,

où souffrir est encore plus beau,
et où la pensée est comme un oiseau,
captif d'une maison de verre, et rebelle,
qui, s'abimant le bec, les ailes,
dans ses efforts, pousse des cris de volupté !

Et ce pauvre jeune homme, qui déambule au long
des sépultures du Sommeil
comme dans un triomphe,
il faut qu'il parle à ceux qui le liront,
puisque ceux qui peuplent son temps, son monde,
ne voient pas éclater sa clameur vermeille.

Quel sujet à ses vers, à sa prose ? Qu'importe !
Vivre, et rien d'autre, en ce moment-ci, le passionne.
Et c'est cela qu'il veut rythmer.
— Dites-moi s'il raisonne,
celui qui est né pour parler, chanter,

comme le rossignol artiste des étés,
le grillon des sillons brûlants,
comme la grenouille des fossés,
comme la fille aimée, ou la mère berçant
la pauvre chose molle qui est née d'elle ?

Il dit à une femme qu'elle ressemble aux choses
qu'il aime sur la terre,

ou, pour les plaindre, ou les louer, il cause
avec l'humanité, le silence, les sphères.
— Et peut-être que c'est en vers.

Il va. Voici vraiment l'heure du pur bonheur,
celle où l'on apprécie ce que vaut exister.
Et ceci ne dépend de rien ni de personne.
Il n'est pas un clocher dans cette ville énorme.
On n'entend que son pas si gai,
si fier et si fort, et quand on s'arrête, son cœur.
On comprend, parce qu'on y vit, l'éternité

ce désert d'or.

— Que ne peut-on s'en aller de la sorte
jusqu'à la trouble aurore,
jusqu'à la mort des jambes qui portent
cet amour et ces vers, ce délire unique !

Dans un grenier, quelque part, fraternel,
cocoricote un coq insolite !
Et le marcheur s'arrête et regarde au ciel
pérégriner la multitude des astres,
et vers elle monter dans la paix argentée
l'azur de son haleine avec celui de son cigare,
tendres, vaines, adorantes fumées,
ensemble exhalées.

HENRI VANDEPUTTE.

VARIATIONS DU CŒUR PENSIF

I

Cette douceur d'aimer qui m'enivre, me ploie,
Et m'enrichit de toute l'anxieuse joie
Qui fait battre le cœur inapaisé du monde,
La sens-tu palpiter en merveilleuses ondes
Sous l'étreinte muette où sombrent nos regards ?

Les feuillages sont roux dans l'ombre. Il se fait tard.
Les parfums des saisons concentrés aux calices
Des fleurs d'automne sont les plus voluptueux.

Cette douceur d'aimer, cette douceur qui glisse
— O suprême parfum ! — de mon cœur langoureux,
Respire-la. Je te la donne. Nul n'a su,
Quelles essences l'ont finement composée,
Les larmes, les pudeurs, les tristesses passées,
Tout le désir, tout l'infini, tout l'éperdu !
Cette douceur d'aimer, cette douceur qui glisse
Si riche et si tremblante, en l'ombre, oh ! la sens-tu ?

II

Si ce soir j'ai blotti dans tes mains caressantes
Mon front triste et l'aveu de mes regards mouillés,
Si ma peine n'a pu se fondre en cette ardente
Et magique douceur de l'ombre et des baisers,

Si mon cœur fut étreint d'une angoisse étrangère
A notre grand bonheur, et si de mes paupières
Ont ruisselé des pleurs qui n'étaient pas pour toi,
Ami jaloux et cher, Ami, pardonne-moi.

Afin que notre amour comme une aube vermeille
Fût pur, et se nimbât d'immuables rayons,
A tes yeux j'ai voulu limiter l'horizon,
Et de joie étouffer tous cris en mes oreilles.

Mais je n'ai pu fermer mon cœur. Pardonne-moi !
L'écho de la douleur y rebondit... Ecoute
Sangloter ce regret irrésistible, et vois
L'ombre qu'un bonheur mort jette sur notre route...

CÉCILE PÉRIN.

LES DERNIERS FAITS ET GESTES DE VERHAEREN

Il n'est point de poète peut-être qui, en ce moment, jouisse en dehors de son pays, d'une gloire aussi éclatante, aussi belle que celle du fougueux chantre de "la Multiple Splendeur". La France, l'Allemagne, la Russie, l'Angleterre et l'Amérique ont salué en lui le premier lyrique de ce temps, ont exalté le côté "mondial" de son œuvre, dans le même temps qu'elles célébraient la puissance et la profondeur du dramaturge et du penseur dans son compatriote Maurice Maeterlinck. Cependant, il a été, ces temps derniers, bien discuté, bien égratigné, dans sa patrie administrative. Non pas publiquement surtout, en des paroles ou des écrits retentissants. Non, jusqu'ici, ce n'est qu'un bruit, une rumeur légère "qui va, rasant le sol". J'ajoute que la plupart de ces critiques sont faites entre "quatre'z' yeux" et même par des hommes qui comptent parmi ses plus fervents

admirateurs. Que lui reprochent-ils ? Verhaeren s'est laissé décorer, la gent officielle et belgeoisante veut se l'accaparer et en faire un poète national, Verhaeren fut à Louvain et, surtout, Verhaeren a consacré un article à Léopold II et à son successeur dans *l'Echo de Paris*, un article qu'on prend généralement pour un éloge frénétique de ces deux gentlemen.

Fort bien. Le crachat d'abord. Verhaeren est fait de la meilleure pâte d'homme qui soit sous le ciel de Dieu, il n'eût voulu pour rien au monde désobliger les gens qui tenaient à épingle sur son habit, dans le vieil hôtel de ville de Bruxelles, une belle décoration toute neuve. Mais mon sentiment est qu'il attache une maigre importance à cette décoration.

La gent officielle veut se l'accaparer, le faire passer pour l'idéal barde national, le parfait clairon de l'âme belge, quelque chose comme un Pirene versifiant ou un Benoit Quinet *up to date* ? Il s'en moque. Sa patrie, elle est à la fois à Saint-Amand lez Puers, au Caillou-qui-bique, dans le parc de Saint-Cloud, sur les bords de la Tamise jaune et noire, dans l'Inde, sur l'Atlantique, et parmi les constellations. Un instant, on put croire, en lisant les *Héros*, l'avant-dernier cahier de *Toute la Flandre*,

qu'il serait à son tour victime du mirage patriotique. Toutes craintes sont dissipées.

L'antique *Alma Mater* de Louvain sut l'attirer dans l'une de ses fêtes jubilaires, en l'assurant que cette journée serait exclusivement consacrée à la littérature, à évoquer le mouvement de la *Jeune Belgique* dont les principaux protagonistes avaient passé par sa catholique maison. Et après ? Il a rétabli l'équilibre depuis : au cours d'une séance solennelle par quoi s'ouvraient les fêtes jubilaires de l'Université libérale de Bruxelles, après que de vieux recteurs pittoresques, aux costumes un peu cocos, eussent lu des adresses en latin avec un accent anglais ou allemand, Verhaeren reçut des mains de M. Rommelaere, échappé d'un portrait de Dominique Ingres, un diplôme de docteur *honoris causa*.

Il y eut plus. Le soir de ce même jour qui préludait à une copieuse série de cérémonies où l'on célébra sur tous les tons les vertus du libre examen, la troupe du Théâtre du Parc interpréta sur la scène de la Monnaie le *Philippe II* que M. Lugné Poe monta naguère et que le *Mercur de France* vient de rééditer. L'œuvre est belle : Au point de vue de la vérité historique, elle laisse loin derrière elle les héros un peu conventionnels des drames

de Hugo. Les personnages : Philippe II, Don Carlos, Don Juan d'Autriche, ont ici un relief étonnant.

La pièce comporte un deuxième acte admirable de mouvement, d'humanité, de lyrisme. Cependant, ce soir-là, au Théâtre de la Monnaie, une salle en majeure partie composée d'étudiants, où vibrerait la fièvre anti-cléricale, applaudit surtout des passages comme celui-ci, d'ailleurs pleins d'une admirable fougue :

Oh ! les moines terribles !

Ainsi, ce n'est plus moi qu'ils désignent pour cible,
Ce c'est plus moi qu'ils punissent et tuent, c'est lui,
Le pauvre enfant en qui je réveillais la vie.

O cieus, dont la justice immense et asservie

Par ceux-mêmes qui s'en disent les serviteurs,

O cieus pâles et flamboyants, dont les hauteurs

S'illuminent soudain de héros clairs qui furent

Sur la terre des rois, n'entendez-vous donc rien

Des voix de désespoir et des cris de torture

Qu'un Philippe d'Espagne arrache au sol chrétien !

Et quand à la fin du dernier acte, le roi Philippe II, personnifié par le très intelligent comédien qu'est M. Georges Carpentier, s'écroula, la tête entre les mains, sanglotant, sur le lit où gisait son fils torturé par les inquisiteurs, une voix gouailleuse d'étudiant cria du pigeonnier : " C'est du

chiqué !” On pouvait se demander quelle place faisait à l’art dans l’œuvre de Verhaeren un public tel que celui-là.

Il y eut enfin l’article de Verhaeren sur la mort de Léopold II et l’avènement d’Albert I. Cet article, j’aimerais autant que Verhaeren ne l’eût pas écrit. Mais je proteste avec indignation contre les imputations de gens qui, en cette occasion, ont représenté Verhaeren comme un courtisan et “ un valet de plume ”. Ceux-là, tout d’abord, ont mal lu cet article ou bien ont, pour la circonstance, méconnu le sens de certains mots de la langue française. Une phrase les a surtout offusqués : “ Léopold II qui disparaît fut presque trop grand pour son pays ”. Je parie mille contre un qu’ils ont pris : *grand*, au sens moral du mot. Je comprends, moi, que Verhaeren ne juge le marchand de caoutchouc défunt ni en bien ni en mal mais d’un point de vue purement spectaculaire et le trouve vraiment trop grand, trop démesuré, dépassant de toute sa haute taille d’aventurier cynique les cadres de la vie bourgeoise, un peu étriquée, de la prudente et cléricale Belgique. Me trompé-je ?

Parmi des pensées de Renan, que d’aucuns tiennent pour le plus moral des hommes, je découvre celle-ci : “ Autrefois, les grands hommes

vivaient aux dépens des autres. Alexandre, Napoléon furent grands en méprisant le genre humain. Cela ne sera plus. La grandeur sera d'être pur, moral, intellectuel. Autrefois, le mépris du genre humain était la condition de la grandeur. Je ne partage pas les lieux communs contre les conquérants. Ceux qui ont traité Alexandre comme un simple fou, qui mit l'Asie en feu pour son bon plaisir, voilà tout, sont des sots. Où serait l'esprit humain si Alexandre n'avait fait cette merveilleuse expédition ? Non, les guerres et les conquêtes ont été des instruments de progrès. Mais cela ne sera plus (en avenir plus lointain) quand tout le monde sera rationalisé". Je ne dis pas que Renan a raison et que Léopold II (comme Condé ronflant poings fermés) fut un autre Alexandre... Et puis Verhaeren est un homme de lettres et se voit encore dans la triste nécessité de gagner son pain quotidien. Un journal parisien lui demande un article sur les deux rois. Verhaeren l'écrit en une heure. Le poète seul, du reste, en lui, nous intéresse. L'auteur d'*Hélène de Sparte* n'est ni un journaliste comme feu Arthur Dupin, ni un conférencier comme feu Jean Richepin.

Laissons, s'il vous plaît, toutes ces misères et parlons des *Villes à Pignons*.

Oui, parlons un peu du dernier livre de Verhaeren : *Les villes à pignons*. Ce nouveau cahier de *Toute la Flandre* m'enchanté. Il ajoute à l'œuvre immense, titanesque et cosmique du poète une note inattendue, intimiste, charmante. Un humour délicieux y est parsemé qui rappelle à la fois les petits maîtres flamands, Shakespeare et Flaubert. A ceux qui trouveraient les termes de comparaison un peu disparates, je suis prêt à servir sur un plat d'argent des citations convaincantes. Vous me dites : François Coppée. J'entends. Mais il y a un Coppée que les artistes peuvent aimer. Vous isolez des vers comme celui-ci :

Le train de midi moins un quart.

On isole un vers de Mallarmé ou Hérédia mais non point de Verhaeren. Ou bien vous invoquez une strophe comme celle-ci :

Quai du Miroir, quai du Refuge,
 A Bruges ;
 Quai des Bouchers et quai des Tisserands
 A Gand ;
 Quai du Rempart de la Byloque
 Quai aux sabots et quai aux Loques,
 Quai des Carmes et quai des Récollets,
 Il vous connaît.

Bonnes gens des capitales, qui ne franchissez pas les remparts des bureaux de rédaction, des salons ou des salles de spectacles, vous ne pouvez savoir tout le rêve que peut enclorre cette simple énumération des lieux que hanta le vieux chaland qu'ont vu passer

Et Mons, Tournay, Condé et Valenciennes.

Pareillement, un jour, se pressaient aux livres de Whitman les noms de cent terres, de cent villes, de ce vieux continent, mystérieux pour lui, qui était tout là-bas, au delà de l'Atlantique.

Ce n'est point la Flandre natale seulement qui revit une fois de plus dans ce dernier livre de Verhaeren. Certes, un poème comme *l'Ancienne gloire* évoque à notre esprit quelque allégorie de Rubens; c'est toute la grasse santé de Jordaens qui rayonne en des pièces comme *Les Grands Mangeurs* et telles apostrophes du poète :

Dormez, la ville, et vous, les gens,

s'apparentent aux litanies naïves et délicieuses de Max Elskamp. Mais il y a plus : les *Villes à Pignons* ont une valeur de synthèse. Tout le Nord brumeux et bruineux, à la fois rêveur et malicieux, peut s'y reconnaître. C'est aussi bien Douai que

Sluis, Condé que Termonde. Sans compter qu'à chaque instant il y a le grand coup d'aile. Voici les gais vanniers mêlant les osiers rouges aux osiers blancs. Les formes se dessinent, les paniers clairs naissent comme l'urne aux doigts du potier :

Les paniers clairs des ouvriers flamands,
Comme une solennelle escorte,
Attendent tous au seuil des portes
— Ils sont pareils à des ventres gourmands —
Que les bateaux arrivent
Qui les emporteront là-bas, de rive en rive
Un jour, ils partiront pour Formose ou Ceylan.

Le coup d'aile, bons critiquailleurs, mes amis, le
coup d'aile, tout est là.

LOUIS PIÉRARD.

POÈMES

CHANSON

Tu m'aimes et je t'aime, c'est bien sûr,
 Ma pauvre amie ;
 Ton rêve et le mien sont, au ciel d'azur
 Planant sur la vie,
 Lisse comme glace,
 Des oiseaux qui passent...

Les oiseaux ont deux voiles étendues
 Et leurs pattes rament...
 Ne regarde pas si longtemps la nue :
 L'eau du firmament ne veut être buë
 Des yeux qui se pâment...

Laisse dans le ciel les oiseaux qui nagent,
 Légers et fuyants...
 — Tu m'aimes et je t'aime... C'est notre âge
 Des doux rêves blancs !...

A UNE ENFANT

Tu es gracieuse et tu n'es pas autre chose ;
Je t'aime... mais j'ai peur de frôler d'un baiser
Ta chair mystérieuse, et ma lèvre se pose
Non sur ta lèvre ou sur tes cils, pour les briser,
Mais au bord de ta main, sur la dentelle rose
Qui, entre ma caresse et toi, peut s'opposer...

Tu ne dis rien ?.. Tu n'as pas à dire autre chose :
Ta voix a le silence harmonieux des fleurs...
Près de toi, je regarde errer cette lueur
Du soleil sur ta bouche où les lèvres sont closes ;
— Et je t'aime, dans mon jardin, petite sœur,
Auprès du rose hortensia plus blanc que rose...

Été 1909

TOUNY-LERYS.

NOTES SUR LE POÈTE
JOHN ANTOINE NAU

Dans le domaine de l'expression lyrique, Emile Verhaeren représente le mouvement; Francis Vié-Griffin, l'idée et ce qu'elle a de noble et d'élevé; Francis Jammes, le sentiment; Adrien Mithouard, l'élévation religieuse; Paul Fort, la fantaisie, la grâce, la spontanéité; enfin Sébastien-Charles Leconte est le poète des abstractions; je trouve que ce qui caractérise la poésie de John Antoine Nau, c'est une très grande force de rêve, une admirable intuition de toutes les choses de l'âme.

D'autres, dont la poésie nous émeut, parent la vie de noblesse, de tragique, de joie virile ou d'amère douleur, aucun ne nous touche par moins de réalité. *Au seuil de l'Espoir, Hiers Bleus, Vers la Fée Viviane*, n'inscrivent

Sur le grand orbe clair mouvant des océans

qu'un irréel cortège de visions pareilles aux arborescences dont le froid, l'hiver, fleurit nos vitres nues. Chez John Antoine Nau la part de la création pure est considérable. S'il faut expliquer

par une image, la différence profonde entre sa poésie et celle dont je viens de parler, je dirai que l'une s'élève de la vie et puise en elle ses nuances simples ou variées, éclatantes ou délicates. L'autre, comme les goëlands, dans l'intervalle de ses vols ne touche jamais terre. Pour reprendre des forces, il suffit à ses ailes d'un court repos au creux encore céleste d'une vague.

Donc pour décor la Mer qui flotte comme une écharpe autour du Monde. De Haïti à la Bretagne en passant par des côtes,

où le pêcheur noir dort au souffle bleu du gouffre,

toutes les variations du ciel pensif, d'abord sont peintes d'un trait merveilleusement sûr. Voici Saint-Cast avec ses Ebihens :

Brume d'ambre et d'aurore où tremblent des rayons,

Par des soirs de bleuet et de fleurs de pêcher

Quand les lentes vagues semblent jonchées

De tendres pétales changeants.

ici ce sont :

*Les chotts et les sebkas dont les eaux lourdes
ont des reflets de froid métal brillant et morne.*

au-delà :

*Le Sahara d'or roux
Le Sahara d'or bleu plein de rêves sauvages
Qui déploie sa splendeur triste si près de nous.*

ailleurs Saint-Pierre de la Martinique :

Asile dont rêvaient les errants de la Mer

Saint Pierre de la Martinique où le flot s'éparpille :

*En la jaillissante bigarrure
Des écumes d'argent améthysé
D'opales roses, d'aventurines,
Autour des gros trois-mâts, dans l'air vaporisé
Des adorablement tristes vapeurs marines.*

et encore les Bwadjaihs errants :

Peuplade éparpillée aux creux des lames vertes.

et les Andalouses :

*aux yeux de nuit stellaire
Du saphir des abîmes ou de soleil roux,*

tout un fond délicatement rebattu et niellé et d'où va se lever, adorable, le visage même du rêve. Le visage même du rêve, quel autre nom donner à cette perpétuelle hantise d'Elle, la femme qu'il a vue, "MAIS QUAND" ? et dont il poursuit la recherche à travers tant de lieux, dans tant d'amours et tant de femmes, Elle dont il pressent le lien et l'aimant :

*Entre ce monde enclos et les extrêmes grèves,
Entre le vouloir morne, abrupt et déprimant
Et la suave mort où s'achèvent les rêves,
Baignés de bleu mystique en l'immuable Été
Dans l'immense pitié de l'Immense Bonté!*

Je ramènerais volontiers, au risque de paraître l'étriquer, toute la matière poétique de l'œuvre de John Antoine Nau à ce pressentiment si poignant d'un monde inconnu de nous, sur un autre versant de notre vie. Je pourrais trouver une justification de cette manière de voir, dans *Force ennemie* qui fut la première œuvre couronnée par l'Académie des Goncourt et montrer que ce pressentiment né de l'Amour et caressé dans l'Espoir de l'Amour, a pris pour l'écrivain une force telle qu'il a hanté l'esprit du romancier comme celui du poète. Car le héros de *Force Ennemie* apercevra aux fenêtres de l'asile où à demi lucide il est enfermé, une femme démente. En elle il reconnaîtra son rêve tout entier d'un monde surnaturel et meilleur. Quand, elle guérie, lui évadé, tous deux auront quitté la maison de fous, il la poursuivra à travers le monde, jusqu'aux tropiques. Il la retrouve à Saint Pierre de la Martinique, en un lieu qu'il a vu au cours de ses songes de dément. A cet instant et à la trouver si différente de l'imagination qu'il s'en était formée, tout son rêve chancelle, comme dans *Au seuil de l'Espoir* à la fin d'une éperdue poursuite de la divine, de la froide Inoubliable, le rêveur aussi sent que sa raison s'égare :

*Et que ses souvenirs et ses rêves fondus
En un royaume si beau que l'ether s'oublie,
L'entraînent aux charmants royaumes éperdus
Ou l'aspiration s'azure de folie...*

Apparus ainsi jusque dans l'œuvre de prose de l'écrivain quoi d'étonnant à ce que la divination et le pressentiment de

“ ces beaux pays troubles que l'on veut illusoirs ”

constituent le plus suave d'une œuvre la plus purement idéaliste qui soit. Chaque volume de John Antoine Nau en portera la marque.

Admirable de tristesse contenue, d'espoir secret, de profonde aspiration, *Au seuil de l'Espoir* c'est, dans un décor miraculeusement chatoyant et divers, d'un exotisme vécu, la mise en scène de ce pressentiment, et vraiment le roman d'une âme. A ce point de vue je ne vois dans toute la littérature qu'un poète qui ait approché John Antoine Nau et c'est le doux Gérard dans le sonnet bien connu :

La Treizième revient... C'est encor la première

Vers La Fée Viviane, c'est encore le même soupir vers un monde deviné, la même poursuite d'un idéal entrevu. Dans ce livre, plus artiste mais moins émouvant que *Au Seuil de l'Espoir* et où, si l'esprit goûte plus de charme, l'Âme dans

son essence la plus secrète reconnaît moins de mystérieux accords, au lieu que cet idéal soit recherché dans l'Amour, il l'est dans l'image délicate de la poésie même, incarnée en Viviane, la fée des pays celtes.

*Elle m'a dit : Tu m'as cherchée aux pays fous
Où les nuages sont des vagues et des sylves
Où les brasiers du soir dressent des palais roux
De topaze et de rubis que hantent les sylphes,
Et tu as cru me suivre en de molles forêts
De roses mauves diaphanes à la brise,
En des cités de rêve où les bleus minarets
Sont des tiges, sur quoi les fleurs du ciel s'irisent.*

.

Que voulais-tu de moi, bon joailler en faux
QUI NE SUS QUE LA POÉSIE ALME ET PIEUSE
EST L'ÂME DU FUTUR BLEU SEREINEMENT BEAU
QUI PARLE TOUT BAS A DES ÂMES DOULOUREUSES.

C'est toutefois dans *Hiers Bleus* dont la publication se place entre celles de *Au Seuil de l'Espoir* et de *Vers La Fée Viviane* que se trouve fragmentairement, sinon la plus belle, du moins la plus douloureuse expression de cette unique, persistante préoccupation du poète.

Dans ce livre :

*Des paysages d'une mélancolie inconnue
S'évoquent sous des cieux d'un orient de pâles nacres*

*Miroitantes rien que de gris pâles où flue
Non du soleil mais la froideur d'un lointain astre.*

et revient :

Tout le "Voilà" nostalgiquement pleuré.

Là une voix répète :

*exquise voix amie
Toujours plus lente et plus pénétrante
Que toutes les âmes ne sont plus qu'une seule âme
Éparse en nébuleuses lueurs dans l'Infini,
Fulgentes pâleurs qui se cherchent, se devinent
Puis, dissipé le Songe des Temps,
Se refondront en claire et unique pensée,
En aurore sans fin, reflétant
Les radieuses gloires incréées,
En un bienheureux ÊTRE à jamais conscient
De l'horreur sombre des dispersions passées.*

et il y a des pages où avec le poète tout notre cœur attend

*— du pénétrant silence
De toute l'émotion comme repliée —
Quelque chose de poignant et d'intense,
De transfigurant comme une occulte science
Et d'adorable... et d'oublié !*

Je cherche dans la poésie française un son d'âme, qui soit aussi exquis, aussi émouvant, aussi triste...

GUY LAVAUD.

JOURNAL

LES LIVRES

UN CRITIQUE D'ART : M. ANDRÉ FONTAINAS¹

Un artiste à qui notre sympathie n'irait pas d'instinct, c'est Franz Hals ; un artiste, surtout, à qui il semble que ne devait pas aller d'instinct la sympathie de l'aristocratique poète de lignée malarméenne qu'est André Fontainas. Simples apparences, disons-le tout de suite. Car l'étude que voici nous rend vite saisissants les côtés par quoi le peintre de la terrifiante *Hille Bobbe* et de la savoureuse *Bohémienne* peut intéresser l'idéaliste.

Certes, même après avoir lu ce livre, on approuvera, — et l'auteur, aussi bien, pense sûrement comme nous — que nous préférions de beaucoup à la trivialité, du reste émouvante, du réaliste de Haarlem, la noblesse de Rembrandt. Mais M. André Fontainas a raison de consacrer cet

¹ FRANZ HALS, par *André Fontainas*; dans la collection des "Grands Artistes," à Paris, librairie Renouard, 6 rue de Tournon.

ouvrage à nous démontrer que, si ne l'inspire pas le rêve profondément humain de Rembrandt et de son école, et que, s'il n'est pas comme ces artistes-ci animé d'un idéalisme panthéiste irrésistible, Franz Hals seul, ou le premier en Hollande, n'appartient pas non plus à l'école du parti-pris mesquin et de la prudence excessive, qui caractérisaient ses devanciers et ses contemporains. *Aussi bien que Rembrandt, quoique dans une direction différente, il est bien seul, et il est lui. Sa conception de l'art — ou son instinct — lui est propre. Il ne se laisse diriger, circonscrire, absorber par personne. S'il n'a pas poursuivi les hautaines chimères sur des cimes infréquentées, il a vibré de plaisir et de souffrance. Son art n'est pas le miroir froidement exact des réalistes absolus. Le mouvement trahit, dans les images d'hommes et de femmes qu'il nous a laissées, leur résignation ou leur joie. Au lieu de n'être que véridique scrupuleusement, il l'est avec une fougue incomparable.*

M. Fontainas nous le fait voir, en étudiant successivement les caractéristiques générales de l'œuvre du peintre, ses qualités de métier, ses tableaux de genre ou de fantaisie, portraits et groupes de familles, corporateurs, régents, et termine par mesurer son influence par l'énumération de ses élèves et disciples.

L'ouvrage est orné de 24 reproductions hors-texte.
CH. D.



ACCUSÉ DE RÉCEPTION.

L'AMOUR MODERNE, de Georges Mérédith, traduction par *M. André Fontainas*; éditions de "la Phalange," Paris; — CHARLES GUÉRIN, par *M. Jean Viollis*, Paris; — LES VILLES A PIGNONS, par *M. Emile Verhaeren*, Deman, Bruxelles; — DEUX DRAMES (Philippe II, le Cloître), par *Emile Verhaeren*, Mercure de France, Paris; — POÈTES FRANÇAIS DU XIX^e SIÈCLE, avec dix portraits; traductions et notes par *M. Valère Brussov*, Saint-Pétersbourg; — HÉLÈNE DE SPARTE, d'Emile Verhaeren, traduction russe par *M. Valère Brussov*, Moscou; — PELLÉAS ET MÉLISANDE, de Maurice Maeterlinck, traduction russe de *M. Valère Brussov*; — LA DAME EN NOIR, par *M. Pierre Rodet*, le Beffroi, Paris; — LES HORS-LE-VENT, par *M. Franz Hellens*, Lamberty, Bruxelles; — BEALE-GRYNE, par *M. Jean de Bosschère*, l'Occident, Paris; — LA MAISON QUI DORT, par *M. Camille Lemonnier*, Fasquelle, Paris; — EGLESYGNE ET FLOURDELYS, par *M. Pierre Broodcorens*, Bruxelles; — LES BA-

TISSEURS DE VILLES, par *M. Roger Dévigne*, Gastéin-Serge, Paris ; — LETTRE AUX DIRECTEURS DES JOURNAUX NATIONALISTES, par *M. Maurice de Noisay*, Librairie Nationale, Paris ; — AUSGEWAHLTE GEDICHTE, de *M. Stefan Zweig*, Berlin ; — APRÈS LE NATURALISME, par *M. Gaston Sauvebois*, l'Abbaye, Paris ; — LA MAISON DU BONHEUR, par *M. René Maran*, édition du Beffroi, Paris ; — LES TRIOMPHEs, par *M. Nicolas Beauvain*, les Rubriques Nouvelles, Paris ; — LE PASSÉ, par *Madame Marguerite Gillot*, "Vers et Prose," Paris ; — UNE HISTOIRE DES LETTRES BELGES, par *M. Maurice Wilmotte*, Weissenbruch, Bruxelles ; — LES MAINS TENDUES, par *M^{me} Marie de l'Étang*, Paris ; — LE JARDIN DES HESPÉRIDES, par *M. Louis Alibert*, édition du Chroniqueur de Paris ; — LE JEU DES 18 ANS, par *M. Prosper Roidot*, Bruxelles ; — CAMILLE LEMONNIER, par *M. Maurice des Ombiaux*, Carrington, Bruxelles-Paris.

NOTES

La mort vient d'atteindre Charles-Louis Philippe.

Après ce que l'art littéraire avait perdu récemment en Lucien Jean, il semble qu'on ne saurait mesurer le vide que ce nouveau coup laisse après soi.

Nous consacrerons à Charles-Louis Philippe une étude prochainement ; mais déjà aujourd'hui, apportons à sa mémoire le tribut douloureux de notre émotion : on sait qu'il était de ceux que nous admirons le plus, qu'il avait été maintes fois à côté de nous à *Antée* et dans quelques autres revues, et que du reste il aurait paru bientôt aux *Visages de la Vie*, sans l'événement terrible qui rend vaine pour nous sa promesse précieuse de collaboration.

Nous pleurons en Charles-Louis Philippe quelqu'un de notre famille.



Au XIX^e *Vendredi des Poètes* (10 décembre), M. SYLVAIN BONMARIAGE a parlé d'*Albert Giraud*, poète français, causerie qu'illustrait une audition de poèmes inédits de l'auteur de "Hors du Siècle" (*Le Baiser de Diane, Quand tu liras ces vers, Eros et les Nymphes*), par M^{me} RÉGINE DAVIDOVSKA, qui dit également des vers d'*Emile Verhaeren, Charles Guérin* et

Guy Lavaud, et chanta " Chanson d'Automne " de *Verlaine* (musique de *Nérini*), " l'Intruse " de *Maurice Maeterlinck* (musique de *H. Février*) et " l'Heure Exquise " de *Verlaine* (musique de *Reynaldo Hahn*, avec accompagnement à la harpe). En outre, M^{me} MYRIEL STEVENS a chanté des mélodies d'*Ernest Chausson*, *Th. Dubois*, *Reynaldo Hahn* et *ŷ. Brahms*, et M^{me} DIANE GHEUBEL, harpiste, a joué une " Romance " de *J. Risler* et " Trois Valses " de *Nérini*. Le piano était tenu alternativement par MM. GABRIEL MINET et STEVENS.



Rappelons que pour laisser à ses conférenciers le plus de désinvolture, la direction du *Vendredi des Poètes* décline toute solidarité qui la lierait à leurs opinions.

On aura déjà remarqué que c'est par erreur que les cartes d'abonnements et autres donnent pour dates des prochaines réunions, les 12 janvier et 24 mars, *qui ne sont pas des vendredis*. Ces séances seront du reste retardées : les trois dernières soirées de cet hiver — pour lesquelles on peut prendre abonnement au prix de cinq francs — auront lieu les 4 février, 4 mars et 8 avril.



L'Association *Émile Zola*, fondée en juin dernier et qui, en quelques mois, a groupé un nombre considérable d'adhérents, vient de faire paraître son premier Bulletin annuel. Au sommaire, nous relevons les noms de Louis Havet, Pierre Quillard, P.-H. Loyson, etc. ; un chaleureux appel de M. Michel Abadie, *Zola et les Instituteurs* ; une page un peu oubliée, mais admirablement émouvante de *Zola* ; *La mort de Flaubert* : d'intéressantes opinions de Jaurès, Clemenceau, Berthelot, Mirbeau, Paul Adam, etc., sur le grand écrivain, etc... Cette brochure,

artistiquement illustrée de curieuses vignettes, atteste la vitalité de l'Association Emile Zola.

Siège social : 18, quai d'Orléans, Paris.



L'entreprise de M^{me} Yvonne Sarcey, que protègent nos nationalistes et qu'inaugura M. le Candidat au Prix Nobel Ywan Gilkin, a des scrupules. Ce n'est pas en France, c'est en Belgique même, qu'elle se croit obligée d'excuser son acoquinement à quelques-uns de nos compatriotes. Dans un journal catholique, tout à la dévotion de la Notre-Dame-des-Annales, on a pu lire cette note :

Pour finir l'année, une séance triplement nationale : par le sujet, " La Chanson Populaire en Belgique " ; par le conférencier, M. Fierens-Gevaert ; et par les interprètes, M^{lles} Marguerite Rollet et Davanzi. " Cependant " le public n'a pas boudé et il n'a pas eu lieu de regretter cette matinée. C'est qu'il y a vraiment, etc.

Sur l'air de la Muette de Portici : " l'Ame Belge est fière de sa patrie... "



Décidément, nous seuls sommes ici des patriotes. L'article de M. Christian Beck, dans la *Vie Intellectuelle* du 15 novembre, ne l'a-t-il pas démontré ? La preuve en est encore faite par M. Charles Dulait, dans la dernière livraison de l'*Expansion Belge*. C'est une excellente publication que l'*Expansion Belge*, dont le patriotisme ne saurait être mis en doute par personne, et qui applique à tous les domaines les théories que nous ne défendons ici que pour la littérature. Visées sans doute trop orgueilleuses pour un pays petit et ses bourgeois pusillanimes : nos concitoyens voient peut-être en long comme les chevaux à œillères, ou en large comme les poissons, mais il est en tous cas un troisième sens, celui de la hauteur,

suivant lequel ils ne regardent jamais : *Notre neutralité politique, notre esprit radicalement pacifique, notre situation géographique, les conditions économiques qui rendent la vie en Belgique meilleur marché que partout ailleurs, notre régime fiscal, la douceur de nos libertés, la nature de notre commerce et de notre industrie, l'exiguïté même de notre territoire qui le rend si propre aux expériences et aux rendez-vous, tout concourt à faire de ce sol privilégié la terre d'élection des grandes œuvres internationales. Dans ce carrefour des nations, les vastes entreprises financières, les grandes compagnies coloniales, les banques mondiales, l'industrie des transports, les congrès monstres, les Expositions, les Cours d'arbitrages, les Conférences interparlementaires, les assemblées et les institutions scientifiques, les Offices internationaux de Bibliographie, d'Hygiène, de Statistique, le Bureau des Conventions monétaires, ceux de l'unification des poids et mesures, des brevets, etc., bref " tout ce qui est international ", trouveraient des conditions privilégiées d'existence,* dit M. BECK (la *Vie Intellectuelle*, 15 novembre). Et M. CHARLES DULAIT, dans l'*Expansion Belge*¹ : *La Belgique est trop petite pour que le nombre de lecteurs qu'y puisse trouver un écrivain constitue jamais un public suffisant. Pour qu'une œuvre de génie, comme celle par exemple de Maeterlinck, obtienne le retentissement légitime auquel elle a droit, il est indispensable qu'elle se répande aussi, et le plus possible, à l'étranger. Nous vivons, du reste, en des temps cosmopolites, où l'expansion mondiale de la librairie moderne, la publicité universelle que la presse donne aux idées, les traductions multiples des ouvrages célèbres, font que l'humanité entière a maintenant beaucoup de pensées communes et qu'un écrivain véritablement grand ne peut plus se contenter de n'écrire pour les membres d'une seule nation, même si cette nation est la sienne.*

¹ Et déjà *En Art* (mai-juillet 1906 ; page 168).

Et la conclusion s'impose : *Nous sommes donc le parti de la plus européenne Belgique* — la plus mondiale, disait notre important partisan Léopold II.



Nous avons reçu ce droit de réponse :

Mon cher Confrère,

Pourquoi chiner ma collaboration à la BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE ? Vous savez bien que je n'ai jamais collaboré à ce moniteur officiel des emm..... Je n'ai d'ailleurs aucune prétention littéraire et si — alors que la BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE était encore l'UNIVERSITÉ LITTÉRAIRE — j'y ai signé un ou deux articles, c'est uniquement parce qu'en attendant les collaborations que j'espérais il fallait bien donner de la copie, si médiocre fût-elle. Depuis que la bande Larcier, P. André, and C^o, m'a élégamment dépouillé de la propriété d'une publication dont j'avais assuré tous les frais de lancement, je n'ai jamais plus rien écrit dans cette revue.

J'aurais eu trop conscience que ma collaboration française était la seule qui convint au niveau de la collaboration belgeoise de la BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

Bien cordialement vôtre,

P. DE CARSALADE.



M. Léopold Rosy nous communique une correspondance échangée entre lui et notre rédacteur M. Louis Piérard, à la suite d'une lettre de celui-ci, publiée par les *Visages* (n° 9, notes). Cette publication ici était le fait d'un malentendu. La suite du débat, si elle est nécessaire, trouvera donc mieux sa place dans la revue de M. Léopold Rosy.

LE NAIN GRAS.

LES VISAGES DE LA VIE

REVUE LITTÉRAIRE

Sommaire :

Rachel	HENRI VANDEPUTTE
A la porte du Jardin d'or	JEAN DE BOSSCHÈRE
Deux Épitaphes	ÉMILE VERHAEREN
Poèmes de la Rancœur	CHARLES DULAIT
Soir d'Automne	MICHEL ABADIE
Donne moi ton cœur	SYLVAIN BONMARIAGE
NOTES	LE NAIN GRAS



BRUGES

The ST. CATHERINE PRESS Ltd.
(ED. VERBEKE & CO.)

Les Visages de la Vie

Revue littéraire mensuelle.

Abonnements pour la Belgique, la France et la Suisse : 6 francs

Pour les Nations Etrangères: 10 francs

Le numéro : 60 centimes.

SECRETARIAT : (Rédaction, revues, livres, etc.) : 76. rue de Wauthier, Bruxelles-Laeken.

ADMINISTRATION : (service des librairies) : Charles Van de Waele, libraire. ancien Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, Bruxelles.

Les VISAGES DE LA VIE publient en tête de chaque numéro une ou plusieurs des chroniques régulières suivantes :

Chronique de l'Altruisme	CHRISTIAN BECK
Pages de l'Imagier	J. DE BOSSCHÈRE
Psychélides	JEAN DOMINIQUE
Chronique Synthétique	CHARLES DULAIT
Les Idées en France	MAURICE LE BLOND
La Vie Populaire	LOUIS PIÉRARD
Chronique Lointaine	HENRI VAN DE PUTTE

et quelques autres non encore déterminées.

La revue ne publie que de l'inédit.

CHRONIQUE LOINTAINE

RACHEL

Cette histoire, qui n'en est pas une, il faut bien que je commence à la raconter à la façon de certains contes de Maupassant. Il était environ minuit et quatre personnes entouraient le foyer. La petite flamme de quatre existences s'élevait droite dans le grand silence de l'heure, dans le grand silence dont la neige des chemins, les bois clairsemés encadrés par la fenêtre blanche, les bûches grondantes et le balancier infatigable et calme donnaient l'impression. Il y avait le whiskey dans de grands verres, pour les hommes, sur la tablette de leurs fauteuils, et de jolis rubans de gaze bleue allaient ondulant des cigarettes à l'ombre des coins où sommeillaient les bibliothèques ; l'hôte, Américain, en smoking, avait croisé les jambes, pour une lecture de magazine très colorié, donnant permission à l'invité, Français, en smoking également de

converser dans sa langue, que lui ignorait, avec l'hôtesse et sa mère. Cette dernière parfois plaçait un mot dans la causerie, et faisait le reste du temps l'écouteuse, uniquement pour se prouver en même temps qu'aux autres, qu'elle était encore assez vaillante pour ne point s'endormir avant les Jeunes. — Après quelques banalités amicales, sur le Chopin que les invités partis avaient joué ou écouté, avec ivresse ou avec politesse, après quelques appréciations, désinvoltes sans perfidie, sur des absents intéressants, le jeune étranger et la belle jeune femme caressèrent des sujets plus émouvants. De la musique à l'amour il n'y a pas même un pas, quand un homme et une femme s'intéressent l'un à l'autre. Mais l'indiscrete sincérité, même et surtout entre gens qui conservent leur mutuelle sympathie au plus profond d'eux-mêmes, est impossible quand un tiers, fût-ce le plus somnolent, est présent. Alors on se fait l'un à l'autre l'hommage délicat d'une discrétion exagérée, et l'amour passe la main à sa sœur jumelle, l'amitié, qui lui ressemble... comme une sœur, mais semble n'avoir pas, ou en réalité n'a point de sens.

— Croyez-vous, disait-elle, qu'il faille croire à ce qu'on rêve, étant endormi ?

— Autant, mais pas davantage, qu'à ce qu'on rêve éveillé.

— Vous savez que je n'ai jamais rien accompli, dans ma vie pourtant si passionnée, uniquement parce que je suis toute, et dès le premier moment que j'entreprends quoi que ce soit, la proie de mes rêveries ?

— A voir vos trop grands yeux très tendres des pays du Nord, je m'en étais toujours douté.

Elle sourit, presque rougissante.

— Mais les imaginations du jour n'ont chez moi pas plus d'existence que ces fines fumées de votre tabac. Elle s'élèvent, déroulent leur guirlande, et n'ont jamais de fin. Je les regarde s'élever, je ne les suis pas avec l'œil de mon cœur. Les voilà évanouies, à peine nées, que m'importe ! Mais, si j'ai un songe la nuit, et que seulement il m'effleure, combien d'heures ou de jours j'en porte l'empreinte au plus intime, au plus moi de moi-même.

— Vraiment ? Moi aussi. J'ai pleuré bien des fois, malgré moi, et parmi mes occupations les plus prenantes, les chagrins que le Rêve m'avait infligés dans l'abîme sans fond, dans le monde suave, de l'oreiller.

— Moi, je ne pleurerai jamais plus atrocement ma mère, qui est l'être que je chéris avec le plus

de tendresse, dans ce monde où je n'aime qu'aimer, que je ne le fis une nuit, et combien de jours ensuite, où je portai en moi le sentiment insoutenable qu'elle était morte.

— Ces larmes, comme elles sont douces, et comme elles brûlent l'esprit !

— N'est-ce pas que l'on croit les répandre durant des éternités ?

— Ne sont-elles pas réelles au plus haut point ?

— Ah ! trop !

— J'ai fait assez bien de voyages, et j'aime quelques paysages plus que les plus beaux livres, plus que les fugues des vieux Maîtres, plus que les espoirs faits des plus beaux fragments de souvenirs, mais aucun autant que deux ou trois — une grève vers le soir, un profond sous-bois doré dont les feuilles tremblaient, des neiges ondulantes, tendrement teintées, dans des pays sans froid — dont m'enchantait le sommeil comme d'éventails embaumés.

— Mais mon âme s'inquiète souvent de tout cela. Et croyez-vous qu'on doive se laisser troubler par les annonces que ces illusions apportent ?

— Oui, tant qu'elles nous apportent une volupté aussi.

— Je n'aime pas cela en vous que vous en arriviez toujours à ramener votre raison de vivre à la jouissance.

— Mais vous faites de même.

— Vos goûts sont-ils donc plus matériels que les miens ?

— Sans doute, parce que je suis homme.

— Pourtant nos sens de femmes sont plus vibrants que les vôtres.

— Oui, mais nous avons joui davantage des nôtres. Ils sont donc mieux instruits. Et finissent par valoir mieux.

— Heureux hommes !

— Non ; parce que de n'avoir pas eu, permet peut-être de raffiner sur ce qu'on prévoit, espère, ou du moins imagine.

— Hé ! tout cela vaut-il quelques-unes des réalités, dignes d'être appelées images du bonheur parfait — et qu'on souffre, sans erreur possible à ce sujet, sans espoir de se leurrer d'elles davantage — de n'avoir goûtées que rarement (si jamais) dans son passé ?

— Lesquelles, par exemple ?

— Le baiser de deux bouches que l'amour joint parfaitement, les bras frais d'un enfant à vous autour de votre cou nu, quelques spectacles

très purs et très doux, très simples et très désirés, très nouveaux en même temps, à l'heure où l'obscurité tombe sur un cœur sans mélancolie.

— Oui, mais ceci dépend tant de Tout, et si peu de nous !

— Le reste aussi.

La maman s'était endormie. Ils s'en aperçurent ensemble. Le mari balançait sa jambe droite laissant fumer sa cigarette sans la fumer, tout absorbé par sa lecture. La nuit du dehors semblait blanche et paisible d'une façon inusitée, belle tout particulièrement pour eux et leurs pensées, si agréablement proches l'une de l'autre en ce moment. Il se pencha vers l'hôtesse pour dire :

— Je vois bien que vous n'êtes pas heureuse.

— Vraiment non.

— Je voudrais que vous le soyez.

— Je n'ai jamais vécu que pour tâcher de l'être.

— Pourquoi ne l'êtes-vous pas ? Le savez-vous ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que c'est le moment... Parce que je ne l'ai jamais ressenti avec autant d'attendrissement. Parce que je n'ai jamais reconnu aussi désespérément que ce n'est pas la peine que nous vivions, si cela nous manque.

— Mais je reconnais, avec une amertume, aussi

atroce que silencieuse, cette vérité, quelque vingt fois par jour.

— Qu'est-ce qui pourrait vous guérir ?

— Le miracle, seul, que nous attendons toujours, sans nous l'avouer, à cause de cet espoir qui ne cesse jamais de brûler en nous, et sans lequel je serais, j'aurais été depuis longtemps une Hedda Gabler.

Il se tut et jeta sa cigarette au feu.

— Heureusement qu'il y a parfois des haltes, comme celle-ci, où même tâter sa blessure est doux, la repose..., continua-t-elle.

— Mais, reprit-elle encore, comme assez ému il persistait à garder le silence d'un qui se sent caressé dans la ténèbre de la plus secrète sympathie d'une femme, nous allons aller nous coucher, et vous irez vers les rues et l'argent, les sourires et les combats, demain, repris par la vie — sans donner beaucoup de pensées à l'amie qui existe sans guère vivre, ici, entre son livre, le paysage étroit et changeant de sa fenêtre à elle et son ménage qui semble sa raison d'être.

— C'est vrai, dit-il, nous sommes égoïstes, et il faut bien se défendre, et les choses viennent à nous, hostiles ou distrayantes, et il faut bien lever la main ou rire, qu'on s'y complaise ou

non. Et ainsi l'on s'éloigne de ce qui est le meilleur, et on fait mille pas vers mourir qui est la fin de vous et de moi.

— Oui...

Et se levant : Allons bonsoir, nous sommes de bien mauvais rêveurs à deux ! Nous ouvrons trop les yeux. Bonsoir ! Je vous souhaite de doux hasards !

— Je vous en souhaite davantage, Madame !

Et elle réveilla sa mère. Et ce furent des poignées de main presque machinales. Et elle ne se retourna pas, en se dirigeant vers l'escalier.

Le mari, hospitalier, versa de nouvelles liqueurs ; et les hommes, debout, burent sans échanger une parole, puis se souhaitèrent, cordiaux, bonne nuit, distraitement.

Après s'être lavé la face, le jeune homme contempla ses draps entrouverts et dit tout haut, sans s'en étonner : “ Ah ! bon sommeil ! sept heures où sans doute je pourrai ne pas penser ! où je respirerai d'une façon profonde, égale et reposante ! ” Et il dit cela âprement, avec autant de joie que de désespoir.



Je ressentis une douleur sans nom, comme d'un morte, en recevant cette lettre :

“ Monsieur,
Mon ami,

J'ai demandé à mon amie la plus sûre, ma cousine, Madame T., de mettre à la poste cette lettre trois jours après mon embarquement pour l'Europe. Je lui ai parlé d'un départ par le Sud, où j'ai de la famille.

Je ne voulais pas que personne connût mes intentions, car on eût pu me dissuader d'exécuter un dessein, formé sagement, malgré son apparence jolie, et qui présente ma seule chance de bonheur actuellement. Ça a l'air d'un cliché, on dirait une romance, ce que j'écris ici : “ quand vous lirez ces lignes, je serai loin...” C'est vrai que je serai loin, loin de vous, loin de celui à qui j'engageai à tort, sans savoir, ma foi pour la vie, loin des chemins tracés de mon existence “ honnête,” loin du moi que j'ai vécu jusqu'à ce jour, ah ! combien loin de tout, sans être près de rien, sinon de l'inconnu dont la profondeur noire m'appelle et m'attire, irrésistiblement, comme mon Destin. — Vous ne me blâmez point. Ne me plaignez pas non plus. Rien ne pourrait être pire que l'existence unie,

pour tous avérée satisfaisante, qui était mon lot. La mer va me balancer six jours pompeusement. Puis je m'avancerai par un désert peuplé.

Je connaîtrai des matins incolores, des jours arides, des nuits d'une solitude glacée, mais j'espère avoir la récompense de l'illusion que mon âme tout au moins est vierge à nouveau, ou que je renaiss sous un nouveau soleil. Ne me plaignez pas. Mon visage très pâle aura, je vous le promets, sans cesse un sourire de bon accueil pour ce que le sort voudra bien m'envoyer. S'il existe pour moi une seule possibilité de vraie joie, je la connaîtrai, je la posséderai, avec toute l'ardeur assumée que je lui ai désespérément réservée.

Je veux vous donner, avant mon départ, ma dernière douce pensée (j'emporte dans mon cœur ma mère, mon aimée, ma préférée).

Je veux vous dire merci, à vous seul qui m'avez comprise avec ma misère. Je vous souhaite de continuer à être heureux, comme votre optimisme, votre jeunesse, votre intelligence, et votre faculté d'aimer, vous le rendent si facile.

N'est-il pas étrange que nos yeux, que la naissance ouvrit pour que nous voyions les autres, demeurent aveugles pour tout ce qui n'est pas nous-mêmes ? qu'ils ne sachent en somme voir

et comprendre que ceux dont ils enjoints la face ? sauf peut-être quand l'amour, ou la reconnaissance d'être aimés, ou l'amitié, qui comme vous disiez est un amour non sensuel, les rendent aptes à voir *un* autre, — et que j'aie vécu jusqu'à près de trente ans, ayant une mère, un père, des amis dits très intimes, un époux même, avant qu'un être humain, vous mon seul cher ami, aperçoive en moi ce qui était le vrai et l'important pour moi ?

J'ai grandi dans une grande ville heureuse, puis dans la chambre blanche et bleue, — bois laqué, cretonne et fleurs — d'une maison coloniale au bord vaporeux d'un petit lac qui luisait sous les pures clartés du nord, j'ai vécu inconsciente et caressée, comme les enfants.— Jeune fille, j'ai beaucoup souffert de la faiblesse de mon corps. Mais j'avais cette douceur tiède d'être toujours au giron de maman ; j'appréciais mes petites joies, parce qu'elles étaient fragiles, comme moi ; et j'avais la fierté d'être pure comme l'ivoire ou le pétale de la rose Maréchal Niel. Et puis ma vie était un peu à moi.

Alors passa par notre endroit un grand garçon aimable. Il tâcha, dès qu'il me connut, d'obtenir de m'épouser. Il paraissait un bon mari à mes

parents. Pourquoi l'eussé-je refusé ? Ah ! qui m'eût appris à penser plutôt : “ Pourquoi l'épouserais-je ? ”

Mais je souffris dans tout mon être quand il me baisa la joue pour la première fois.

Il m'emmena un soir dans son appartement, après un repas de noces aux milliers de fleurs, pendant lequel je fus triste d'une tristesse dont je m'accusais en moi-même comme d'un péché. — Ce fut une initiation comme beaucoup d'autres, douloureuse sans plaisir.

Et ensuite il y eut d'autres jours.

Il était attentif et me désirait. Nous reçûmes des gens. J'étudiais la musique et m'achetais deux robes par saison. Après trois ans nous prîmes une maison. J'étais droite et fidèle femme, l'aidant dans ses soucis. Il travaillait bien, pour moi, pour lui aussi, pour la dignité de notre situation. — Il me vola quelque peu, quand ses affaires allèrent mal, et but parfois. — Y a-t-il eu, y a-t-il aujourd'hui autre chose ? Non vraiment. Mais vous me comprendrez. Je lui ai laissé quelques lignes, sans un reproche, sans une excuse, disant que je voulais vivre une autre vie, et que, malgré le prêtre, je pensais que je m'appartenais plus qu'à lui. Je le plains de tout mon cœur, parce qu'il

ne le comprendra pas, et que, comprît-il, il n'en souffrirait pas moins.

Mais je suis déjà loin, à l'heure où vous me lirez — et qu'importe ce que j'écris ?

Je vous serre la main. Votre amie

R. S. ”

Cette femme avait signé de son nom de jeune fille.

HENRI VANDEPUTTE.

PAGES DE L'IMAGIER

A LA PORTE DU JARDIN D'OR

J'enseignerais devant Chartres, après celui de l'arc gothique, le chant des légumes lapidaires, des statues et des fines épines, — j'enseignerais, si tu m'avais départi la voix du maître, de Mithouard, ô Destin, les cantilènes du compas rythmique et sévère... Sévère et mélodieux, mais il trace un sourire entre deux larmes, une rose mystique avec à droite Eve et à gauche Adam.

Et je ne me contenterais pas de ce que, l'air trop vacant, vous regardassiez vers moi, bateleur qui fait bruire sa langue... j'exigerais que vous eussiez les mesures et que vous missiez vos doigts sur les sculptures, comme l'acheteur dans l'oie grasse imprime la forme de ses phalanges judicieuses.

Pas content de métaphores et d'images, avec quoi le poète peut construire sa nouvelle église, je prendrais en main les pierres marquées de signes,

les tendrais vers vous, marchand offrant le persil en botte ou l'oie grasse et molle qu'il prône.

Or, le poids des cubes granitiques témoignerait dans vos bras, vous sauriez reconnaître la hardiesse de leurs entailles, et, tout à coup, vous entendriez le sens de mes paroles ; — cependant, les reliefs doux et durs vous parleraient langage plus précis que mon discours qui lierait des mots inhabiles et lents.

Nous constaterions que la loi est simplement cela qui fait les uns sur les uns avec science s'asseoir les cubes de pierre, et que Villart de Honnecourt avait dans les muscles et dans le sang l'art de calculer inconsciemment : vieux commis aux livres, innocent de son industrieuse finesse, dressant des volumes en hautes piles.

Car, tel est l'effrènement de la ligne perpendiculaire, qu'il entend transiger seulement au sommet, alors qu'élégamment doivent se nouer les faisceaux de colonnes ; — sauf en considération de la rose de pierre, matrice des étoiles, cette fièvre rationnelle n'admet pas que soit surprise la règle.

A cette minute de l'entretien, il serait urgent que lui, de nous tous l'aîné, et qui aurait la voix sobre, lût *Le Développement de l'Eglise*, et nous saurions, outre maintes choses, qu'elle est un

carrefour creux bordé de grands vieux arbres sacrés.

Ensuite, — tout n'arriverait pas en un seul jour, — nous goûterions que Robert de Luzarches et Villart de Honnecourt, après avoir sacrifié aux lois sévères, à l'esprit CLASSIQUE des concitoyens, avoir placé l'Eve et l'Adam, et la verrière entre les deux images, allaient à de nouvelles récoltes, sortaient au potager cueillir de frisés sourires, aux anses muettes de l'étang, sur le corps mouvant des marais. Nous goûterions ce puissant idéalisme enfant, assis sur le tapis de la terre, entouré d'images merveilleuses.

Cette aspiration effrénée de la droite forte a ses racines solides et vertueuses dans notre sol ; avec un calme suprême, puissantes comme les deux os dans l'épaule de l'homme, noblement toutes les lignes s'embrassent au sommet du triangle.

Ensuite, — tout n'arriverait pas en un seul jour, — je parlerais des tableaux accrochés dans les maisons de Villart et de Robert, je parlerais si tu m'avais donné la voix du maître, de Mithouard, *ô Destin !...*



Je pense à celui qui émancipa cette droite perpendiculaire, auparavant bousculée sans méthode par Spinello Spinelli.

C'est Paolo Uccello qui l'ébranla, car il n'a point sapé le tronc ; il le pencha, le fit osciller selon le mouvement croissant de la corde, lente d'abord, de l'escarpolette... Vous n'êtes pas tous dans Paris qui garde LA BATAILLE d'Uccello !¹ Devant vous il faut dresser la photographie de ce tableau, ou ne plus me suivre, sinon mes pages seraient pleines d'obscurité.

.

Dans LA BATAILLE il ne fut brisé avec rien de parti délibéré. L'évolution naturelle s'y démarque d'un esprit singulièrement isolé, pas intrigant. J'admire la grâce prudente qui présida à l'éclosion de cette œuvre : le rapporteur du mécanicien y semble avoir dénombré les angles, sachant ce qu'il fallait que chacun béât. La diversité n'a point rompu l'unité ; l'harmonie d'ici est aussi dans l'*instant* initial d'une force : départ tournant créendo d'une charrette attelée de chevaux bien accouplés.

Le mouvement meut les figures admirables ; la

¹ *La Bataille* de Paolo Uccello : Louvre, salle des sept mètres.

vie naît à droite dans le tableau, et elle fuse comme des frondes de fougères.

Tout se remue dans cette BATAILLE, sans que le calme y soit lésé. Dès lors existe un dessin, où tous les contours s'assemblent en une ligne qui se suscite tout à coup une prodigieuse autonomie. Or, ce mouvement est équilibré avec tant de sagesse que les figures s'y confondent en un vaste individu : cette BATAILLE. Pourtant, le réalisme respandit de l'orfèvre mathématicien.

Il y a d'abord des lances que l'on voit d'importance cardinale. Elles crient d'élever en nous une lumière convenant à la science qu'elles formulent, de bien connaître le roc, dur et vieux comme la peinture, qu'elles rompirent.

... Ah ! vous ne me comprendrez si vous n'avez pas devant vous un carton avec l'image de cette BATAILLE imprimée dessus : vous n'êtes pas tous à Paris !...

Elle signifie : quelle splendeur harmonieuse !

Et le vouloir du système s'éclaire si dans des séries naturelles vous observez des prototypes du grand geste collectif : rivière passant sur la digue comme un bataillon rampe par-dessus la crête de la colline, puis coule vers le val d'un pas multiplié : panier se renversant dont l'or et le corail des

pommes croulent comme un liquide parfumé :
armée de blé ployée par la brise....

Au demeurant, l'exemple suffira des premières
lignes de cette armée de blé. Lors, j'abandonne de
décrire la BATAILLE, et peins le paysage où elle
put naître :

A droite, la lisière du champs d'avoine.... à
l'ouest, le dallage polychrome des acres d'où arri-
vent l'âme des lysimaques et les hymnes de la
vallée... au sud, collé à la mousse fraîche, Paolo
Uccello, nageur sur les flots verts, enfonce ses
regards parmi les hautes graminées où courent des
mélodies dolentes, filles qui s'étirent et fredonnent.

Ores, à cause qu'un superbe vent géométrique
pousse ses haleines, la grande armée des graminées
se relève, puis, regagnant leurs zones, les franges
de la couleur du pissenlit, mollement retombent
et inclinent les épis vers les lierres terrestres et les
épervières.

Rien n'intervient contre le *re*-déplieement des
chaumes, rayons d'or de l'étoile émergeant au
faîte du pigeonnier dans la nuit verte. D'après ces
gestes allongés d'un même cœur, Uccello, herse
attachée à l'orée du champ d'avoine, édifiera l'espa-
lier de lances dans sa BATAILLE. Et ces hallebardes
oriflammées seront les antennes des soldats, l'ex-

trémité de leurs bras avec les doigts sensibles qui s'avancent.

Paolo s'absorbe jusqu'au point qu'il perd conscience de soi ! — admire comment l'épi qui regarde la plaine se penche cordialement vers sa mère toute empêchée d'amour, pleine de fleurs



(croquis d'après le tableau de Paolo Uccello, au Louvre).

LA BATAILLE.

et de parfums ; — comment deux autres porte-graines hardiment le suivent ; — comment un quatrième pour les joindre s'incline, moineau sur la corniche, qui salue avant de partir ; — comment du groupe, déjà se penchant aussi vers la terre, se détache une cinquième.

— “ Mon image fera voile vers la gauche . . .

Sa carène s'y enfoncera trop... Mais, près de Malatesta¹ je grouperai quatre lances inclinées qui contrarieront le geste des autres, et de ce côté de la balance je multiplierai les jambes, sur la terrasse, dans l'angle où l'on signe". Puis, il sombre en de plus jaloux calculs, et plus complexes.

Au nord s'allonge l'autre flanc de l'armée des avoines, et là le moulin dans l'eau forge selon une stricte théorie. Le cornet qui capte la flamme des sons y compte trois notes graves, l'une qui fuit et s'éteint, l'autre qui sonne ensuite, et la dernière qui trébuche sur la roue à palettes ; puis un point d'orgue élargit le vide, et recommence ce cri cassé en deux du merle au bec orangé où s'intercale le cri aigu du corbeau bleu. Paolo s'arrête à cette cadence énergique répercutée dans lui qui la comprend, et c'est la faible traduction d'une des lois de son art.

Ramenant sur le pouce les doigts, tendus auparavant comme les rayons de l'œil qui admire, il y enferme obstinément l'image, — à devenir immortelle, — que sa fièvre cherchait de susciter, obstinément belle, pavillon de beauté, devant lui. Paolo saisit donc vision des couleurs vivantes à sa convenance, à sa puissance.

¹ Malatesta ? Canale ? Orsino ? Parma ?

En la paume de son esprit, il abrite profondément la moisson que la faux aiguë de ses regards a sertie avec son geste d'amant macabre. Ores, l'image réside dans la grange ovoïde en os, et vainement l'instant vient que six heures réveille les voix dans la pourpre, et en vain aussi le chaume jaune relève ses têtes piquantes, cils rêveurs du jardin d'or.

Au seuil et sous la voûte intérieure de la porte sublime, Paolo tendit les mains, et joignant deux fois cinq doigts, retira les images tant mouvantes qu'elles paraissent ne point bouger !

Paolo Uccello cueille la musique pour quoi il était venu se carrer sur la mousse, et le ventre, et le buste, et les deux coudes volontaires y collés, les regards comme des liens accueillant dans leurs bras la moisson.



L'oiseau des bergers est une étoile palpitante. A cette étoile de rose et de jaune, les couleurs pâles d'une flamme dans le tablier de la neige, Paolo ravit les mineures apaisées. Or, les valeurs initiales, plus sombres, plus respectables, éminemment sombres et héraldiques, sont de la nielle des blés, baiser de deux lèvres sur un calice en étoile

verte ; du miroir de Vénus, œil rouge de la chatte blanche ; du bleuet d'une pureté profonde comme l'amitié qui éclôt ; de l'épervière qui est l'œil dans l'oiseau regardant la moire de sa queue ; du liseron, oreille rose des graminées ; des corolles aux feux rouges, coraux qui ressuscitent éternellement pour attester où la terre est féconde.

Déjà il a isolé le violet frémissant, pareil au regard de Marguerite qui pleure ; le pourpre des clématites funèbres a brillé seul, et seul le bronze des capucines transparentes, et seul le jaune vif du feu rentré au cœur de la braise.

Puis, voici que toutes les couleurs s'allient en pelouse polychromée à l'ombre des tilleuls. Et l'harmonie est la chair pleine d'une pomme. Le rideau vibre devant Paolo, des étincelles pressées y montent comme de la bête-feu éventrée dans l'âtre. Les couleurs sont ardentes qu'il regarde, tout le corps marié à la mousse, le cœur battant la mousse comme des gouttes rythmiques le dé qu'elles creusent, le cœur vivant sur l'éternelle héritière brune !

A sept heures, Malatesta est vêtu de merveilles, qui durera au centre de la BATAILLE.

Lors, Paolo accueille de nouvelles harmonies. Il conjugue le noir luisant au rouge lapidaire :

noir comme le voluptueux velours que racle le ramoneur : rouge comme ces fruits dont s'émut Gide : rouge comme les ouvrages petits, lourds et minutieux que tend l'Hindou sur sa main huileuse de singe.

Paysages sous l'oiseau voyageur, les gammes se métamorphosent selon que le soleil suit la pente de huit heures en observant que le cadran, mesure de sa lumière, reste fidèle. — Pensez à ces métamorphoses !

Paolo Uccello tâche donc à bien ordonner ces gammes, et que de chaque harnais, cheval et cavalier essore un suprême chant de flûte.

L'attention crispée comme celle du troisième mage, les yeux blancs dans le visage noir, plus grave qu'un paysan avec la craie marquant les trilles précipitées du pinson enfermé, Paolo imagine comment diriger les traits durs entre les sombres floraisons de la BATAILLE. Contours glaciaux, entiers et sans congés ni aiguillages ; nerveux, soit comme la courbe pointillée sur la carte stratégique du vieil homme de guerre, soit plus purs que l'arc dessiné sur les sites par la boule forcenée, sortie de la cuisine satanique du mortier.

Mais, il n'est point que nous puissions tirer de l'ombre l'archée de cette mystérieuse géométrie de

contours, bâtie au fond de l'esprit de Paolo Uccello. Et, — quand les cloches ne sonnèrent plus en vain dans l'ombre où les voix s'étaient tues, et qu'il revint sur la route en homme qui vit avec nous, doit se garer et doit marcher, — lui-même ignorait peut-être qu'il avait composé une merveilleuse bête harmonieuse, avec des chairs et des os, regardant à gauche et faisant de toutes ses antennes impérieuses un geste de solennel affranchissement ?

D'affranchissement, car les artistes, dès lors, ne veulent plus, calés sur les deux jambes écartées, prudemment mener les règles de la balistique, mais ils entendent que les scènes se meuvent, connaissant mieux où retrouver le centre d'harmonie et le noyau de l'unité.

JEAN DE BOSSCHÈRE.

DEUX EPITAPHES

POUR UN TAILLEUR

L'aiguille
 Est une anguille
 Qui glisse entre les trames
 Des draps et des satins.

Ce bon tailleur perdit son âme
 A l'établi, un beau matin
 Qu'il travaillait à menu gain,
 Jambes en croix et fil en main,
 Dans la pose très digne
 D'un pêcheur à la ligne.

Toute sa vie, il dessina
 Autour du corps libre et vivant comme une strophe,
 Un second corps de sombre étoffe
 Qu'avec du crin et de la bourre, il boudina.
 Mentir était le fond de son génie ;
 Fausser était sa joie et sa manie ;
 Il corrigeait la force et réprimandait Dieu
 De n'avoir pas travaillé mieux
 Le jour qu'il fit l'habit de l'homme en peau humaine.
 Il bougonnait encor lorsque la mort soudaine

Parut devant son seuil
Ne lui donnant pas même une heure
Pour esquisser, suivant la coupe la meilleure,
Un projet de linceul.

POUR UN SAGE

Grisâtre et sec ainsi qu'une sentence
Toute sa vie, il grignotta avec grand soin
La sagesse dans le grenier à foin
De l'existence.

Il était grave, et tâtillon, et philosophe ;
Il ne résolvait rien, mais il expliquait tout ;
L'homme, l'amour, le deuil, les catastrophes,
Le monde encor vivant, et le monde dissous
Et la barbe de Dieu illuminant l'espace.
Ses arguments étaient comme des nasses
Où la ruse captait la vérité.
Il n'avait jamais tort ; et son doigté
Était parfait sur le clavier de la morale.
Il écrivit mille choses préceptoriales
Sous les regards du destin noir
Et si la mort n'eût arrêté, un soir,
Sa plume infatigable et trop féconde,
Ses textes durs et virulents
Sur un chemin de papier blanc
Certes, eussent fait le tour du monde.

(1898)

EMILE VERHAEREN.

POÈMES DE LA RANCŒUR

MATIN

L'homme à la blouse blanche gâche le plâtre ; il grimpe à l'échelle et chante. La maison n'a pas encore un toit et les oiseaux tournent autour, entrent par les grands trous où seront les fenêtres, tournent et sortent, puis tournent et rentrent, puis ressortent et volent plus loin.

Jusque là je ne puis pas les suivre. Il y a ton amour comme des paupières sur mes yeux. Les oiseaux, je ne parviens plus à voir où ils vont. A cause de trop de lumière dans l'air et sur cette plaine jaune.

L'eau grise que tes baisers ont mise dans mes os coule à présent par tous les petits vaisseaux à la place de mon sang ; elle descend jusqu'à mes pieds comme au fond d'un double puits. Il me semble que je ne sois plus qu'elle. Je ne suis plus rien que nos nuits.

Léger comme les ailes qui tantôt tournaient, gravir tant d'échelons pour atteindre à l'homme joyeux, je ne puis pas. Maintenant à califourchon sur le mur, il mange sa croûte au soleil. Le goût de ce pain : bonheur ! Mais ma bouche n'a que le goût épais de l'insomnie.

FRAÎCHEURS

La chambre où je voudrais vivre est pleine de fraîcheurs. S'il s'y trouve des fleurs, elles seront sans ostentation les sœurs discrètes de cette jeune fille qui les y aura apportées. Mais aucune haleine, plutôt, — ni de celles-là, ni d'elle.

Il n'y a pas de chambres pleines de fraîcheurs. Soit qu'on les choisisse au sud implacable, ou du côté polaire de la mort, — ou encore : tournées vers le vain espoir levé, ou sa déclamatoire agonie, — toujours le bas plafond de la réalité, là, tout de suite sur mon crâne.

Dans le bouillon de l'eau savonneuse, un linge qu'aucune joie ne lessivera jamais, tel je suis. Vapeur impure qui monte de mes jours sans saveur ; une vie étuvée.

L'ÉTANG

L'herbe noire autour de l'eau noire, et autour de l'herbe une grille. Ce fer est là superflu. Il ne garde qu'une eau malheureuse, que défend bien mieux la mélancolie.

On sait quelle volonté maniaque décida du sort de ces lieux ; mais qui dira quelle main trouble-fête fit pleuvoir ici les premiers grains d'une herbe pareille !
" Mercenaire de la docile besogne, dit l'imprécation, que ton salaire t'alcoolise ; mais celui qui t'a commandé, qu'ivre davantage il fasse pleuvoir de ses mains le sang qui le fera rouer ! "

Il drâna l'eau de ces plaines joyeuses, tant qu'il y en eut assez pour les trois noyés de la légende, et puis s'y jeta. Suis-je les trois cadavres, ou le maniaque, — ou seulement la terre du fond de ce bassin — ? Mais regarde-moi et sens-moi : je suis humide de cette eau-là.

SATIÉTÉ

S'allongent sur la campagne des mains d'ocre et de pourpre. Le soleil s'énerve à l'ouest et les reins ter-

restres se tendent vers sa caresse finissante. L'herbe humide est un poil tiède, ci et là sur le sol qui transpire la buée.

Le chien s'agite devant moi ; il court et revient comme, des seins aux genoux, le désir. O cette gueule ouverte, et l'obsession de sa morsure !

Légers baisers des feuilles chiffonnées, que le vent possède. Amour, je ne m'appartiens plus. Voir le soleil disparaître ; moi, me laver de toute cette sueur ; et sentir mes jambes dans les draps froids de la nuit. Mais le soleil s'attarde. Et moi-même.

CHARLES DULAIT.

SOIR D'AUTOMNE

A mon bien cher Albert Fleury.

Je mêle ma tristesse à ta tristesse émue
 O soir d'automne doux comme un baiser qu'on cueille !
 Toutes les branches prient quand les plaintives feuilles
 Jettent des cris sous mon bâton qui les remue.

Tu répands comme un vin l'apaisement cherché.
 Dans le bois qui me tend de bénissantes mains,
 Je marche sans songer aux anxieux demains.
 J'entends, seul, le vol bas d'un merle effarouché.

Ton âme m'a versé sa mélancolie douce.
 Il fait bon. L'odeur mouillée des traînes élues
 Flotte sous les bouleaux aux têtes chevelues
 Qui font dans le bois nu comme des îles rousses.

Ta langueur lumineuse au fond de moi descend
 Comme elle est descendue dans les vals apaisés !
 Et néanmoins j'ai peur que tes tièdes baisers
 Remuent des souvenirs qui dorment dans mon sang.

C'est un instant divin. Les ormes et les charmes
A coups doux boivent l'heure où tant d'amour réside.
Heure de vie sacrée ! Je songe à mon cœur vide
Et mes paisibles yeux sentent filtrer des larmes.

La forêt rose assiste à nos mortels départs
Avec des milliers d'yeux ouverts dans la clarté.
Mais par ce soir, empli de tranquille beauté,
Je devine des joies dans tous ces yeux épars.

Je suis seul. Une paix grave et simple persiste.
J'écoute la tombée d'une châtaigne mûre.
Mais aucune haleinée de brise ne murmure.
Je songe au blé perdu de ma tendresse triste.

La nuit vient. Sur la sente où je sens passer Dieu,
Je prends des feuilles, dans mes mains, comme un semeur,
Pour l'amour de toucher quelque chose qui meurt
Et qui laisse à mes doigts un lent parfum d'adieu.

MICHEL ABADIE.

DONNE-MOI TON CŒUR...

*A Madame Colette Willy,
en souvenir d'un soir dont elle ne
se souvient peut-être pas.*

30 avril.

Longtemps je me suis pris à croire à des choses qui n'étaient pas. Dans la tiède humidité des jardins d'avril, je croyais trouver, tandis que la nature se renouvelle, quelques sentimentalités inédites. Il me semblait que mon imagination recréait la vie, ainsi qu'Aubrey Beardsley, Claude Monet et le divin Cézanne l'ont fait, un peu comme la lumière d'une aurore ou d'un crépuscule change l'aspect des choses et modifie jusqu'à leur raison d'être.... Aussi les ai-je aimées, ces calmes matinées où le désœuvrement donne libre cours à nos pensées et à nos rêves qui se succèdent en se multipliant dans la plus délicieuse des ivresses.

Que de fois la voix des sens ne fit-elle pas naître en mon cœur le désir d'aimer, et de voir

quelque chair confortable et douce peupler la solitude où je languissais ! Que de fois n'ai-je souffert moi-même du parfum des lilas frais et des roses nouvelles, et des pervenches dont Rousseau jadis fondit en pleurs !

A quoi bon dès lors suivre le fleuve de telle glorieuse pensée, si ce n'est que pour s'apercevoir que l'intelligence n'est rien sans le cœur, ni l'âme sans l'amour ? A quoi bon sacrifier ses heures à telle vaine rêverie, si ce n'est que pour s'attendrir dans l'efflorescence de la nature soleilleuse et endimanchée du printemps ?

Bannis le rêve, la solitude et les cigares ! La nature existe puisque j'en souffre mystérieusement et l'amour puisque je sanglote d'être heureux tout seul.

J'aime. Je veux aimer. C'est pour cela, Jeanne, qu'il faut venir.

Je veux vivre tout un livre d'amour. C'est pour cela, Jeanne, qu'il faut m'aimer. Viens à moi, jeune fille, et sache que tu n'es pas en droit d'être triste tant qu'il existe par le monde des jardins en fleurs, des livres, des cigarettes et de calmes jeunes hommes rasés avec soin.

Bernard, mon fidèle valet de chambre, prenez le train pour Paris et allez dire à Mademoiselle

Jeanne de Frileuse, domiciliée chez son père, Monsieur Durand, concierge de l'immeuble portant le numéro 18 de la rue Godot de Mauroy, que je me meurs d'amour pour elle et qu'elle vienne déjeuner avec moi, demain, dans cette villa de Châtenay !...

20 mai.

Jeanne ! viens à moi, puisque l'après-midi défaille doucement, et que j'ai déjà trop fumé de cigarettes. Je veux que l'amour t'attire vers moi avec une fatalité égale à celle de la pierre qui tombe. Avec la joie d'un sculpteur qui caresserait son chef-d'œuvre, je veux abandonner mes doigts au hasard des ondulations de ton corps sinueux qui me rappellent les inflexions musicales, car je retrouve dans l'harmonie de tes formes la divinité charnelle de celle que j'aime. Elle a ton col mince et soyeux, tes hanches et tes lombes. Mais de la poitrine au nombril, trois paires de seins fermes et jeunes se disposent avec une symétrie imprévue.

Son nom est Isis. Elle allaite les poètes et les agneaux.

Voilà, Jeanne, celle que m'évoque ta beauté étrange et restée quelque peu sauvage à travers la vie moderne et quotidienne.

Mais pourquoi donc soudain ton sourire se fane-t-il, et ton geste devient-il indécis ? Tes yeux se closent. La rougeur monte à ton front. Un miroir de ma chambre vient, il est vrai, de te révéler que tu es nue. Pourquoi t'en troubler ? Rien ne nuit à ton charme. Ton torse se cambre, et ta taille reste frêle sans corset. Ta sombre chevelure décoiffée augmente la pâleur de tes traits, et lorsque ta blanche main passe dans la nuit, je crois voir un immense geai, qui sous ses ailes essayerait en vain d'escamoter un lys.

Une jeune empoisonneuse de la Renaissance, qui certes a dû te ressembler, aurait-elle baissé la tête, comme confuse, devant l'image de sa nudité qu'une glace lui révélait ?

Ne t'émeus pas non plus, Jeanne, de ma présence. Mes yeux ne sont qu'un miroir vivant.

Sache à jamais porter avec orgueil la honte d'être belle.

“ Jeanne, puisque l'après-midi est long et morose, vivons d'aimer... Ce fauteuil est assez grand pour nous deux, et mes cigarettes sont assez douces pour que tu les fumes...

Délice du confort ! Charme de l'inaction ! Je veux boire longuement la vie, à tes lèvres entr'ou-

vertes par le sourire, et à tes yeux clos par la paresse amoureuse... ”

Et Jeanne s'assied sur mes genoux :

“ Oh, mon chéri, je t'aime ”...

Je me pâme à cet aveu dont je ne crois pas d'ailleurs le premier mot.

.
¹

C'est alors que Jeanne me dit : “ Non, mon amour, n'y touche pas.

— Oh, Jeanne, que tu es capricieuse !

— Que crois-tu, mon coco ! Ne suppose pas, je t'en supplie...

— Et quoi, dès lors ? ”

Et Jeanne m'explique d'une façon charmante qu'à l'approche des premiers beaux jours d'août, les coquelicots vont éclore en taches de sang parmi la blondeur harmonieuse des fleurs de blé mûr...

“ Jeanne, ô mon enfant ! Il est donc écrit que je passerai la moitié de ma vie à t'attendre ”.

¹ Aveux de sentiments révoltants... Sensations de désirs que font naître de simples contacts. — Paragraphe impubliable. (*Note de l'éditeur.*)

28 *juin.*

Je t'écoute, Jeanne, ainsi qu'on écoute de la musique... Je te caresse ainsi qu'on caresse une statue, et nous sommes l'un et l'autre mélancoliques tandis qu'à l'horizon, dans le ciel rose du couchant s'esclaffe le soleil.

2 *juillet.*

A quoi bon noter de belles heures amoureuses, délicieuses à vivre, sans doute, mais que tant d'autres ont déjà notées avant moi ? Ne ferais-je pas mieux, puisqu'on sait, qu'elle est brune et qu'elle a des yeux bleus, de dire ici l'histoire de Jeanne que j'aime, et que je trompe de tout mon cœur depuis toujours.

I

Mademoiselle Jeanne Durand est fille unique. Honoré Durand, son père, fut concierge d'abord boulevard de Clichy, et puis rue Godot de Mauroy, où naquit Jeanne. Il a même failli être célèbre pour avoir été magistrat de la Commune, car cet excellent homme est aussi violent dans ses opinions politiques que paisible dans l'exercice des fonctions de sa vie privée.

Madame Honoré Durand, née Longjumeau, était une personne vertueuse et chrétienne. Dès l'enfance de Jeanne, elle s'appliqua à lui transmettre les sentiments pieux dont elle était pénétrée. Elle apprit à lire à Jeanne dans le "*Pieux Paroissien*" de l'abbé Froment...

Monsieur Durand, au contraire, mêlait inconsciemment sans doute, l'insouciance de Gassendi à ses convictions nettement progressistes. Il rêvait pour sa fille un avenir brillant vraiment digne d'elle et surtout de lui.

L'éducation de Jeanne fut donc forcément indécise. Elle apprit l'éloge de la vertu et celui de l'ambition, mais bientôt son instinct de fillette parisienne l'éclaira sur le parti à prendre. (La rue Godot de Mauroy n'est-elle pas à un pas du boulevard des Capucines ?) Madame Durand perdit donc bientôt toute influence sur sa fille qui témoignait de la plus mauvaise volonté à ravauder les chaussettes et à l'accompagner aux messes dont elle abusait.

Les avis de monsieur Durand, au contraire, étaient fort bien accueillis. Ce fut lui qui apprit à sa fille les chansons de Gustave Nadaud et les airs des opérettes d'Offenbach. Il destinait sa fille au conservatoire. Et Madame Durand se désolait

de voir un père encourager sa fille dans la direction frivole du péché.

II

Jeanne fit son entrée dans le monde à une époque où la France était fort troublée. C'était au lendemain de Faschoda. Mais on a à Paris suffisamment l'habitude des troubles, pour que le peuple soit joyeux malgré l'orage qui approche.

Le bal Tabarin était encore à cette époque l'un des nids les plus tapageurs du plaisir parisien. On y dansait le jeudi et le dimanche jusqu'à quatre heures du matin. On y buvait du mauvais champagne, et de délicieuses limonades à l'orange et au citron. Les soupers du *Rat Mort* étaient encore accessibles aux bourses moyennes. Rue Pigalle, Rue Fontaine, Rue Victor Massé, de confortables hôtels meublés offraient un refuge aux danseurs que la fatigue empêchait de rentrer chez eux aux premières lueurs — blanc sale — du petit jour.

La clientèle du Tabarin se composait de commis en goguette, de lycéens venant de passer le bacho, de jeunes gens de la petite bourgeoisie... Dès qu'il sut que Jeanne fréquentait régulièrement ces sauteriers orageuses, où s'amusaient surtout les

amis du plaisir, fidèles à sa philosophie, Monsieur Durand ferma les yeux...

Jeanne en fit bientôt les délices...

III

Nulle autre, d'ailleurs, ne le méritait mieux.

J'ai déjà insisté suffisamment sur sa taille élégante, son teint éblouissant, ses grands yeux bleus, où semblait s'être concentré tout l'azur du ciel, ses dents admirables, sa bouche frémissante, son délicieux sourire.

Me faut-il ajouter que ses bras étaient merveilleux, que ses mains étaient plus jolies que celles d'une chinoise paresseuse, et que le son de sa voix, aux inflexions diverses, parvenait seul à exprimer, en les accompagnant, la souplesse de tous ses mouvements.

Elle me semblait d'ailleurs plus délicieuse à cette époque, car je la complétais suivant mon désir d'infinie tendresse.

Jeanne avait alors quinze ans.

Si ceux qui l'ont bien connue, l'ont admirée, ils ne sont pas moins unanimes à reconnaître les précieuses qualités de son esprit. Elle chantait délicieusement, parlait un français suffisamment pittoresque, et l'écrivait plus originalement en-

core... J'en veux laisser juger le lecteur en lui faisant lire ce billet retrouvé par hasard, et qu'elle m'adressa.

Mon chéris,

Je te remercie pour ton beau Boukain. Les aventures d'André Cornélisse m'intéresseront davantage si il n'y avait pas là dedan tant de mots qui ne veulent rien dirent du tout. Envoie moi les égaremens de "Minne". C'est plus chique et plus rigolo...

Ta petite amie Jeanne qui t'embrasse bien fort et qui t'attendra Jeudi à 2 h. et demis, sou l'arque de Triomfe.

Le billet n'est pas sans intérêt. On y verra que Jeanne est un petit être intelligent qui à seize ans appréciait déjà fort justement les œuvres de Monsieur Paul Bourget et qui mettait autant de fantaisie dans l'ortographe que monsieur Antoine Albat, mais avec cette différence que ce qui n'est que froid calcul chez l'auteur de *La réforme de l'ortografe* et de *L'art d'écrire en vingt leçons* (un livre que je me serais bien gardé d'offrir à ma petite amie, parce qu'il aurait gâté son style) était chez Jeanne l'indice d'un caractère naturel et spontané.

IV

Parmi ceux qui se pressaient et s'empressaient le plus autour de Jeanne, monsieur Colbert, sous-chef aux Galeries Lafayette, fut le premier assez heureux pour en être remarqué.

On m'a dit que Monsieur de Petites Maisons, officier d'académie, l'avait précédé... Mais comme, malgré sa fortune, il était laid comme un chien galleux et bête comme un cochon et qu'il avait quarante-cinq ans, je me refuse à le croire... Ce n'est pas l'avis de monsieur Colbert, mais c'est le mien peut-être, et sûrement celui de Jeanne, ce qui fait que me fiant à cet apophtegme¹ que la vérité n'est pas dans les choses qui sont, mais bien dans les choses qui devraient être, je préfère que le lecteur soit de mon avis.

Dans la suite d'ailleurs, monsieur de Petites-Maisons devait être remplacé par monsieur Ferrière, banquier, à raison de trois costumes tailleur, monsieur Ferrière par monsieur Delbousquet, rentier, à raison de trois cent francs, monsieur Delbousquet par monsieur le marquis d'Avigny à raison de quelques promenades en auto et de patins, monsieur d'Avigny par monsieur Fowsen

¹ Un mot que Jeanne ne comprendra pas.

professeur au Palais de Glace à raison de quelques tours de piste, et tous ces gens-là par un rhétoricien qui sortait le Jeudi après-midi, à raison d'un bouquet de violettes de deux sous. Mais qu'importent tous ces gens ?

Monsieur Colbert, sous-chef de rayon aux Galeries Lafayette fut assez heureux pour être remarqué.

C'était un charmant jeune homme, paraît-il, blond comme un épi, avec des grands yeux velouteux et bruns, pleins de feu...

Lui et Jeanne — Jeanne et Lui. Cet ensemble suffisait.

Ils s'aimèrent avec éternité... six semaines.

Jeanne fut-elle la première moins émue par les absences de son amant ? Monsieur Colbert donnait-il bien leur vrai sens aux serments " pour toujours " échangés ? Je ne l'ai jamais su. Peut-être furent-ils aussi sincères l'un vis à vis de l'autre en se quittant qu'ils l'avaient été en s'aimant.

Voilà comment Jeanne s'aperçut que les serments ne sont que des artifices ingénieux qui donnent aux mensonges les plus délicieux quelque chose de réel.

C'est de cette aventure que l'enfant qu'était Jeanne tira ses convictions sur l'amour qui de-

vaient la conduire à une si harmonieuse sérénité d'âme...

Fut-elle fidèle à monsieur Colbert ? Oui certes. L'un de mes amis m'affirmait qu'elle l'était au point qu'on eût juré qu'elle avait deux virginités, au lieu d'une que son amant lui aurait prise.

V

Sans doute Jeanne ne parvint-elle pas de suite à cette domination sur soi-même, qui devait faire d'elle et de son amour une délicieuse expérience de volupté pour ceux qui la connurent dans la suite. Mais certes elle comprenait déjà ce qu'elle allait réaliser.

Elle s'éloigna de plus en plus de l'inutile surveillance de sa mère qui ne voulait comprendre l'amour que comme vertu. Jeanne aimait tout simplement satisfaire un besoin de plaisir, et passa sa jeunesse à nous en convaincre. L'amour, pour elle, n'était pas un prétexte à châteaux en Espagne. Elle n'en attendit jamais rien. Ce n'est qu'un instinct dont elle considère la valeur et le charme. Elle céda toujours plus à l'instinct qu'à la connaissance du mérite. Je n'en veux pour preuve que le nombre de gens avec lesquels elle m'a trompé.

Elle était toute sincère en se montrant fort galante. Elle ne méconnaissait pas ce qu'il pouvait y avoir de profond dans les premiers émois... mais elle ne voulait pas, dans sa sagesse, s'illusionner.

Elle avait à tel point ces notions un peu positives, que lorsqu'il m'arriva de lui dire pour la première fois : " Jeanne, je vous aime ", elle me répondit naïvement : " Je sais, mon vieux, ce que cela veut dire "...

Sa force fut toujours de ne pas croire plus à la vertu d'autrui qu'à la sienne. Elle n'a donc jamais exigé de personne ce qu'elle ne pouvait donner elle-même.

Elle méprise la passion. C'est là toute sa sagesse. Elle veut bien que l'amour l'amuse. Elle ne veut pas qu'il la tourmente. Ces excellentes raisons sont d'autant plus stables en elle, qu'elles y sont nées de sa propre expérience.

VI

Peu de temps après s'être ainsi définitivement formé le caractère et régi la sensibilité, Jeanne fit la connaissance de madame Lucienne de Sylva, grande demi-mondaine, déjà âgée et toujours belle. Cette honorable dame se prit-elle d'une sympathie

toute maternelle pour Jeanne ? D'autres sentiments, moins avouables quoiqu'aussi naturels, lui firent-ils protéger mon amie ? Je ne l'ai jamais su.

C'est du jour où Jeanne la connut qu'elle s'appela Jeanne de Frileuse ! Madame de Sylva avait dû à son esprit de conserver, dans la société parisienne, parmi les gens sans préjugés une considération qu'elle avait souvent manqué de compromettre. Elle avait su choisir des amants avec tact, mais n'avait pas toujours fait preuve vis à vis d'eux d'un désintéressement tout à l'honneur de Jeanne.

Jeanne et madame de Sylva eurent pourtant bientôt tous leurs amis et tous leurs ennemis communs, et devinrent inséparables et acquirent une réputation assez singulière.

Toutes deux professaient qu'on appréciait bien moins quelqu'un ou quelque chose en le convoitant par désir qu'en le possédant par volupté, ce qui leur permettait de multiplier sans cesse leurs aventures... de céder sans scrupules, d'abandonner sans regrets.

Aussi le mieux pour les soupirants était-il d'attendre que le caprice de ces dames de lui-même tomba sur eux, comme à Colin-Maillard, bien qu'on triche le plus souvent à ce jeu champêtre.

Deux jeunes gens de mes amis furent désignés les premiers, puis deux autres, puis trois, dont Marcel de Gentil, puis moi, à l'insu de tous...

Cela ne plut pas à monsieur B***, homme considérable, en passe de devenir ministre, et chevalier de la légion d'honneur.

Cet homme inélégant et quelque peu maladroit ignorait l'art d'attendre et n'admettait pas qu'on put résister à ses désirs. Il s'en plaignait auprès de moi, non sans amertume.

Les dames cédèrent à l'un et à l'autre, au grand désespoir de monsieur B***.

Il nous invita à souper un soir en cabinet... s'arrangea à l'issue pour reconduire nos amies, qui le remercièrent poliment dès qu'elles furent à leur porte... Désespéré, il offrit cinquante louis à chacune d'elles... Jeanne refusa, madame de Sylva accepta, après réflexion... Ce fut l'origine de la brouille de Jeanne et de son amie... Avant de rompre définitivement avec elle, Jeanne prit mon avis. Je lui conseillai de cesser une amitié excessive qui aurait pu devenir déprimante pour elle, dès qu'elle avait pris à son amie tout ce qu'elle pouvait lui prendre. Jeanne me remercia de mon conseil par un long baiser, où nos bouches ne jouèrent pas seules leur rôle... et ne le suivit

pas... Ce ne fut en effet que quelques jours après qu'un prétexte futile (comme ceux qui divisent toujours les femmes) la sépara de madame de Sylva.

VII

Ce fut à cette époque que Jeanne se reprit pour monsieur Colbert, rencontré par hasard sur l'imériale de l'omnibus de la Villette, d'un caprice plus violent que le premier. Aussi passa-t-il beaucoup plus vite.

Les deux amants rapprochés par le plaisir, se séparèrent sans douleur, et sans même de tristesse.

VIII

Jeanne avait tout à fait abandonné, comme on voit, les principes sévères que sa mère jadis avait voulu lui inspirer. Aussi la mère et la fille ne s'entendaient-elles que fort peu.

Monsieur Durand, qui considérait Jeanne comme une artiste (et il n'avait pas tort) fermait les yeux sur sa conduite, aussi volontiers que sa femme la déplorait.

Jeanne revit sa mère à son lit de mort. Elle avait quitté les plaisirs d'une villégiature en Bretagne en compagnie de mon ami Marcel de Gentil pour

étonner madame Durand de la tendresse d'une enfant qu'elle avait crue dénaturée. Celle-ci lui fit, en mourant, quelques recommandations auxquelles l'accent de la mort se mêlant à sa voix, donna plus de persuasion qu'elles ne l'eussent méritée. Ma pauvre petite amie en était tout éperdue... Sans prévenir personne, elle se retira chez son père, bien décidée à terminer sa vie dans la loge de cet excellent homme.

Personnellement je ne négligeai rien pour la faire revenir d'une erreur qui la privait de distractions autant qu'elle me privait de la société de Jeanne... Rien n'y fit.

L'ennui seul au bout de quinze jours put avoir raison d'elle, et c'est ainsi que Jeanne Durand redevint Jeanne de Frileuse, qu'elle n'avait cessé d'être un instant que par légèreté.

La douceur d'aimer... et peut-être de m'aimer,¹ lui paraît aujourd'hui d'autant plus grande qu'elle a cru un instant y renoncer pour toujours...

¹ J'ai dit de m'aimer, car si Jeanne et moi nous cessons des mois entiers d'être amants, nous nous donnons toujours l'un à l'autre, dans les grandes circonstances : enterrements, mariages, baptêmes, manifestations royalistes, scandales administratifs et judiciaires, apparition d'un nouveau livre de M. Maurice Barrès... C'est là un engagement que rien ne peut rompre et que nous tenons l'un et l'autre avec une minutie qui nous honore.

J'arrête ici l'histoire de Jeanne parce que tant de faits quoique notoires finiraient par devenir monotones, au point que mon ami Francis de Croisset cesserait de s'y intéresser, et puis surtout parce qu'après sa crise morale — n'eût-elle été que de huit jours — il n'y a plus qu'à tirer l'échelle...

Jeanne, je viens de t'avoir fait revivre, amour par amour, et page par page ta vie aventureuse et enfantine tandis que je le racontais. Et maintenant, voici qu'au moment où je la termine je me trouve forcé de reconnaître que c'est parce que tu peux si bien ne pas exagérer l'importance de l'amour que tu y es incomparable. Ta sagesse consiste à posséder toutes les subtilités des caprices et à rendre les tiens délicieux en les réglant avec un charme profond et une prudence habile.

Tu n'as jamais été l'esclave des mouvements de ton cœur, mais tu as toujours excellé à les combattre dès qu'ils devenaient excessifs ou compromettants pour ta sérénité, et tout au moins à les diriger. Ce n'est jamais l'amour lui-même qui pourrait t'offrir des raisons d'aimer plus ou mieux que tu aimes. Tu as compris qu'il fallait vivre selon son cœur, que nous étions faits pour aimer,

comme un parapluie pour s'ouvrir, que notre nature était de nous abandonner à la tendresse, comme celle du tire-bouchon d'être contourné sur lui-même, et qu'un tire-bouchon qui serait droit, serait au fond très affecté.

Tout ce que vingt siècles d'amour ont pu donner de science ingénue et d'expérience subtile semble s'être concentré en toi, Jeanne. Et tu mets ces excellents principes en jeu sans nuire au charme, ou même à l'inattendu de ton délicieux naturel. De plus, depuis longtemps chez toi l'étonnement a fait place à la curiosité. C'est là ta sagesse... Je l'admire d'autant mieux qu'elle est peut-être inconsciente.

Et maintenant, Jeanne, que nous connaissons l'un et l'autre le délice et l'amertume d'aimer, que tu m'as habitué à ne m'émouvoir qu'avec charme, souffre que je t'aime avec patience et avec douceur, que je savoure lentement tes avantages et tes mérites dont je viens de faire l'énumération et l'histoire.

Seul peut-être parmi les hommes d'aujourd'hui, Jeanne, j'ai discerné ce qu'il y a avait de supérieur en toi. Je l'ai dit, simplement, sincèrement comme je le pensais. Jeanne, fais aussi quelque chose pour moi. Peu d'ailleurs. Voici : Sois douce,

Jeanne, comme tu l'as toujours été, car la douceur plaît à mon âme un peu pensive... Sois sereine toujours, afin qu'en toi je puisse trouver le calme et la paix bienfaisante à laquelle j'aspire, qui fait que la vie nous charme, comme — me semble-t-il — doit nous charmer la mort. Sois encore parfois sourieuse (le sourire est une lumière qui me plaît) mais sois surtout mélancolique, car la mélancolie sied à tes yeux. Elle leur donne cette expression suprême d'une âme faite d'une chanson, d'une larme et d'un parfum qui s'exhale doucement d'aimer sans savoir qui. Et puis surtout, Jeanne, sache penser à ma jeunesse, comme parfois je pense à ton enfance... Dis-toi combien l'amour que nous vivions en récapitule de précédentes. Sache me murmurer, lorsque tu me vois pensif, les noms sept fois bénis de Marthe et d'Eugénie et me rappeler combien délicieusement les fleurs d'automne disparaissent.

“ *Cœur aimé, fleurs fanées* ” Jeanne, ne l'oublie pas ! Je te relirai, si tu le veux, les mensonges amoureux des poètes français de la voix calme et confiante dont on dit les vérités éternelles. Mais je crains pourtant que cela ne te soit fort indifférent. C'est pourquoi, Jeanne, il ne me reste plus qu'une chose à te dire... : “ Viens à moi, viens

tout contre moi, de manière que mon cou s'émeuve de la fraîcheur de ton épaule qu'abrite un linon frais, et que mon front s'alanguisse sous la caresse de tes cheveux soyeux... Rougis un peu, même sans candeur... Fais semblant que cela te fasse quelque chose... Mets tes deux mains frêles dans les miennes et donne-moi ton cœur ”.

.
.

“ Tu m'aimes donc ? ” m'a demandé Jeanne.

“ Non, lui dis-je. Tu me plais. Et c'est bien mieux ”.

SYLVAIN BONMARIAGE.

NOTES

La vicomtesse disait l'autre jour, dans le salon de M. Célestin Demblon, qu'elle tient M. Fierens-Geevaert pour le plus beau gas que possèdent les lettres françaises de Belgique. La vicomtesse n'a sûrement jamais vu M. Maurice des Ombiaux. Mais effectivement, si les cours de l'archéologue ordinaire ne réunissent jamais qu'un auditoire aussi masculin que sérieux, l'observateur a déjà remarqué cette abondance féminine qui hante toujours ceux de M. Fierens-Geevaert.

M^{me} Yvonne Sarcey doit l'avoir su. Mais avisée des troubles intenses que provoque dans la femme française M. Jean Richepin, elle a mal auguré de ce que serait le sentiment des femmes belges lorsqu'elle leur ferait voir M. Fierens-Geevaert. Renchérissant du reste, ne leur a-t-elle pas fait voir, non le Fierens que vous connaissez, mais un Fierens rajeuni, un Fierens idéalisé : le *Fierens saurochtone*. Méphistophélisme de l'affiche, trois cents murs montrèrent l'image de M. Fierens-Geevaert à dix-huit ans.

On ne peut nier que M. Fierens-Geevaert a dix-huit ans avait beau visage. Nous ne voulons pas dire que sa physionomie aujourd'hui soit moins agréable. Mais enfin, dirait le jeune Moïse de *Fleur de Blé*, avoir dix-huit ans, c'est avoir dix-huit ans, et rien n'avantageait autant M. Fierens-Geevaert comme ces dix-huit ans là. Dommage, tout-de-même, que la femme belge ait des vertus, à savoir qu'elle est économe et prudente. Les cours de M. Fierens sont quasi gratuits, chère Madame,

et quel mari oserait mettre en doute la sincérité d'une épouse qui prétend vouloir s'instruire sur les sources de l'art gothique ou les diverses manières de la renaissance italienne ? On comprendra que la science de l'U. des A. apparaisse aux maris moins évidente ; on comprendra surtout qu'il la trouve plus coûteuse. Et malgré ce grand coup de génie du rajeunissement, nous savons que la recette l'autre jour n'a pas du tout dépassé ce qu'elle est habituellement. Il faut qu'on s'y résigne : rien n'entamera jamais la pratique honnêteté de nos concitoyennes ; pas même le portrait de M. Fierens-Geevaert à dix-huit ans.



La semaine suivante, M^{me} Yvonne Sarcey apporte M. Maurice Barrès en Belgique. Présentations, pamoisons, vague à l'âme des dames rubéniennes. Et rentré à Paris, l'auteur de *Colette Baudoche* fait des confidences :

Les duchesses belges... évidemment... évidemment... mais pourquoi donc m'ont-elles toutes parlé du "parfum de Colette," du "dentifrice de Colette, des "jarretelles de Colette"...

Les duchesses belges ne lisent pas *Colette Willy*.



Le monde de l'enseignement vient de célébrer le XXV^e anniversaire de professorat de M. Maurice Wilmotte. On sait que l'intéressante carrière de celui-ci touche par divers points à la littérature ; aussi plusieurs écrivains avaient-ils tenu à prendre part à cette fête. Parmi d'illustres témoignages de sympathie, celui d'Emile Verhaeren doit avoir touché tout particulièrement M. Wilmotte. Prions celui-ci de bien vouloir joindre nos félicitations à toutes celles qu'il a déjà reçues.



Commencement des bienfaits souverains, la mission officielle chargée de notifier au Président de la République Française l'accession du Roi Albert au trône de Belgique était en grande partie composée de littérateurs.

Au fait, il est au moins rassurant d'apprendre que s'il ignore l'usage du télégraphe et du téléphone et méconnaît le retentissement des journaux, le protocole arriéré consacre tout-de-même la noblesse de l'antique institution des Tour-et-Taxis, par ce recours à des hommes de lettres.



Les malades que l'on croyait heureusement chloroformés, voici qu'ils s'agitent de nouveau.

Ils écrivent : *Certains écrivains demeurés un peu romantiques ont peur que l'atmosphère académique n'assourdisse l'éclat de nos lettres ou n'en allère la saine et savoureuse originalité. C'est une plaisanterie.*

Tout de même — romantiques ! — on sent bien que de ne pas avoir su le demeurer, cela ronge un peu qui n'a pas toujours été bourgeois. On crie "romantiques" pour s'en faire accroire à soi-même : c'est se battre en vain les flancs avec la queue du remords. Besogne qui ne saurait être plus efficace que n'est honnête celle de présenter comme de "très rares exceptions" Henry Maubel, André Fontainas, Maeterlinck, — Lemonnier aussi, croyons-nous — et quantité d'autres écrivains de plus minime importance, ou d'âge moins avancé, mais tous également adversaires de la création d'une Académie.



Au surplus, que vient faire le nombre dans toute cette affaire ? Après les élections pour la constitution des jurys d'expositions, le suffrage universel appliqué à la littérature. Démocratie triomphante.



La littérature démocratique : justement nous y pensions tout-à-l'heure, en recevant quelques nouvelles publications françaises, qui du reste à d'autres points-de-vue ne sont pas sans mérites.

L'une d'elles s'intitule "*Les Loups*" et formule ainsi son manifeste : *Voici venir enfin le quatre-vingt-treize des Arts dont tous les gueux-artistes seront les sans-culotte. Quand aura fonctionné pendant quelque temps notre guillotine morale, quand nous aurons interné dans les prisons de l'Équité et de la Vérité, tous les ci-devants écrivains et artistes qui déshonorent le pavé, quand nous aurons cloué au pilori ceux qui le méritent, alors nous pourrons parler de la République des Lettres et des Arts et poser, en principes, la Déclaration des Droits de l'Homme et de l'Artiste à la Vie et à la Gloire.*

Cependant un autre jeune prolétaire, M. Louis Nazzi, qui rédige seul une petite revue fort curieuse, se montre moins déclamatoire. Avec plus de *sincérité*, il insinue simplement qu'il lui maque *vingt mille francs de rentes, tas de brutes !*

Tout s'explique.



Avec le présent fascicule prend fin la première série de l'abonnement aux *Visages de la Vie*.

La poste mettra incessamment en circulation les quittances pour la deuxième année. D'avance, nous prions nos abonnés de bien vouloir donner des ordres pour qu'il y soit réservé bon accueil.

Nous profitons de cette occasion pour annoncer aux acheteurs de la revue au numéro que les *Visages* ne seront plus, l'an prochain, déposés en librairies. Le lecteur a du reste grand intérêt à s'abonner *directement au siège de la revue*, s'il désire qu'elle lui parvienne régulièrement et au moment *exact* de sa parution.

LE NAIN GRAS.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME II

CHRONIQUES.

CHRISTIAN BECK. — <i>Chroniques de l'Altruisme:</i>	
Carnet d'une Suicide	20
<i>Consultations:</i>	
Sur la Virtù ; — Parallèle	53
JEAN DE BOSSCHÈRE. — <i>Pages de l'Imagier:</i>	
La Fiancée de la Forêt	11
A la porte du Jardin d'Or	182
CHARLES DULAIT. — <i>Chroniques Synthétiques :</i>	
Un Romancier : M. Eugène Montfort.	5
Paroles pour Camille Lemonnier	121
<i>Journal des Livres :</i>	
Guy Lavaud, Fersen, etc.,.	60
André Fontainas	160
HENRI VANDEPUTTE. — <i>Chronique Loimtaine :</i>	
Rachel	169

ŒUVRES.

MICHEL ABADIE. — Soir d'Automne	200
SYLVAIN BONMARIAGE. — Donne-moi ton Cœur (roman)	202
GEORGES BUISSERET. — Un Sourire dans des Pierres.	44
Lettre à l'auteur de Béale-Gryne	73

JEAN DOMINIQUE. — Poèmes en prose . . .	80
CHARLES DULAIT. — Discours	85
Poèmes de la Rancœur	196
ANDRÉ FONTAINAS. — Sonnet	79
EDMOND JALOUX. — Rêverie d'un Adolescent .	38
GUY LAVAUD. — Poème	91
John Antoine Nau	153
CHARLES MARGUERITF. — Feuillet	35
Le Cerisier	92
GEORGES MARLOW. — Pour Charles Van Ler- berghe	36
CECILE PERIN, — Variations du Cœur Pensif .	140
LOUIS PIÉRARD. — Derniers Gestes de Verhaeren	143
TOUNY-LERYS. — Chanson (poème)	151
A une Enfant (poème)	152
HENRI VANDEPUTTE. — La Cigüe	94
Poème	137
EMILE VERHAEREN. — Deux Epitaphes	194

NOTES DU NAIN GRAS.

NUMÉROS VII-VIII :

<i>Trente-deux coquilles ; — Aviation littéraire ;</i> <i>— Sur l'Anarchie, — Un musée de la Vie</i> <i>Wallonne ; — Vendredi des Poètes ; — Poly-</i> <i>phème rentre à la maison ; — Verhaeren et</i> <i>les Journalistes</i>	66
---	----

NUMÉRO IX :

<i>Vendredi des Poètes ; — M. Maurice Wilmotte ;</i> <i>— Notre procès ; — la Mort de M^{me} V^o Brouez ;</i> <i>— Chez le Barbier ; — L'Ami du Peuple Bel-</i> <i>ge ; — M. Nozière en Belgique ; — M^{me} Sarcey</i> <i>en Belgique ; — Un numéro des "Marges" ;</i> <i>— Lettre de M. Louis Piérard</i>	104
---	-----

NUMÉRO X :

*La Mort de Charles-Louis Philippe ; — Ven-
dredi des Poètes ; — Association Emile Zola ;
— M^{me} Sarcey en Belgique ; — Notre patrio-
tisme ; — Une lettre de M. de Carsalade
du Pont* 164

NUMÉROS XI-XII :

*M. Fierens-Geevaert à dix-huit ans ; — M.
Maurice Barrès en Belgique ; — Le XXV^e
anniversaire de M. Maurice Wilmotte ; —
Mission d'hommes de lettres ; — Contre une
Académie ; — Littérature Démocratique .* 224

EXTRAIT DU RÈGLEMENT

- Le prêt est consenti pour un mois...
- Le dépassement du délai réglementaire entraîne la perception de 3 francs par livre et par jour de retard. »

28.I.52
Gand

8

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.